





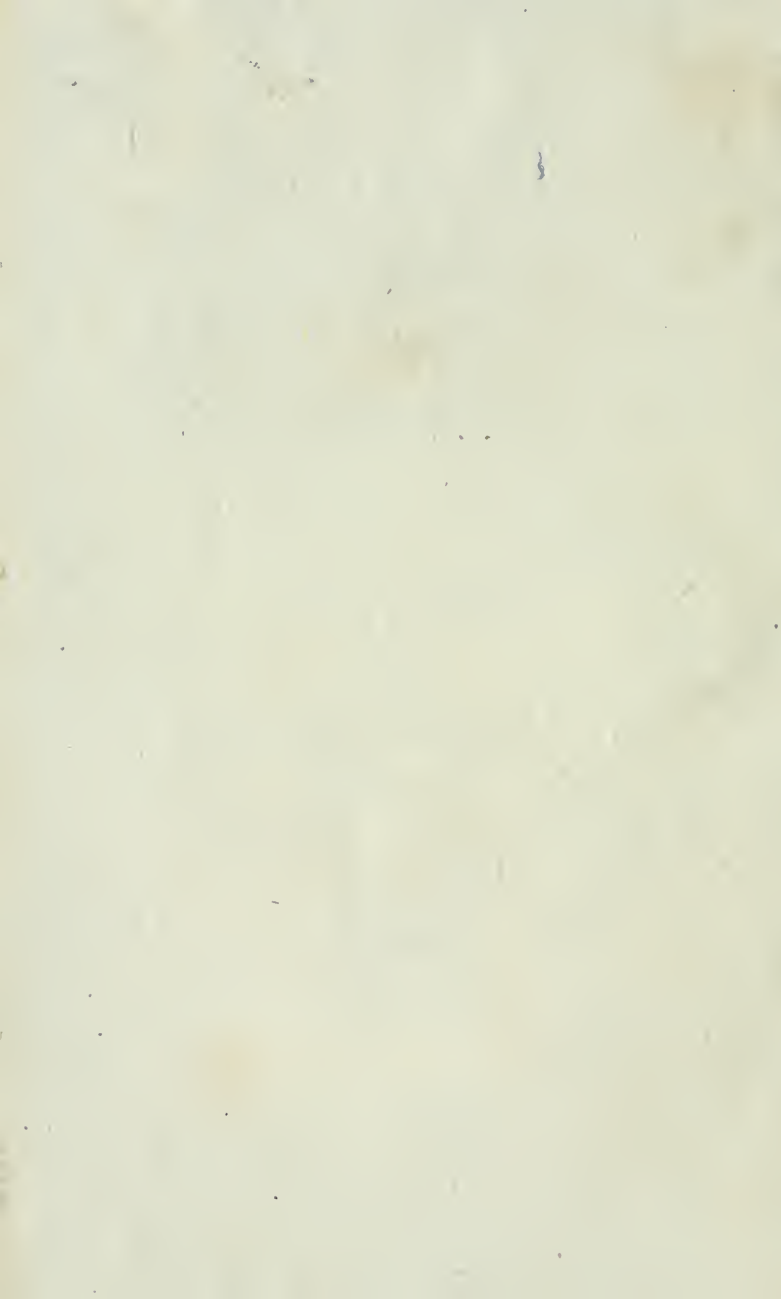
Stéphano MARTIN
juniori & amicis.

R6110.282

UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

The
Jason A. Hannah
Collection
in the History
of Medical
and Related
Sciences





JOURNAL
DE MÉDECINE,
TRADUIT DE L'ANGLOIS,

D É D I É

A M. AMELOT DE CHAILLOU, Intendant
de Bourgogne, &c.

*OUVRAGE publié par le Dr. Samuel Foart Simmons ;
Médecin en chef de l'Hôpital Saint-Luc de Londres ;
Membre du College roy. de Médecine & de la Société
roy. de la même Ville ; du College roy. de Médecine
de Nancy ; de la Soc. roy. de Méd. de Paris & de celle
d'Edimbourg ; de l'Acad. roy. des Sc. de Montpellier,
& de la Soc. philos. & littér. de Manchester, &c. &c.*

*Et en françois par G. Masfuyer, D. M. de la Faculté
de Montpellier ; du Col. roy. de Médecine de Dijon ;
Associé ordin. de l'Acad. des Sciences, Arts & Belles-
Lettres de la même Ville, &c.*

ANNÉE 1787.

TOME VII. PARTIE I^{re}.



A D I J O N,

Chez EDMÉ BIDAULT, Libraire, place Royale ;

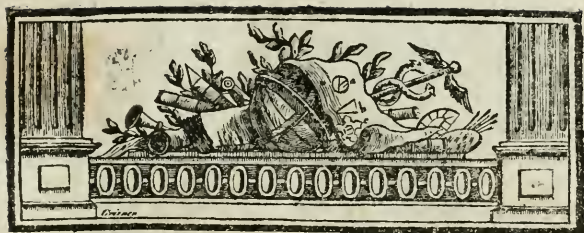
Et se trouve A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS jeune, Libraire, quai des
Augustins.

M. DCC. LXXXIX.

A V E C A P P R O B A T I O N.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



JOURNAL DE MÉDECINE
DE LONDRES,
POUR L'ANNÉE 1787.

PREMIÈRE PARTIE.

- I. *Suite aux observations & aux faits relatifs à l'inoculation de la petite vérole; Lettre au D^r. Simmons, de la Soc. roy. de Londres, par M. John Covey, Apothicaire à Basingstoke; dans le Comté de Hamp.*

Au D^r. SIMMONS,

MONSIEUR,

Si vous jugez les observations suivantes dignes de trouver place dans votre Journal, je vous serai obligé de vouloir bien les y insérer.
1787. Tome VII. Part. I^{re}, A

férier , comme faisant suite à celles que j'eus l'honneur de vous communiquer il y a quelque temps (1).

Je suis ,

Monsieur , &c.

JOHN COVEY.

Basingstoke , le 27 Novembre 1786.

Quoique l'on puisse employer avec succès le pus varioleux avant la maturité des pustules ; & quoique cette méthode ait été fortement recommandée par plusieurs Ecrivains respectables , il ne faut pas toujours en espérer autant de succès que quand le pus est en parfaite maturité.

M. Mugde dit « qu'il croit avoir de bonnes » raisons pour regarder cette pratique comme » un moyen très-incertain de communiquer la » petite vérole aux inoculés ; qu'il est très- » différent d'exciter une affection totale de la » peau ou d'un membre quelconque sur lequel » on applique le virus , ou de produire une » affection générale de la constitution ; la » simple inflammation occasionnée par la pi- » qûre , & l'éruption des pustules qui en est » une suite , n'est point une preuve que le » virus varioleux est passé dans la constitution ; » il ajoute que MM. Langworthy & Arscott , » Chirurgiens , ont inoculé trente malades » avec du pus varioleux , pris dans son état

(1) Tome VI , page 149.

» de crudité , sur le bras d'une jeune femme
 » qui avoit elle-même été inoculée cinq jours
 » auparavant ; & que quoique la petite vérole
 » se soit déclarée aux bras de ces malades , &
 » ait occasionné de larges pustules remplies
 » de pus , aucun d'eux n'avoit eu la petite
 » vérole (1) » ; & le Baron Dimfdale observe
 à cet égard , « que ce défaut de succès prove-
 » noit vraisemblablement de ce qu'on ne s'étoit
 » point assez soigneusement assuré si cette in-
 » flammation & ces pustules étoient vraiment
 » de nature varioleuse ; circonstance qui ne
 » pouvoit , dit-il , avoir lieu dans ce cas par-
 » ticulier ; qu'enfin , ces trente individus
 » avoient été inoculés avec du pus qui n'étoit
 » point imprégné de virus varioleux (2) ».

Il y a quelque temps que l'on m'apprit
 qu'une famille avoit été inoculée dans une
 maison d'inoculation , & que les malades ,
 après avoir été légèrement incommodés , &
 avoir eu un petit nombre de pustules qui du-
 rèrent peu de temps , furent renvoyés chez
 eux au bout de treize ou quatorze jours ,
 comme ayant eu , dans si peu de temps , une
 vraie petite vérole ; mais l'événement prouva
 qu'ils avoient été inoculés avec le virus d'une
 fausse petite vérole , car ils tombèrent tous
 malades peu après leur retour , & eurent la
 petite vérole naturelle.

(1) Mugde , sur l'inoculation , depuis la page 17
 jusqu'à la page 23.

(2) Traité sur l'inoculation , par M. Dimfdale , page
 188.

Le 20 du même mois, j'inoculai neuf personnes avec du pus varioleux, pris avec un fil au bras d'un jeune homme, dans son état de crudité, dix jours après son inoculation, & avant qu'il se fût fait aucune éruption. L'inflammation se manifesta au bras de deux de mes malades, & la petite vérole s'annonça au terme accoutumé. Les incisions faites aux sept autres commencèrent à s'enflammer dès le lendemain. Le quatrième jour, l'inflammation avoit tellement augmenté, & l'éruption chez la plupart de ces inoculés étoit si considérable, qu'ils auroient pu fournir de quoi inoculer cinquante personnes. Les cinquième & sixième jours, ils furent presque tous couverts de croûtes larges & épaisses; l'inflammation étoit diminuée de beaucoup. Le huitième, plusieurs de ces croûtes tombèrent, & l'inflammation avoit disparu, au point de faire douter si la matière varioleuse avoit opéré convenablement ou non. Le neuvième jour, deux de ces malades commencèrent à se plaindre, ainsi que trois autres, dans les trois jours qui suivirent; les endroits où l'on avoit fait les incisions, s'étant de nouveau un peu enflammées, & occasionnant une légère douleur à l'aisselle, les croûtes d'ailleurs étant tombées chez les deux derniers de ces sept malades, & n'ayant plus aucun signe d'inflammation, je les inoculai de nouveau, le dixième jour après la première opération, avec du pus varioleux dans son état de maturité. Mes nouvelles incisions commencèrent à s'enflammer, & l'inflammation augmenta par degré, jusqu'au cin-

quième. Les inoculés commencèrent à être malades ; l'éruption parut au bout de sept jours , & ils eurent la petite vérole la plus bénigne.

Quoique ces faits parlent hautement en faveur du pus varioleux en son état de maturité, je ne prétends pas affirmer, & même je ne crois pas que ce même pus, dans son état de crudité, produise toujours les mêmes effets : mais, quoi qu'il en soit, il est certain, dans les cas que j'ai rapportés, que la marche de la maladie étoit irrégulière, & qu'il est possible que la promptitude & l'abondance avec laquelle se faisoit la suppuration occasionnée par les incisions, fût la seule cause des accidens que la plupart de ces malades éprouvoient, & que ces accidens n'étoient si promptement guéris que par cette raison, à laquelle on peut encore rapporter l'apparente petite vérole de deux d'entr'eux.

L'ichorosité aqueuse que l'on observe quelquefois dans les larges pustules, est également peu propre pour l'inoculation ; j'en ai quelques exemples, entr'autres sur trois malades, & une autrefois sur quatre ; on introduisit dans ces différens cas de la matière fluide, qui ne produisit aucun effet.

Le pus varioleux pris sur un fil, dans des belles pustules, un jour ou deux avant qu'elles se dessèchent, étant séché avec soin, & enfermé de manière à le préserver de l'humidité, produit tous les effets que l'Inoculateur peut en attendre, lorsqu'on l'introduit dans une légère incision, & qu'on l'y laisse séjourner

pendant quelque temps, en l'assujettissant avec une compresse ; il y a même cet avantage que , dans cette méthode , l'Inoculateur se trompera difficilement sur la maladie communiquée par un tel pus , & que le malade peut être assuré qu'il ne reprendra point la petite vérole , & qu'il ne sera point exposé aux accidens dont parlent MM. Frewen , Mugde & Quier.

M. Frewen dit que M. Dutton , Chirurgien , lui a dit avoir donné la petite vérole à une femme , pour l'avoir imprudemment saignée avec une lancette dont il s'étoit servi neuf jours auparavant pour ouvrir quelques pustules , & en tirer le pus pour inoculer (1).

M. Mugde cite un exemple semblable (2).

Enfin , M. Quier dit qu'il est loin d'approuver l'usage d'une lancette sur laquelle on a laissé sécher du pus ; que les ouvertures que l'on a faites avec cette lancette , s'enflamment pour l'ordinaire dès le lendemain , au même point qu'elles ont coutume de l'être le cinquième jour de l'inoculation , lorsque l'on a employé du pus varioleux frais ; qu'au bout de trois jours , cette première inflammation diminue , & qu'elle se renouvelle lorsque la petite vérole se déclare ; que lorsqu'on laisse sécher le pus varioleux sur la lancette , la lancette s'émouffe au point que l'on est obligé d'employer plus de force pour faire l'incision ; ce qui occasionne promptement l'inflammation ,

(1) Frewen , Théorie & Pratique , page 25.

(2) Mugde , sur l'inoculation , page 13.

& la suppuration qui entraîne quelquefois le virus varioleux , & il en cite deux exemples (1).

Je crois en effet que , lorsque l'on doit inoculer un certain nombre de malades , l'on doit , en général , préférer l'usage du fil desséché à celui où l'on est d'imprégner un grand nombre de lancettes avec le virus varioleux , ou bien d'avoir une certaine quantité de cette matière desséchée , que l'on humecte à la vapeur de l'eau chaude , ou avec quelques gouttes d'eau tiède.

Le D^r. Schuttz , qui a desservi pendant fort long-temps l'Hôpital des inoculés de Londres , dit que l'on doit préparer le fil que l'on veut employer à cette opération , de la manière suivante : on ouvre quelques pustules des bras ou des jambes avec une lancette ; on imbibe un fil de coton d'une grandeur convenable avec le pus ; on fait sécher doucement ce fil au feu , & ensuite on l'enferme dans une petite boîte de bois ; quelques-uns se servent d'un flacon ; mais cette méthode n'est pas à préférer ; car M. Wall , Chirurgien de l'Hôpital du Christ , s'aperçut un jour qu'il s'exhaloit du flacon une odeur putride , qui provenoit peut-être de ce que le fil n'étoit pas parfaitement sec ; le D^r. Fothergill lui fit part d'un exemple , & lui fit remarquer que moins le fil est sec , plus il est susceptible de putréfaction (2).

Le D^r. Wal dit que , quand on veut con-

(1) Lettres & Essais sur la petite vérole , l'inoculation , &c. page 72.

(2) Schuttz , sur l'inoculation , page 47.

servir le fil long-temps avant de s'en servir ; il faut le faire sécher avant que de l'enfermer dans une fiole , parce que , par ce moyen , on prévient la fermentation putréfactive du pus ; on lui a dit que l'on avoit observé des animalcules sur le fil , lorsqu'on l'avoit mis dans des vases humides , & qu'on l'avoit gardé pendant un certain temps (1). J'ai moi-même vu dernièrement quelques cas où le coton imprégné de matière varioleuse , & renfermé ensuite tout humide dans un flacon parfaitement bien bouché , étoit bientôt passé à l'état de putridité , & s'étoit moisi.

J'avoue que je n'ai jamais pu m'assurer si la méthode d'inoculer par des piqûres & avec du pus frais , avoit quelque avantage sur celle des légères incisions & du pus varioleux sec , pourvu qu'il ne fût pas trop vieux ; on prétend dans ce dernier cas , & je le crois , que les effets de l'inoculation sont plus lents , & l'on a craint que la maladie ne fût moins favorable.

Le Docteur Mouro dit que sur cinq malades inoculés avec du pus varioleux déjà ancien , l'un n'eut que la fièvre quatorze jours après l'opération , & que deux ou trois jours après , la petite vérole parut ; que ce malade se rétablit ; que trois autres eurent la fièvre six semaines après l'inoculation ; que l'un d'eux se rétablit ; que les deux autres moururent , & que le cinquième n'eut point la petite vérole (2).

Quoique , comme je l'ai déjà observé , je

(1) Andrew , sur l'inoculation , page 52.

(2) Monro , sur l'inoculation en Ecorce , page 36.

n'aie jamais eu occasion d'employer de la matière varioleuse qui eût plus de six semaines, ayant toujours préféré la plus fraîche, je ne doute pas qu'elle ne puisse se conserver plus long-temps; mais pendant combien de temps précisément peut-elle se conserver; c'est ce que je ne crois pas que l'on puisse déterminer de sitôt; & tant que l'on pourra se procurer du pus varioleux frais, ce sera une question plus curieuse qu'utile; il est possible, tant que le fil conservera son élasticité, qu'il conserve aussi son efficacité.

Le Docteur Kirkpatrick rapporte un cas où l'on a employé, avec toute l'apparence de succès, un fil qui avoit été conservé pendant au moins six ans; mais quand on considère que, dans ce cas, on employa ce fil à la manière des Cétons; que le malade ne fut incommodé que le sixième jour; que l'éruption ne se fit que le huitième, & que la petite vérole naturelle avoit régné dans cette maison peu de temps auparavant, l'on a certainement lieu de douter si c'est l'inoculation qui, dans ce cas, a donné la petite vérole au malade, d'autant plus que le Docteur Kirkpatrick lui-même, conserve des doutes à ce sujet : il est au moins sûr que l'on doit peu compter sur les inductions à tirer de l'état de la partie inoculée, si toutefois l'on doit s'y arrêter (1).

J'ai dit dans ma dernière lettre, que l'éruption

(1) Analyse de l'inoculation du D^r. Kirkpatrick, seconde édition, page 212.

tion de la petite vérole se faisoit plutôt que celle de la petite vérole naturelle; je puis ajouter à ce sujet, que depuis plusieurs années, lorsque j'ai rencontré dans une famille un individu attaqué de la petite vérole, & chez lequel l'éruption n'avoit eu lieu que quatre, cinq ou six jours après les premiers symptômes, j'ai conseillé aux personnes de la même famille, qui n'avoient point encore eu cette maladie; de se faire inoculer promptement, & j'ai presque toujours vu mon observation confirmée; les deux faits que je vais rapporter la confirmeront encore davantage.

Le 4 Août dernier, j'ai reçu dans ma maison d'inoculation, Elizabeth Head, attequée d'une petite vérole confluente, très-abondante, qui lui étoit survenue le 1^{er}. du mois avant midi; elle avoit avec elle un enfant de quatre mois qu'elle avoit continué d'allaiter depuis l'instant où elle avoit commencé à être incommodée, & qu'elle allaита encore pendant toute sa maladie. J'ai inoculé cet enfant avec du pus pris sur sa mère, peu de temps après qu'ils eurent été reçus dans ma maison d'inoculation; la partie inoculée s'enflammant convenablement, le 11, l'enfant eut un peu de fièvre & fut triste; le 14, il se fit une éruption des plus favorables, & dès-lors, l'enfant fut guéri.

Sir Georges Backer cite deux exemples semblables, de l'un desquels il a été témoin, & dont l'autre lui a été rapporté par le Docteur Watson, sur l'inoculation d'enfants à la mamelle, auxquels on a communiqué la petite vérole avec succès, quatre ou cinq jours après que

cette maladie s'est déclarée chez leurs mères (1).

Ces faits sont des preuves convaincantes. Combien peu sont fondées les craintes de plusieurs Praticiens qui redoutent d'accumuler le virus, soit par l'inoculation, soit par d'autres moyens.

Je suis persuadé que les préparations trop scrupuleuses, que les remèdes mercuriaux, les expositions à l'air frais, ont été funestes à plusieurs constitutions délicates.

Sir Georges Backer dit que l'on n'a pas toujours employé impunément les longues préparations, quoiqu'elles aient eu plus de succès qu'on ne pouvoit raisonnablement s'y attendre; que les personnes d'une foible constitution ont eu considérablement à souffrir de l'usage réitéré des purgatifs actifs joints à un régime sévère, & que chez plusieurs enfans on a vu les convulsions & la mort être la suite de cette méthode. Telles doivent être en effet les suites de cette pratique qui peut convenir à la maladie & qui souvent convient peu aux malades. Le D^r. Backer observe en outre que les mauvais effets des purgatifs réitérés, employés pour supprimer, diminuer l'éruption, sont de différente nature; les plus ordinaires & les plus fâcheux sont la phitisie. Feu le D^r. Blanshard lui a certifié que sur quatre-vingt-dix personnes inoculées dans un Village, dix sont morts de phitisie peu après leur convalescence; & que

(1) Backer, sur l'inoculation, dans les Transactions de Médecine, page 310.

parmi ces dix malades, il n'y en avoit que trois qui eussent quelques symptômes d'affection au poumon avant leur inoculation ; que tous ces malades avoient pris des purgatifs actifs à toutes les époques de leur petite vérole (1).

Le D^r. Glaß dit que « les crises imparfaites » occasionnent les convalescences difficiles ; la » langueur & la consomption qui , si l'on en » croit les observations journalières , ne sont » le plus souvent que la suite de la méthode » rafraîchissante. Quoi qu'il en soit, ajoutez- » t-il, tous les maux occasionnés par la méthode » adoptée par les Modernes , paroissent être la » suite de cette pratique empirique , d'après » laquelle on prolonge la maladie aussi long- » temps dans un cas que dans un autre , & dans » plusieurs, beaucoup plus long-temps qu'il n'est » nécessaire, ou même que cela ne convient (2).

Et le D^r. Makittrick Adair a donné plusieurs observations sur les funestes effets de la méthode rafraîchissante ou expectante, laquelle, dit-il, doit être employée avec beaucoup plus de circonspection qu'on ne le fait en général, & que l'on doit entièrement abandonner dans quelque cas (3).

Il y a plus ; c'est que je doute s'il n'est pas

(1) Voyez Backer sur l'inoculation, Transact. de Méd. vol. 11, page 301.

(2) Voyez la seconde Lettre du D^r. Backer, sur l'inoculation, page 47.

(3) Voyez Adair, sur les mauvais effets de la méthode expectante. Commentaires de Méd. vol. 8, page 211.

également sûr de fuivre l'avis du D^r. Gatty (1); d'inoculer fans aucune préparation, excepté certaines constitutions qui exigent manifestement qu'on y ait recours.

Le D^r. Fraſer d'Antigoa dit : « il eſt difficile de concevoir quelle préparation peut être préférable à une bonne ſanté, ou que l'on puiſſe déposer le virus variolique dans un foyer plus propre à le bien recevoir, que de le déposer chez un malade dont les humeurs ſont douces & baſamiques, fans acrimonie d'aucune eſpèce, & qui circulent librement dans des vaiſſeaux proportionnés à leur quantité. Il ſuit de là que les préparations doivent varier dans les différens ſujets, & qu'il y a plus que de l'empiriſme à preſcrire à tous indiftinctement les ſecours qui ne conviennent qu'à quelques perſonnes en particulier (2).

Depuis mes dernières obſervations, j'ai vu deux cas ſemblables à ceux rapportés par le D^r. Mouro, dans leſquels les incifions faites aux bras de deux enfans ſur trois, ne donnèrent aucun ſigne d'inflammation, & cependant, le huitième jour après l'inoculation, les deux enfans tombèrent malades, & la petite vérole ſe montra, dès le principe, d'un mauvais caractère, enſorte qu'ils moururent tous deux; le bras de l'autre enfant s'enflamma & rendit auſſi

(1) Gatty, Obſervations ſur l'inoculation, traduites par Maly.

(2) Lettres ſur la petite vérole, ſur l'inoculation; &c. page 108.

du pus dans le même espace de temps ; mais il se cicatrifa. Comme cet enfant ne tomba malade que vingt ou vingt-quatre jours après l'inoculation , on peut raisonnablement supposer que la matière dont on s'étoit servi , avoit perdu son efficacité , & que ces trois malades eurent une petite vérole naturelle , parce que la petite vérole régnoit dans le même endroit & parce qu'il y eut douze enfans qui en moururent dans la même semaine & dans la même rue (1),

J'ai également observé depuis ce temps-là , en jetant les yeux sur l'exposé de l'inoculation à la Jamaïque , de M. Quier , que le virus pris le huitième jour de l'incision faite au bras d'une Nègresse qui avoit déjà eu la petite vérole , a communiqué cette maladie à trois petits Nègres auxquels on l'inocula : d'où il conclut que le ferment varioleux , inoculé à une personne qui a déjà eu la petite vérole , & qui par conséquent n'est plus susceptible de contracter cette maladie , peut exciter une inflammation locale & convertir en virus de même nature , les humeurs de la partie sur laquelle on l'a inoculé , de manière à les rendre propres à communiquer la variole à des personnes qui ne l'ont point eue (2).

Et le D^r. Rush , de Philadelphie , dit que le D^r. Way , de Wilmington , dans le Comté de Newcastle , lui a assuré qu'il s'étoit inoculé

(1) Monro , sur l'inoculation en Ecosse , page 36.

(2) Lettres & Essais sur la petite vérole , l'inoculation , &c. page 100.

lui-même la petite vérole ; & que quoiqu'il eût déjà eu cette maladie , l'endroit où il avoit pratiqué l'incision , s'enflamma & se remplit de pus au bout du temps ordinaire ; qu'il inocula un malade avec ce pus ; que ce malade eut la petite vérole (1).

Ces faits sont des preuves très-fortes en faveur des observations de M. Dawson (2) sur ce même sujet ; mais que ce même pus ait constamment les mêmes effets , c'est ce que l'expérience peut seule décider.

Permettez que je rapporte ici les détails d'une observation que j'ai eu lieu de faire dernièrement sur une malade confiée à mes soins, observation qui fournit une preuve convaincante de la supériorité du quina & des acides dans cette cruelle maladie , la petite vérole pourprée , qui , comme l'observe Sydenham , est aussi mortelle que la peste , & qui est presque toujours un avant-coureur de la mort.

Le matin , 28 Juillet , on apporta à ma maison d'inoculation Mademoiselle Traver , âgée d'environ douze ans , d'une constitution foible & délicate ; elle étoit tombée malade le 23 ; le 24 , elle s'étoit plainte d'une violente douleur de tête & de reins , & avoit éprouvé de temps en temps un léger délire ; ces accidens avoient augmenté le 25 , & le matin 26 , ils furent accompagnés d'une légère éruption que l'on

(1) Observations & recherches en Médecine , vol. 5 , page 40.

(2) Voyez vol. 7 , page 66.

reconnut être la petite vérole pendant la nuit du 27. Je la vis peu de temps après qu'elle fut arrivée dans ma maison ; elle avoit le visage & les mains couverts d'une petite vérole confluente, le front & les autres parties du corps étoient également très-gonflées, & l'éruption étoit également très-ferrée dans beaucoup d'endroits par plaques ; elle avoit une grande quantité de taches noires sur le corps, sur les hanches, sur les cuisses, mais principalement au milieu des plaques confluentes ; le poulx étoit extrêmement vif ; la peau brûlante & sèche ; la langue extrêmement aride ; elle se plaignoit de douleurs à la tête, aux reins & à l'estomac ; elle avoit rendu environ une pinte d'urine très-chargée de sang. Comme on m'apprit qu'elle n'étoit point allée à la selle pendant les deux ou trois jours précédens, je lui fis prendre un léger purgatif qui lui procura deux selles dans la journée, également très-chargée de sang, & une autre dans la nuit, plus abondante & plus chargée de sang ; je lui fis également prendre toutes les trois ou quatre heures, une décoction de demi-once de quina rouge, de demi-gros de la teinture spiritueuse de cette même substance, dix gouttes d'esprit de corne de cerf, & de vingt gouttes d'acide vitriolique délayé avec l'eau d'orge, chargée de gomme arabique, dans chaque prise de laquelle potion, on ajoutoit dix gouttes du même acide. Le 29 au matin, je trouvai la malade beaucoup plus fraîche, plus tranquille, & l'oppression avoit disparu, ainsi que le délire qui l'avoit quittée peu après cette troisième selle ; elle continua l'usage de cette
potion

potion pendant toute cette journée , pendant laquelle ses urines furent beaucoup moins mauvaises ; le 30 , elle rendit une autre selle moins chargée de sang , mais ses urines n'avoient point changé ; on continua ces remèdes : le 31 , elle eut une selle qui ne fut point chargée de sang , & les urines furent beaucoup moins teintes : le 1^{er}. Août , elle parut beaucoup mieux ; ses urines étoient de couleur naturelle , & les chaleurs fébriles avoient disparu ; mais elle étoit considérablement affoiblie : on cessa sa potion pour en substituer une plus cordiale , & l'on donna la plus grande attention à son régime ; elle demeura dans cet état jusqu'au 5 ; la nature étant alors épuisée , elle parut insensible par intervalle , & elle mourut la nuit suivante.

Maintenant , quoique cette malade ait péri , je crois que l'on peut regarder les bons effets de l'esprit de nître & du quina , comme très-évidens ; car , quoique les urines & les selles continssent une si grande quantité de sang , qu'il se coaguloit par le repos , on parvint à détruire ce symptôme allarmanant ; & malgré sa grande foiblesse , les pustules (celles de la face en particulier) approchèrent beaucoup plus de leur maturité qu'on n'auroit pu s'y attendre. Les taches gangreneuses ayant également disparu , je conservai quelque espérance de la tirer d'affaire , jusqu'au matin du jour pendant la nuit duquel elle mourut. Comme on n'avoit point fait attention à la couleur de ses urines , il est incertain si elle avoit rendu du sang avec cette évacuation , avant qu'elle eût été transportée chez moi.

J'ai souvent eu occasion d'éprouver les bons effets du quina dans presque toutes les petites véroles de mauvais caractère ; j'en ai souvent commencé l'usage aussi-tôt après l'éruption, & le continuant pendant tout le reste de la maladie, ne négligeant cependant point de joindre à son usage d'autres remèdes qui, de temps à autre, m'ont paru nécessaires ; mais pendant qu'on l'emploie, comme lorsqu'on ne l'emploie pas, sur-tout quand on l'administre en substance, il faut donner la plus grande attention à l'état des intestins ; car la constipation qui est une suite très-ordinaire de l'action de ce remède, détruit en grande partie ses bons effets.

Comme le Docteur Haygarth (1) a pris beaucoup de peine pour mettre sous leur vrai point de vue, différentes particularités relatives à la communication de la petite vérole, je vous prie de me permettre de joindre ici les deux observations suivantes, qui sont relatives à ce sujet.

Deux frères eurent une petite vérole d'un mauvais caractère ; il y avoit dans la même maison une famille entière, composée d'un homme, de sa femme & de quatre enfans. Peu après la mort de l'un des frères & le rétablissement de l'autre, la mère de la famille dont je viens de parler, tomba malade avec les symptômes qui précèdent ordinairement la petite vérole ; comme cette famille étoit pauvre, on

(1) Haygarth, recherches sur les moyens de prévenir la petite vérole, page 48.

n'appella point de Médecin. Les voisins craignant la petite vérole, ne s'empresèrent pas de les aller voir : le cinquième jour de sa maladie, cette mère mourut, & l'on ne trouva qu'avec peine deux femmes pour l'ensevelir. On n'apercevoit cependant aucune éruption sur le cadavre, à l'exception de quelques petites taches pourprées. Quatorze jours après, toute cette famille, les deux femmes qui avoient enseveli le cadavre, l'enfant de l'une d'elles, & une petite fille qui malheureusement s'étoit trouvée autour de la fosse, tombèrent malades & eurent tous la petite vérole.

Les deux femmes qui avoient assisté *Miss Carver* (dont je viens de rapporter l'observation) avant qu'on l'eût apportée de sa pension, dans ma maison d'inoculation, eurent la petite vérole dans la quinzaine, quoiqu'on eût éloigné la malade avant les vingt-quatre heures après l'éruption commencée, & elles en moururent toutes deux.

Quoique ces faits contrarient les observations du Docteur Heberden (1), j'ai été témoin d'un grand nombre de cas qui les confirment, puisqu'il y a toujours une aussi grande incertitude lorsqu'il est question de décider s'il y a lieu de craindre que l'on a reçu le germe de la petite vérole : l'utilité de l'inoculation est bien prouvée dans ces cas, & elle doit être

(1) Voyez recherches sur les moyens de prévenir la petite vérole, du Docteur Haygarth, page 51; & le Journal de Médecine de Londres, volume 5.

considérée comme le moyen le plus propre de prévenir les fâcheuses conséquences qui accompagnent souvent la petite vérole naturelle.

II. *Observations sur les rapports qui se trouvent entre les nouvelles & pleines lunes, avec l'invasion & la rechute des fièvres, par Robert Jakson, Docteur, Médecin à Stockton, dans le Comté de Durham, communiquées à Sir Joseph Banks, Bar. P. de la Soc. roy. de Londres, & par ce dernier, au D^r. Simmons.*

A Sir JOSEPH BANKS,

MONSIEUR,

Il est une question qui, dans ces momens-ci, semble fixer à un certain point l'attention du public; c'est l'influence, ou pour parler avec plus de circonspection, la connexion des nouvelles & pleines lunes, avec l'invasion & la rechute des fièvres. Il y a environ douze ans que je fis à ce sujet quelques observations dans les Indes occidentales, & je les aurois probablement déjà publiées, si j'avois pu leur donner autant d'étendue que je me l'étois proposé dans le principe; mais obligé de donner une partie de mon attention aux occupations ordinaires de la vie, je n'ai pu remplir qu'une partie de mon plan. Je puis dire que mes observations ont été faites avec beaucoup de soin dans les Indes occidentales, sur-tout à la Jamaïque; je leur

ai donné la même attention dans les parties méridionales de l'Amérique; mais mes notes ayant été perdues dans une de nos défaites, je ne puis me rappeler que leurs résultats généraux. En France, en Allemagne & en Italie, je n'ai fait qu'un petit nombre d'observations en passant, d'après lesquelles je ne puis rien conclure : je n'ai pas eu beaucoup d'occasion de faire des remarques en Angleterre.

Il y a environ deux ans que le D^r. Balfour, qui a demeuré & pratiqué la Médecine pendant plusieurs années dans les Indes, a donné un traité sur cette matière; mais les observations étant essentiellement différentes de celles que j'ai faites en Amérique, je prends la liberté de vous offrir le résultat de mes recherches, sans avoir recours à d'autre apologie que celle que fournit l'importance de la matière; elle fera pour vous un objet de curiosité, en tant que Philosophe, & elle pourra être utile aux Médecins.

J'arrivai aux Indes occidentales au commencement de 1674, prévenu de ce que le D^r. Lind avoit regardé comme un effet des nouvelles & des pleines lunes & des éclipses, au sujet de la rechute des fièvres; & l'on peut penser que je m'attendois dès-lors à voir des phénomènes analogues à la Jamaïque : en effet, avant la fin de l'année, j'eus occasion de m'affirmer que l'opinion du D^r. Lind n'étoit pas sans fondement. Dans le courant de l'année suivante, mes observations devinrent plus positives; j'observai que souvent il arrivoit que trois ou quatre Soldats de la Compagnie qui étoit en quartier

dans l'endroit où je demeurois , & qui étoit confiée à mes soins , tomboient malades le même jour , & que cela n'arrivoit qu'environ tous les quinze jours : ceci me paroissant curieux , comme ces invasions arrivèrent plusieurs fois , environ dans le temps de la pleine lune , il me parut probable que non - seulement la rechute , mais aussi l'invasion des fièvres avoit quelque rapport avec les changemens de cette planète. Pour m'assurer de cette vérité , au commencement de l'année 1776 , je me pourvus d'un Almanach , à la marge duquel je notai la date précise de ces fièvres que j'eus à traiter. A la fin de l'année , sur trente cas de fièvres rémittentes proprement dites , j'en trouvai vingt-huit qui datoient des sept jours qui précèdent la nouvelle & la pleine lune. L'année suivante , sur vingt-huit , je n'en trouvai que vingt-deux ; mais il faut remarquer que sur les six qui tombèrent malades dans les jours qui suivent la nouvelle & la pleine lune , trois étoient tombés le jour même de la nouvelle lune , & peu d'heures après son renouvellement. Outre ces cas de fièvres rémittentes proprement dites , j'avois pris notes de l'invasion de beaucoup d'autres fièvres & accidens fébriles dont l'invasion paroissoit aussi avoir eu quelques rapports avec la même cause , quoique d'une manière moins marquée.

Voilà précisément ce que j'avois noté sur mes Almanachs , avec quelques autres remarques & explications , dont voici la principale ; c'est que quoique les séjours qui précèdent la nouvelle & la pleine lune , soient ce que l'on

peut appeller la période des maladies , c'étoit cependant dans les quatre jours qui précèdent ces quartiers , que l'invasion des fièvres se faisoit principalement remarquer ; qu'elle approchoit toujours plus de la nouvelle ou de la pleine lune dans les saisons sèches & dans les bonnes constitutions des saisons que dans les mois pluvieux , lorsque les maladies étoient communes , & particulièrement lorsqu'elles étoient épidémiques ; que les changemens étoient également plus frappans dans les fièvres rémittentes , bénignes , que dans celles de nature plus violentes ou malignes , & dans les soldats de la garnison qui n'étoient point exposés à de fréquentes occasions de tomber malades , que chez les Habitans de la Ville & de la campagne , qui , par leurs diverses occupations , étoient plus exposés à la fatigue , ou qui , par leur situation , se trouvoient plus sujets aux maladies. Les observations que je viens de rapporter , & que j'ai faites à Savannah dans la Jamaïque , paroissant être des preuves très-convaincantes de l'influence ou du rapport qui se trouve entre l'invasion & la rechute des fièvres dans la nouvelle & la pleine lune , m'engagèrent à les suivre dans les différens pays dans lesquels je me trouverois. En 1778 , je joignis l'armée en Amérique , & je me trouvai au service d'un Régiment qui étoit en quartier à l'île d'Yorck , dans les mois de Juin & de Juillet ; le Régiment se trouvant campé sur un terrain sec & dans une situation saine , les fièvres furent rares , & ceux qui tombèrent malades prirent la fièvre dans la

période qui précède la nouvelle & la pleine lune. Au mois d'Août, nous fûmes envoyés à Kingsbridge, & nous fûmes camper près de terrains marécageux, où le Régiment passa tout l'automne. Il se déclara bientôt une fièvre intermittente, qui peu après devint épidémique. Les temps de son invasion, relativement à la lune, furent beaucoup plus irréguliers qu'ils ne l'avoient été dans les mois précédens. Quoi qu'il en soit, sur environ cent malades, il y en eut près de quatre-vingts qui prirent la fièvre dans la période ordinaire; & ce qui m'a paru remarquable, c'est que les rechutes se firent moins régulièrement dans ces mêmes périodes. En 1779, 1780 & 1781, le Régiment passa dans les Provinces méridionales, & l'on peut dire qu'il fut presque constamment au grand air; qu'il fut souvent campé dans des endroits mal sains; qu'il y eut souvent des fièvres intermittentes très-épidémiques; alors les invasions étoient peu régulières; mais cependant le nombre des malades étoit ordinairement double aux époques mentionnées de ce qu'il étoit dans d'autres temps. Mes notes ayant été perdues, je ne pus pas déterminer exactement les proportions pendant les trois dernières campagnes. Après avoir rapporté les observations qui ont été faites ci-dessus, je crois pouvoir m'en flatter d'une manière qui laisse peu de prise à l'erreur, & dans lesquelles il n'entre point de théorie; je ne puis m'empêcher de dire deux mots sur le système du Dr. Balfour. Suivant lui, les trois jours qui précèdent, & les trois jours qui suivent les

nouvelles & pleines lunes , forment la période , à laquelle il rapporte l'invasion & la rechute des fièvres ; mais il est fâcheux qu'il ne nous dise point sur quels faits il appuie son opinion ; on ne peut savoir si elle est fondée sur une appréciation détaillée, ou par simple approximation relative aux faits qu'il croit avoir observés. A moins que l'on ne circonscrive les observations , & qu'elles ne soient très-bien détaillées , on est exposé à se laisser aller aux préjugés ; car il est rare que l'on ne se laisse pas prévenir par la théorie. Les observations du D^r. Balfour sont à la vérité plus conformes aux effets de la lune sur le flux & le reflux ; mais ici le cas est très-différent : comme nous reconnoissons l'un & l'autre que les nouvelles & pleines lunes peuvent être considérées comme de puissantes causes excitantes de la fièvre , il est plus raisonnable de supposer que la cause produit ces effets lorsqu'elle acquiert des forces , que quand elle les perd , & que c'est plutôt dans les jours qui précèdent la nouvelle & la pleine lune , que dans ceux qui la suivent , que cette cause agit plus efficacement ; mais ce n'est ici qu'une supposition. Quoi qu'il en soit , le fait dont nous cherchons la cause , est aussi certain qu'un fait en médecine puisse l'être ; & si l'on me demande d'autres preuves que celles que j'ai rapportées , je puis ajouter les différentes époques des rechutes des fièvres que j'ai observées dans les Indes occidentales & dans l'Amérique , principalement dans les Indes occidentales , où la crise le plus souvent est l'ouvrage de la nature ; les fièvres , lorsqu'elles

reviennent, reviennent ordinairement le 7^e. le 14^e. le 21^e. ou le 28^e. après leur guérison apparente ; mais elles reviennent pour l'ordinaire le 14^e. Cette observation n'étoit pas inconnue à plusieurs Praticiens de la Jamaïque : on leur entend ordinairement dire , lorsque quelqu'un a eu une fièvre d'un mauvais caractère , que cette personne aura ou une rechute , ou une autre maladie dans la quinzaine , & leur pronostic les trompe rarement dans l'espace de deux ou trois ans.

Les faits que j'ai rapportés mettant hors de doute que les nouvelles & pleines lunes ou leur approche sont une puissante cause excitante de la fièvre , il est très-important de déterminer le degré de cette influence dans les différentes parties du monde. Les Chirurgiens des Régimens , & ceux auxquels sont confiés les Hôpitaux , ont les meilleures occasions de faire des observations qui approchent de la vérité : les observations que l'on fait sur le Peuple qui n'est point soumis à un genre de vie régulier , doivent toujours être plus ou moins incertaines , & l'on ne peut pas trop compter sur les rapports que les Médecins font de maladies qu'ils n'ont pas suivies pendant toute leur durée. Cette matière est si importante , qu'elle mérite des recherches particulières ; elle est sur-tout intéressante pour les armées , & l'on peut assurer qu'une connoissance plus particulière de ce principe des maladies & de l'administration du quina , dans ce cas seroit plus propre à conserver la santé des gens de guerre dans leur campagne , que tous les autres secours de la Médecine

réunis. J'ai eu une grande preuve de cette assertion pendant les campagnes de 1780 & de 1781, dans le Corps où j'avois l'honneur de servir.

Je suis, &c.

III. *Sur une femme de la Haye, à laquelle on a fait deux fois, avec succès, l'opération de la section de la symphyse des os pubis, par M. J. C. Damen, Chirurgien à la Haye (1).*

MISTRIS Cornelia Stols, qui fait le sujet de cette singulière histoire, étoit, dans le temps qu'on lui fit, pour la première fois, cette opération, dans sa trente-quatrième année; elle n'avoit en aucune façon l'air rachitique; elle étoit très-bien proportionnée, à l'exception du bassin que l'on croyoit devoir être trop étroit; on présuinoit que son plus petit diamètre, depuis l'un des os ischion à l'autre, étoit d'environ trois pouces, & son plus grand, depuis les os pubis à l'os sacrum, d'environ quatre. Lors du premier de ses deux accouchemens, dans lesquels M. Damen lui avoit donné ses soins, on avoit cru nécessaire

(1) Cet article est extrait des détails de ces deux opérations, que le Professeur Camper a communiqué aux Editeurs de l'ouvrage périodique, qui s'imprime à Amsterdam, sous le titre de *Algemeene Vaderlandsche Lettere Effeningen*, & intére dans leurs volumes pour les années 1784 & 1786.

d'avoir recours au crochet ; dans le second, M. Damen s'étoit fait assister par trois Chirurgiens expérimentés, de la Haye, qui pensèrent comme lui, que le bassin étoit trop étroit pour laisser passer la tête d'un fœtus à terme ; c'est ce qui l'engagea, lorsque la malade devint grosse pour la troisième fois, à avoir recours à la section de la symphyse, & il fut confirmé dans cette idée par le Professeur Camper & par le D^r. Van-de-l'Aar, Médecin Accoucheur, d'une grande réputation à la Haye, qui, après avoir examiné plusieurs fois la malade, s'étoit assuré de l'étroitesse de la partie supérieure du petit bassin, furent d'avis que l'on pourroit remédier à ces vices de conformation, par l'opération dont nous parlons.

M. Damen fut appelé auprès de la malade le 20 Octobre 1785, sur les quatre heures après midi ; la malade avoit eu déjà des douleurs vraies, & sur les huit heures du soir, l'orifice de la matrice étoit entièrement dilaté, & l'on sentoit la tête de l'enfant arrêtée sur les bords du bassin. Comme l'on avoit résolu d'avance de faire l'opération de la symphyse, qu'on avoit son consentement, ainsi que celui de ses parens, il paroissoit qu'il n'y avoit rien à faire que de choisir le moment favorable pour l'exécuter ; M. Damen s'y étoit préparé par des instructions particulières du Professeur Camper, qui, pendant son séjour à la Haye, lui avoit expliqué avec beaucoup de soin, sur un cadavre, toutes les précautions à observer dans ces cas.

On fit donc cette opération en présence des

D^{rs}. Janssen, Van-de-l'Aar & Hasselmann, sur les huit heures du matin : la malade fut placée dans une situation favorable sur un matelas, & l'on avoit eu soin de procurer auparavant l'évacuation de la vessie & du rectum : on fit une incision aux tégumens, & l'on sépara facilement les os pubis, de manière à pouvoir passer le doigt dans la section ; M. Damen put alors introduire la main dans la matrice, & prenant l'enfant par les pieds, il accoucha la malade d'un gros enfant à terme & très-bien portant : le *placenta* suivit sans difficulté. Après avoir pansé la blessure avec la charpie sèche, M. Damen appliqua le bandage de fer inventé pour ces cas par le Professeur Camper (1).

Les urines coulèrent involontairement pendant douze jours ; la malade commença au bout de ce temps à les rendre d'une manière naturelle, & la plaie fut complètement guérie trente jours après l'opération.

On regarda dans le commencement le bandage du Professeur Camper, comme très-utile & remplissant parfaitement bien l'intention que l'on se proposoit ; mais quoiqu'il fût enveloppé de cuir doux & recouvert de flanelle, la pression qu'il faisoit sur les hanches étoit si considérable, qu'on fut obligé de l'abandonner le trentième jour après l'opération, & de lui substituer une ceinture de sept pouces de large, faite avec du

(1) Le Professeur Camper a donné une description de ce bandage dans le *Nieuwe Vaderlandsche Lettere Effeningen*, vol. 5.

cuir doux, recouvert de flanelle & garni de trois boucles. Lorsque l'on pansoit la blessure, on n'avoit besoin que de lâcher la plus petite boucle, de manière que les os pubis étoient toujours dans leur situation. On fit constamment coucher la malade sur son dos jusqu'au 28 Novembre, temps auquel on lui permit de se tenir droite & de marcher un peu pour la première fois : elle continua à se donner cette permission les jours suivans, & elle fut bientôt en état de vaquer à ses occupations domestiques comme auparavant.

Le D^r. Fischer, Professeur de Médecine & d'Accouchement à l'Université de Gottingue, qui se trouvoit alors à la Haye au mois de Novembre 1783, & qui vit la malade avec M. Damen, écrivit les détails suivans, sur sa situation, au D^r. Camper : « J'ai vu avec le plus grand plaisir, le 28 Novembre, Mistris Stols & son enfant, qui tous les deux sont en bonne santé; la plaie est presque entièrement cicatrisée; elle marche sans difficulté ». Le 23 Juin de l'année suivante, se trouvant à la Haye, il la vit avec M. Van-de-l'Aar & M. Damen, & il donne les détails suivans au sujet de cette visite : « Nous soussignés, le Professeur Camper, Van-de-l'Aar & J. C. Damen, avons examiné, cejourd'hui 23 Juin 1784, chez M. Damen, la femme de M. Gaspard Stols, & nous avons reconnu que les os pubis sont unis; qu'ils ne laissent qu'une petite élévation dans tout le trajet de leur union, de la largeur d'une paille, & qui est souvent plus remarquable chez les femmes qui n'ont pas

subi cette opération. Certifions de plus que ; sur les côtés, la réunion est aussi très-sensible ; mais qu'un peu au-dessous du milieu des os pubis, il y a un petit endroit douloureux qui forme une élévation : le D^r. Camper soupçonne qu'il y a un peu de pus dans cet endroit, mais qui prendra, à ce qu'il pense, facilement son écoulement par l'extérieur. M. Damen pense que l'os pubis, du côté gauche, est un peu plus bas que celui du côté droit ; mais MM. Camper & Van-de-l'Aar n'ont point observé cette différence. L'urètre paroît mobile & ne paroît point attaché aussi ferme aux os pubis que chez les autres femmes. Ils ont trouvé que la malade retenoit difficilement ses urines lorsqu'elle étoit droite, mais qu'elle n'éprouvoit jamais cette incommodité lorsqu'elle étoit couchée, & que souvent, pendant plusieurs jours de suite, elle ne rend point d'urine involontairement ; toutes les autres parties paroissent dans leur état naturel, la malade marche très-vîte, & elle est venue ce matin avec son enfant sur son bras chez M. Damen ».

Quelques semaines après l'opération, comme elle étoit occupée dans sa maison, elle eut une rechute d'un bubonocèle dont elle étoit incommodée depuis long-temps ; mais qui a été facilement remise, moyennant un bandage approprié ; à cela près, elle jouit d'une parfaite santé.

Signé, Pierre Camper, Van-de-l'Aar, J. C. Damen.

Il nous reste maintenant à rendre compte de la seconde opération qui fut faite le 11 Août 1785. La division des os pubis ne fut

pas aussi facile que la première fois , & elle fut suivie de symptômes fâcheux , en sorte que la vie de la malade se trouva en danger ; mais M. Damen regarde ces accidens comme indépendans de l'opération.

M. Damen fut appelé sur les dix heures du matin ; l'orifice de la matrice étoit alors très-dilaté ; mais la tête de l'enfant étoit encore si élevée , qu'il ne put pas la toucher. Le succès de la première opération , & l'idée dans laquelle il étoit , qu'il étoit impossible que l'enfant passât à travers le bassin , le déterminèrent , à ce qu'il paroît , à avoir promptement recours à une nouvelle section de la symphyse sans plus attendre ; les D^{rs}. Jorissen , Van-de-l'Aar , Hasselmann , Kasteel & Huybert qui étoient présens , le confirmèrent dans cette idée , après avoir examiné le bassin & s'être assurés que la première opération ne l'avoit pas élargi.

En coupant la symphyse , M. Damen trouva plus de résistance que la première fois , les cartilages paroissant plus durs ; mais lorsque la section fut faite , les os se séparèrent au point que l'on pouvoit y faire passer deux doigts : l'enfant , qui étoit une petite fille , fut retourné & ramené par les pieds , comme dans la première opération ; sa tête avoit quatorze pouces de circonférence , & il mourut au bout de cinq semaines.

Le soir de l'opération , la malade rendoit ses urines à volonté ; elle se porta très-bien jusqu'au troisième jour ; elle eut alors tous les symptômes d'une inflammation du péritoine , tels que la tension & la douleur du bas ventre ,
le

le vomissement & la fièvre, auxquels se joignirent le hoquet, la suppression du lait & des lochies. Quoi qu'il en soit, ces symptômes cédèrent aux évacuations & aux autres remèdes appropriés, & le sixième jour, elle commença à se rétablir.

On essaya de lui appliquer le même bandage que l'on avoit employé après la première opération, mais la malade ne voulut pas le supporter; enforte qu'elle demeura sans bandage, ce qui n'empêcha cependant pas la réunion des os pubis, qui fut bientôt si solide, qu'au bout de trois semaines, la malade put marcher.

Au mois de Juillet 1786, le Professeur Camper & le D^r. Van-de-l'Aar la virent, & trouvèrent la réunion de la symphyse complète; elle se tenoit droite sur l'une & l'autre jambe, & elle marchoit depuis chez elle jusques chez M. Damen, c'est-à-dire, un mille & demi.

A la partie intérieure de la symphyse ils trouvèrent un petit creux qui provenoit de ce que le cartilage ou le calus n'avoient pas rempli entièrement l'intervalle. A l'extérieur, ils n'observèrent rien d'extraordinaire à l'urètre.

La malade n'avoit point eu d'incontinence d'urine après cette seconde opération, & elle ne souffroit point de cette incommodité, lors de ce second examen; elle n'éprouvoit aucun dérangement en allant à la selle, mais elle avoit une petite chute du vagin; elle étoit réglée comme auparavant.

Comme on avoit négligé la hernie, elle remplissoit la grande lèvre du côté droit; mais on en faisoit facilement la réduction.

IV. *Observations sur l'efficacité du mercure dans le traitement des maladies inflammatoires & de la dyssenterie. Lettre du D^r. Lind, de la Soc. royale de Londres, Médecin à Windsor, & Associé au Collège de Médecine d'Edimbourg, au D^r. Simmons, de la Soc. roy. de Londres.*

IL est aujourd'hui bien connu que le mercure est journellement employé dans les Indes orientales, comme un spécifique dans les inflammations du foie. Cette pratique nous paroîtroit sans doute empyrique, si ses succès n'avoient écarté tous les doutes sur l'efficacité de ce remède. On l'a également employé avec avantage dans ce pays, dans le traitement de quelques autres affections inflammatoires, & dernièrement le mercure, joint à l'ipécacuanha, a été administré dans les Indes avec un succès surprenant, dans le traitement des dyssenteries.

D'après cela, je ne puis m'empêcher de croire que le mercure a des propriétés anti-phlogistiques, qui méritent l'attention de tous les Médecins praticiens; c'est pourquoi j'ai recueilli les observations suivantes sur les maladies inflammatoires, où on a employé le mercure avec succès. Je tâcherai de déterminer en même temps les cas d'inflammation dans lesquels il peut être dangereux. Je commencerai par l'hépatitis, maladie qui est si rare en Europe, que plusieurs grands Médecins ont douté qu'elle

exiftât (1), mais qui eft très-commune dans les Indes orientales (2). Lorsque cette maladie eft hydiopathique, & lorsqu'elle n'eft point occasionnée par la fièvre rémittente ou par d'autres maladies, elle commence par une douleur gravative & de tension, mais quelquefois aiguë, au deffous de l'hypocondre droit; & cette douleur augmente confidérablement lorsque l'on presse le foie vers le haut, ou lorsque le malade eft couché fur le côté gauche; les yeux, en général, ont une teinte jaune, & le malade éprouve une douleur aiguë au deffus de l'épaule droite, douleur qui forme le symptôme patognomonique de cette maladie; quelquefois le pou eft vif & fort; d'autre fois il ne diffère que très-peu du naturel.

A mesure que la maladie avance, la peau se colore d'un jaune sale & foncé, & le malade eft oppreffé; éprouve des maux de cœur souvent accompagnés d'évacuation bilieuse par le haut & par le bas: si l'inflammation continue, il furvient bientôt des friffons & de la suppuration; lorsque le pus prend son écoulement à l'extérieur & qu'on l'évacue au moyen d'une incision, le malade se rétablit souvent; mais il guérit rarement lorsque l'abcès crève dans l'intérieur, le malade mourant immédiatement ou peu après, ou tombant bientôt dans la

(1) Hoffman, Opusc. pathol. pract. Déc. 2, Differt. VIII, page 484.

(2) Elle eft auffi rare dans les Indes occidentales qu'en Europe.

phthisie , à raison du pus qui s'évacue dans l'abdomen ou dans la poitrine.

Aux Indes orientales, dès qu'ils sont convaincus que le foie est attaqué par les douleurs qu'ils éprouvent à ce viscère, lorsqu'il est comprimé, & avant que la douleur de l'épaule droite survienne, ils font saigner les malades, & les réduisant à un régime antiphlogistique, commencent des frictions sur le côté affecté, & donnent le mercure doux à l'intérieur, sans s'inquiéter de la salivation; car aussitôt qu'elle survient, la douleur cesse ordinairement, & le mercure ne produit plus de bons effets, ce qui arrive au bout de quinze jours ou de trois semaines, après que le rétablissement du malade est complet.

Le second ou le troisième jour du traitement, ils cessent les frictions mercurielles sur le côté malade, ils y appliquent un vésicatoire & continuent les frictions sur le côté opposé.

Lorsqu'on a négligé la maladie au commencement ou lorsque le malade en a souvent été attaqué, on ne la guérit pas aussi aisément; mais elle devient chronique, & dure pendant des mois & même des années: le malade, dans cet état, est ordinairement très-constipé, à raison du défaut de bile; le mercure alors seul devient insuffisant; il faut changer de climat, faire de l'exercice à cheval, employer les purgatifs doux, des petites doses de rhubarbe mêlée avec l'alcali fixe, une nourriture légère, des fruits bien mûrs, le petit-lait de vache ou de brebis.

Quoique la pratique générale des Indes orientales, pour le traitement de l'hépatitis par le

mercure , soit une preuve suffisante de ses propriétés antiphlogistiques , cependant il est de temps en temps accompagné de quelques inconvéniens , tels que de diarrhées violentes dues à la précipitation avec laquelle on prend le mercure , précipitation qui est presque toujours nécessaire , sans quoi la suppuration s'établirait promptement dans cette maladie ; & dans d'autres cas , la salivation survient avec tant de force , qu'elle devient vraiment dangereuse. Dans un cas d'hépatitis chronique , j'ai vu l'émophtisie occasionnée par un long usage du mercure ; & en général les malades sont tellement affoiblis par ce remède , qu'ils sont longtemps avant que de pouvoir recouvrer leurs forces premières dans un climat chaud.

Lorsque l'hépatitis a été occasionné par la fièvre rémittente ou par des maladies avec putridité , l'usage du mercure est toujours très-certain ; ce qui paroît indiquer que les propriétés antiphlogistiques dépendent sur-tout de ce qu'il occasionne une diathèse putride , ou de ce que l'atonie que le mercure occasionne , dissipe promptement le spasme inflammatoire (1). C'est ainsi que les forces de l'homme le plus vigoureux , sont bientôt détruites , lorsqu'on le met à un traitement mercuriel , pour un simple chancre qui , si on l'abandonnoit à lui-même , n'affoiblirait le malade qu'au bout de plusieurs mois ; mais à quelque cause que l'on

(1) C'est probablement par l'atonie que le mercure occasionne , qu'il a été utile dans le tétanos.

attribue les propriétés antiphlogistiques du mercure, l'expérience a démontré qu'il ne faut jamais l'employer quand il y a putridité. Le D^r. Gilchrist, dans le troisième volume des Essais de physique & de littérature d'Edimbourg, donne plusieurs preuves de l'utilité de ce remède en ce pays, dans une maladie accompagnée d'inflammation, qu'il appelle l'épaississement de la vessie; maladie qui, dit-il, est quelquefois occasionnée, & souvent accompagnée d'inflammation.

Dans la première observation, qui est celle d'une femme qui avoit une tumeur qui s'élevait de deux ou trois pouces au dessus de l'os pubis, & qui, après avoir été saignée, après avoir pris un laxatif, employé des fomentations, des lenimens & des boissons appropriées, prit des pilules mercurielles, qui dissipèrent la maladie très-promptement. L'Auteur observe que ce n'étoit peut-être ici qu'une simple inflammation de la vessie (1).

Dans un autre cas qu'il rapporte (c'est celui d'un homme d'environ soixante ans) «il dit qu'après une petite saignée, qui donna un sang couenneux, & qui sembla calmer les symptômes, on en fit une seconde plus petite, dans laquelle le sang ne fut point couenneux, mais qui ne produisit pas le même soulagement, & que le pouls s'affoiblit considérablement»: la tumeur & l'inflammation étoient considérables;

(1) Voyez Essais & Observ. philos. & litt. v. 3, page 474.

mais on ne pouvoit point avoir recours aux évacuations , & il n'y avoit point de temps à perdre. La seule ressource qu'il y eût , étoit celle des pilules mercurielles , qui produisirent , dès les premières doses , une diminution sensible de la douleur (1).

En parlant de cette méthode & de l'usage des pilules mercurielles , un grand nombre de personnes , dit l'Auteur , ont mis en question cette propriété du mercure ; j'en douterois aussi si l'expérience , dans des cas très-déliçats , ne m'eût convaincu depuis long-temps de son utilité & de la sécurité avec laquelle on peut l'employer. Un désobstruant moins efficace n'auroit jamais pu produire ces grands & prompts effets dont on avoit besoin dans ce cas-ci (2). Je choisis d'ailleurs la préparation de mercure la plus simple & la moins susceptible d'occasionner des accidens.

Dans un autre endroit , en parlant des effets de ce remède , il observe qu'avant même qu'il porte à la bouche , il peut avoir des effets considérables ; mais que lorsqu'il produit la salivation , il y a une révulsion complète , & que la résolution commence , c'est pourquoi l'inflammation & la douleur diminuent par degré ; il ajoute que le mercure est un puissant antiphlogistique , qu'il détruit l'inflammation sans accélérer le mouvement des fluides ; mouvement qu'il diminue plutôt que de l'accélérer , en

(1) *Ibid.* page 478.

(2) *Ibid.* v. 3 , page 493.

détruisant leur disposition inflammatoire. Lorsqu'il y a peu ou point de fièvre, ajoute-t-il, c'est un puissant fondant des obstructions, en ce qu'il ne diminue pas trop l'activité de la circulation dans un juste milieu de laquelle dépend la résolution. Dans plusieurs cas d'inflammation des entrailles dont j'ai eu connoissance, des doses réitérées de mercure doux, administrées jusqu'à ce que la bouche soit affectée, ont dissipé l'inflammation, lorsque les autres méthodes ont échoué. Le mercure cru peut être souvent dangereux, à moins que l'on ne suppose que la maladie provienne d'intro-susception; accident qu'il peut dissiper méchaniquement; car son effet ordinaire, lorsqu'il agit comme corps présent, étranger, est presque toujours fâcheux, à moins qu'il ne soit divisé en partie par des matières huileuses, mucilagineuses qu'il rencontre dans l'estomac & dans les intestins, & qu'ainsi il passe dans le système comme une autre préparation mercurielle, alors il dissipe le spasme inflammatoire; mais on n'en obtiendra jamais cet effet avec autant de sûreté & de sécurité, que d'une petite quantité de mercure rendue plus active, en divisant ce minéral avec le mucilage de gomme arabique; c'est pourquoi on a presque universellement abandonné la méthode de donner le mercure cru.

L'administration du mercure, dans les cas de pleurésie & péripneumonie, est une méthode que les plus hardis empiriques n'oseroient employer dans ce pays; mais on l'a vu employer avec avantage dans plusieurs cas, dans un Hôpital à Naples.

Dans plusieurs cas d'inflammation des yeux, dans lesquels il n'y avoit aucun soupçon d'affection vénérienne, j'ai vu le mercure doux, donné le soir avant un léger purgatif, dissiper l'inflammation, lors même que le purgatif, employé sans le mercure, n'avoit produit aucun bon effet, & le mercure est rangé parmi les remèdes pour l'ophtalmie, dans la pharmacopée des pauvres d'Edimbourg.

L'usage du mercure dans le traitement des inflammations qui accompagnent les ulcères des jambes à la suite des fractures, est connu de tous les Chirurgiens, c'est pourquoi il est inutile d'en parler ici, de même que de son efficacité, pour dissiper toutes les inflammations qui ont une cause vénérienne.

Les pustules & boutons accompagnés d'une certaine inflammation, sont plus promptement guéris en les oignant avec une préparation de mercure, que par aucun autre procédé que je connoisse.

Le D^r. Clark, dans son excellent Ouvrage intitulé, Observations sur les maladies des longs voyages dans les Pays chauds, & particulièrement sur celles qui règnent dans les Indes orientales, donne des détails sur l'efficacité du mercure, pour la guérison des douleurs rhumatismales chroniques, lorsqu'elles sont fixées sur quelques endroits particuliers du corps, tels que les épaules, les jointures du bras, du genoux, lorsqu'elles ont résisté à tous les remèdes ordinaires; pratique que le D^r. Silvestre lui a enseigné. Les grands succès qu'il en obtint d'abord, lui firent présumer que cette maladie étoit

accompagnée de douleurs vénériennes ; mais la trouvant aussi efficace dans d'autres cas où il n'avoit pas de raison pour soupçonner des affections vénériennes , elle lui a également bien réussi.

Un des objets les plus intéressans que l'on s'est proposé dans l'administration du mercure, c'est le traitement des dyssenteries , & cette pratique a été dernièrement employée avec le plus grand succès à la côte de Coromandel. M. Paisly , premier Chirurgien de la Présidence de Madras , fut le premier qui la fit connoître aux différens Chirurgiens de ces contrées , par une lettre circulaire.

Voici quelle est leur méthode : aussi-tôt que le malade commence à ressentir quelques symptômes de dyssenterie , ils lui font prendre des petites doses réitérées d'émétique , jusqu'à ce que ce remède opère par le haut & par le bas , & qu'il ait ainsi débarrassé l'estomac & les intestins , après quoi ils lui font prendre le mercure combiné avec l'ipécacuanha , suivant la formule suivante :

R℥. Argenti vivi scrup. 1 pulv. gum. arabici scrupuli duo. aq. puræ q. s. tere in mortar. marmor. ad perfectam extinctionem globulorum , & adde pulvis radicis ipecacuh. drachmam unam , fiat massa dividenda in pilulas CLX , quarum capiat unam , tertiâ vel quartâ chaque horâ.

Ils prennent ce remède jusqu'à ce que l'urine qui , dans les commencemens de la maladie , est très-colorée , devienne pâle , ce qu'ils regardent comme un signe de guérison ; après quoi ils font prendre quelques opiatés avec

quelques petites doses de rhubarbe , mêlée avec les poudres absorbantes, ce qui finit ordinairement le traitement. Avant le cours de la maladie, ils ne négligent pas les émoliens ni les lavemens avec de l'amidon; & à la côte de Malabar , où ils n'ont pas encore adopté l'usage du mercure dans la dyssenterie , lorsque le malade a des coliques considérables , ils appliquent un vésicatoire sur l'abdomen, qui , à ce qu'ils croient , prévient l'inflammation & la mortification, symptômes les plus redoutables dans cette maladie.

C'est probablement parce que le mercure prévient l'inflammation , & par conséquent la mortification , que le traitement par le mercure réussit. M. Wilson , Chirurgien de la Compagnie des Indes orientales , m'a dit que , quand il étoit à Pondichéry , il avoit rarement perdu plus de deux hommes par an de la dyssenterie , dans le bataillon de Sypaie , dont il étoit Chirurgien , dès le moment qu'il connut le traitement de cette maladie par le mercure , tandis qu'auparavant il perdoit depuis vingt jusqu'à trente hommes , lorsqu'il y avoit épidémie.

Il faut observer que les maladies dans la côte de Coromandel , sont moins souvent accompagnées de putridité que dans le Bengale ; c'est pourquoi , dans le Bengale , il faut employer le mercure avec beaucoup plus de précaution , de même que par-tout où il y a des signes de putréfaction. D'après cela , nous devons en général nous attendre à retirer les plus grands avantages dans les dyssenteries en Europe , où

la diathèse inflammatoire est très-commune ; & cette pratique ne peut pas nous paroître très-nouvelle , car Sir Jom Tring a beaucoup recommandé l'usage du calomel avec la rhubarbe , dans ses Observations sur les maladies des armées , & l'utilité de ce remède est assez bien prouvée par l'expérience de ceux qui l'ont employé. Par-tout où j'ai administré le mercure dans le traitement des inflammations , j'ai toujours employé la préparation suivante , comme la moins stimulante ; extérieurement des frictions mercurielles faites avec le mercure , éteint simplement dans le gras de cochon , auquel on ajoute quelquefois un peu de cire dans les climats chauds , où le gras de cochon étant trop fluide , n'a pas assez de densité pour diviser le mercure ; & pour l'intérieur , je l'ai toujours divisé avec le mucilage de gomme arabique , qui est une manière aussi avantageuse que facile de préparer le mercure.

Dans le traitement des affections inflammatoires par le moyen du mercure , il faut faire attention de ne point exposer les malades à la salivation ; car elle entraîne souvent des symptômes fâcheux. Comme cette méthode est nouvelle dans cette partie du monde , les Praticiens doivent user de beaucoup de circonspection en l'employant ; c'est par là que sans inconvénient on pourra déterminer , d'après des expériences bien faites , si elle peut être utile ou nuisible.

V. *Expériences & observations sur l'usage extérieur du tartre émétique. Lettre au D^r. Simmons, de la Société royale de Londres, par M. Williams Blizard, Chirurgien de l'Hôpital de Londres.*

EN faisant réflexion sur les effets que produit le tartre émétique à l'intérieur, j'ai été conduit à essayer son action sur les fibres vivantes à l'extérieur : je n'ai fait jusqu'ici que peu d'observations ; mais elles peuvent engager quelques personnes de l'Art à les pousser plus loin. De la charpie imbibée avec une dissolution saturée de tartre émétique, appliquée à la surface de quelques ulcères, à l'Hôpital de Londres, produisit en général les effets suivans : 1^o. elle occasionna une grande douleur immédiatement après son application ; 2^o. les ulcères prirent bientôt un coup-d'œil rouge à la place du pus qui les remplissoit ; 3^o. ces applications réduisirent les granulations, de manière qu'après la première ou la seconde application, il se formoit une cavité dans l'ulcère. Cet effet parut avoir été produit par une action extraordinaire du système des vaisseaux absorbans, mais non pas par la destruction des solides ; car il n'y a jamais eu le moindre signe d'altération dans la surface, ni d'escarre ; au contraire, tous les ulcères ont constamment pris un bon coup-d'œil, quoiqu'ils aient continué à rendre du pus.

Un large fongus, situé au milieu d'un ulcère, ayant des bords irréguliers, livides & durs,

a été dissipé par ce moyen , quoique l'on eût employé inutilement les compressions, le caustique lunaire, la poudre de sabine & la pierre infernale.

Cette dissolution m'a paru très-utile dans les cas de fungus vérolique ; elle a été employée avec succès dans des cas de teignes.

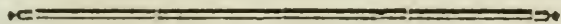
J'ai aussi employé le tartre émétique non dissous : sous cette forme il produit des douleurs cruelles , & il produit un effet vraiment caustique.

Considérant que le tartre émétique est une combinaison de l'acide tartareux avec la terre de l'antimoine , j'ai employé une dissolution saturée de crème de tartre à plusieurs ulcères ; mais elle n'a occasionné aucune douleur & n'a produit aucun effet caustique.

Le tartre émétique se dissout dans l'eau , à peu près dans la proportion de dix grains par once d'eau. Ces faits ne peuvent-ils pas encourager à faire des expériences avec d'autres combinaisons d'antimoine , & même avec tous les sels métalliques dans un grand nombre d'affections locales. Je n'ai pas encore porté mon attention sur les effets de la dissolution employée extérieurement sur le système vasculaire en général ; mais si il est susceptible d'être absorbé , son application extérieure pourra souvent être utile dans plusieurs cas pour lesquels on l'emploie aujourd'hui intérieurement. Si il ne pénètre point dans le sang , étant appliqué à l'extérieur , on pourra alors l'essayer avec plus de sécurité en bains , lotions , &c. dans plusieurs maladies cutanées.

Le fait qui mérite le plus d'attention, & que les expériences ci-dessus paroissent établir, c'est que le tartre émétique, en dissolution, peut dissiper & détruire seul les substances organiques. Les effets du tartre émétique sur les solides vivans, peuvent engager à faire des expériences sur les moyens de mettre en action le système des vaisseaux absorbans.

Ces faits & quelques remarques qui ont été lues dernièrement à la Société royale, sur les effets différens des alcalis minéraux & végétaux sur la fibre musculaire, prouvent évidemment qu'il y a des modifications & des degrés dans l'action des stimulans, relativement aux différentes parties de la machine animale, sur lesquelles on ne peut acquérir des lumières bien positives, qu'au moyen des expériences sur le corps vivant.



VI. *Observations sur un cas dans lequel la substance de l'utérus a été détruite en grande partie pendant la grossesse, avec des détails sur l'ouverture du cadavre. Lettre au D^r. Simmons, par William Blackburn, Membre du Collège royal de Londres.*

Au commencement d'Avril 1784, on me pria de voir une pauvre femme qui éprouvoit les accidens suivans : elle se plaignoit d'une douleur violente à l'abdomen, au dos & aux cuisses ; elle avoit une soif continuelle, avec des frissons suivis de chaleur & de sueurs abon-

dantes ; elle ne reposoit point ; elle avoit beaucoup de difficulté de respirer ; elle avoit aussi de la dysurie & elle étoit constipée ; son pou étoit dur & vif ; elle n'avoit point d'appétit & présentoit l'image la plus rebutante de la maigreur : je trouvai une tumeur inégale qui occupoit tout l'abdomen , dans lequel on sentoît une fluctuation évidente lorsqu'on l'agitoit doucement ; il sortoit continuellement par le vagin , une ichorosité fétide.

Dans un cas si désespéré , on ne pouvoit avoir recours qu'à des palliatifs ; je les employai de manière à procurer quelques soulagemens à la malade. Au bout de deux ou trois visites , cette malheureuse femme me raconta les particularités suivantes sur son état. Elle me dit qu'elle étoit parvenue au onzième mois de sa grossesse ; que les sept premiers mois de cette grossesse s'étoient passés de la manière ordinaire ; mais qu'un jour , portant un seau d'eau sur sa tête , elle ressentit une douleur violente à l'abdomen , qui dura trente-six heures , & qui fut enfin dissipée par une saignée & par quelques remèdes antiphlogistiques. Pendant plusieurs semaines après cet accident , elle souffrit considérablement à la partie inférieure de l'abdomen , toutes les fois que l'enfant , qui avoit commencé à remuer au bout de quatre mois , faisoit le moindre mouvement ; il lui sembloit alors que cet enfant s'élevoit jusqu'à la région épigastrique. Cette pauvre femme demeura dans cet état jusqu'à huit jours environ avant l'époque ordinaire de l'accouchement ; sa gorge se remplit de lait ; mais elle rendit
une

une petite quantité de sang & de mucus par le vagin. Bientôt le lait ne se porta plus aux seins, & l'évacuation par le vagin cessa. Au bout des neuf mois, il survint à cette malade quelques douleurs très-foibles; comme ces douleurs ne pouvoient procurer l'accouchement, on les appaisa avec un peu de laudanum, le Chirurgien qui lui donnoit ses soins, jugeant que ce n'étoient que des fausses douleurs. Pendant environ le courant d'une semaine, les mêmes douleurs se firent sentir; mais elles devinrent bientôt continues, sans aucune espèce de rémission, & elles affectèrent particulièrement le dos & la région iliaque. Vers ce même temps, il se fit aussi un écoulement par le vagin, de même que par les mamelles qui rendirent une grande quantité de lait : on finit par supprimer les douleurs avec une prise de laudanum, & elles ne reparurent plus.

Dans des circonstances aussi extraordinaires, je ne voulus pas m'en rapporter à mon seul jugement, d'autant plus que je ne pratique point les accouchemens; c'est pourquoi je demandai une consultation des premiers Accoucheurs de Durham. En examinant cette femme, on trouva l'orifice de la matrice presqu'aussi bas que celui du vagin; les Consultans furent généralement d'avis qu'il y avoit un fœtus; mais on ne put pas déterminer s'il étoit extra-utérain, ou non. On convint que la malade étoit beaucoup trop foible pour pouvoir supporter une opération, & qu'il falloit l'abandonner à la nature, en se contentant d'avoir recours aux palliatifs doux

que l'on avoit déjà recommandé. Ainsi, je continuai à voir la malade.

Le 8 Mai, E..... H..... rendit par les selles, environ quatre quartes d'une matière purulente extrêmement fétide, mêlée avec du sang; cette évacuation fut suivie du plus prompt soulagement de tous les symptômes hectiques. L'appétit de la malade augmenta, & la tumeur diminua considérablement; mais elle ne jouit pas longtemps de ce mieux; au bout d'une semaine, tous ces symptômes reparurent, & elle mourut au bout des six semaines qui suivirent.

J'obtins l'agrément d'ouvrir le cadavre; les ligamens ronds, les ligamens larges, & tout ce qui tient à la matrice, étoit détruit avec une grande partie de la substance de ce viscère lui-même; il ne restoit plus qu'une croûte légère, humide, terreuse & comme calcaire, qui enveloppoit presque entièrement un fœtus à terme. La tête de l'enfant occupoit le fond de l'utérus, dont la substance avoit été tellement rongée, que le cuir chevelu étoit à découvert & se séparoit du crâne: cet assemblage rendoit une odeur si insupportable, qu'on ne put pas le conserver.

Les viscères de l'abdomen étoient tous dans leur état naturel, & l'on n'apperçut aucune ulcération dans le canal alimentaire, quelques recherches que nous fîmes. En ouvrant les gros intestins, nous les trouvâmes remplis de la même substance qui composoit les tégumens terreux de l'enfant; mais cette matière étoit encore fluide.

On ne nous permit point d'examiner la poi-

trine & la tête; mais il est à présumer qu'ils étoient dans leur état naturel; car la malade avoit conservé toute sa présence d'esprit jusqu'à la mort, & elle n'avoit eu aucuns symptômes de phthisie pulmonaire pendant sa vie (1). C'étoit une femme d'environ trente-six ans, d'une bonne complexion, très-bien faite & fort active; elle avoit fait un enfant environ sept ans avant sa mort.

Je crains que cette observation malheureuse ne soit pas susceptible de recevoir des applications très-utiles, ce qui doit être le but de toutes les recherches. Cependant, je demande qu'il me soit permis de faire une ou deux réflexions à son sujet. Il faut faire une distinction qui se présente naturellement entre les dispositions que la nature a coutume de faire pour produire l'accouchement, & les symptômes occasionnés par l'accident. La douleur que cette malade éprouva dans différentes circonstances, varia en intensité; il se fit, il est vrai, une évacuation semblable à celle qui précède l'accouchement naturel; mais il y eut un écoulement par le vagin, d'une nature bien différente que cette évacuation naturelle, sur-tout pendant les derniers jours de la malade. On peut donc conclure que les efforts de la nature sont vraiment admirables & demandent que le Pra-

(1) La difficulté de respirer dont nous avons parlé, paroît devoir être regardée comme une suite de la pression occasionnée sur le diaphragme par la tumeur de l'abdomen, ce qui empêchoit les mouvemens de ce viscère, ainsi que la dilatation complète des poumons.

ticien y ait la plus grande confiance. Dans le cas dont il s'agit, la matrice étant malade, ne pouvoit opérer l'accouchement; & après quelques foibles tentatives, ses efforts ordinaires cessèrent, & furent suivis par d'autres mouvemens d'une nature bien différente, mais qui n'étoient pas moins dus à la force *medicatrix naturæ* : c'est ce qui nous paroîtra peut-être plus clair en essayant de rendre compte pathologiquement de cette maladie.

On peut regarder comme certain, que lorsque cette femme fit effort en levant son seau d'eau sur sa tête, il y eut un déchirement de l'un des ligamens de la matrice; que ce déchirement fut suivi de l'inflammation & de la suppuration; que le pus s'écoula en partie par le vagin, & qu'il y en eut une autre portion qui fut absorbée par les intestins & évacuée par les selles; mais la portion la plus déliée de ce pus se trouvant enlevée la première par les vaisseaux absorbans, la portion la plus grossière, forma la croûte terreuse dont j'ai parlé. La nature s'occupait bientôt à s'en débarrasser; mais étant épuisée par de trop grands efforts, elle a fini par succomber.



VII. *Nouveaux détails sur un cas de ramolissement des os (1), par M. Goodwin, Chirurgien à Earl Soham, dans le Comté de Suffolk. Lettre au D^r. Hamilton, Médecin à Ipswich, communiquée par ce dernier au D^r. Simmons.*

LE ramolissement extraordinaire des os de Mary Bradcock, de Dalingoe, près de Wicham Market, dans le Comté de Suffolk, au sujet duquel j'ai eu l'honneur de vous écrire au mois d'Août 1785, est devenu beaucoup plus singulier depuis ce temps-là, par un grand nombre de symptômes dont je vous prie de permettre que je vous rende compte.

A l'époque où j'eus l'honneur de vous écrire, elle étoit au sixième mois de sa cinquième grossesse, & elle avoit été obligée de garder le lit pendant environ un an; elle accoucha au terme ordinaire, d'un enfant mâle bien portant, qui vécut quinze semaines. La bienfaisance des personnes qui lui rendoient des soins, l'ayant mise en état de se procurer tous les secours que son malheureux état exigeoit, elle se rétablit dans peu, de manière qu'il y avoit longtemps qu'elle ne s'étoit si bien portée.

Pendant le printemps de 1786, elle continua à jouir d'une bonne santé; mais elle se plaignit de douleurs qui couroient d'os en os, & au

(1) Voyez vol. 5.

commencement d'Avril, elle redevint grosse; mais elle n'eut aucun symptôme allarmant jusqu'au mois d'Août, temps auquel les douleurs des os augmentèrent rapidement; & ceux qui avoient été cassés en 1785, se séparèrent à l'endroit de leur réunion, avec autant & plus de douleur, que lorsqu'ils furent rompus pour la première fois. Cette douleur extraordinaire que M. B. endura pendant plusieurs jours, avant que les calus fussent dissous, lui occasionna une fièvre continuelle, à raison de l'irritation qu'elle souffroit, & elle eut bientôt perdu son appétit & sa santé.

De violentes douleurs s'emparèrent de nouvelles parties du système osseux, & au bout de six ou sept jours, elles occasionnèrent de nouvelles fractures; il y eut trois côtes de cassées, & les deux bras, au-dessus & au-dessous du coude, ce qui faisoit en tout sept fractures, qui avec les huit de 1785, & la dissolution de leur calus, ne faisoient pas moins de vingt-trois fractures que cette malheureuse femme esuya dans l'espace de deux ans & demi, toutes sans aucune violence, & principalement pendant qu'elle étoit au lit, où elle avoit passé toute la dernière année de sa vie, constamment couchée sur le côté gauche. Il faut observer qu'en 1785, ses douleurs se firent sentir pendant plusieurs semaines avant que la fracture eût lieu; mais qu'à cette dernière époque, il suffit de peu de jours pour disposer les os à se rompre. Elle est morte le 19 Septembre dernier, âgée de trente-quatre ans. Après sa mort, on a trouvé les os si mous, que même ceux des bras se lais-

foient facilement entamer avec un canif. Les os du crâne s'étoient aussi ressentis des effets de la maladie ; car on pouvoit facilement les entamer avec le doigt. Les os des extrémités inférieures avoient moins souffert, & l'on n'y observoit qu'un léger ramollissement ; les os de l'épine étoient considérablement ramollis, & ressembloient à un cartilage.

On me permit avec peine d'enlever le bras gauche ; mais enfin, j'en obtins la permission, & je le conservai pendant quelques jours pour satisfaire la curiosité de plusieurs personnes du canton. Je me propose de l'envoyer à notre ami le D^r. Simmons (1), pour justifier mon récit.

J'ai observé dans ma première lettre, que plusieurs individus de la famille de la malade avoient eu les écrouelles ; mais qu'elle n'avoit eu aucun des symptômes extérieurs de cette maladie. Quelle influence peut avoir eu ce virus sur le système général des os ? C'est ce que je ne prétends pas déterminer.

Earl Soham, 3 Janvier 1787.

(1) Ce bras est à présent entre les mains de M. Hunter, auquel nous devons quelques bonnes observations sur cette curieuse maladie des os, que l'on trouvera dans l'article suivant.

VIII. *Observ. sur le cas de ramollissement des os, décrit dans l'article précédent, avec quelques remarques générales sur cette maladie. Lettre de John Hunter, de la Société royale de Londres, Chirurgien extraordinaire du Roi, au D^r. Simmons.*

PERMETTEZ que je vous fasse mes remerciemens sur l'envoi que vous m'avez fait du bras vraiment curieux, d'un sujet affecté de ramollissement des os. Comme vous vous proposez de publier cette observation dans votre premier cahier du Journal de Médecine, je vous envoie quelques observations générales sur cette maladie, avec les remarques que j'ai faites en disséquant ce bras. Vous pourrez les joindre, si vous jugez à propos, à ce que vous direz là-dessus pour compléter ce sujet.

Cette maladie, connue sous le nom de ramollissement des os, chez les adultes, est, suivant moi, une espèce de rachitisme propre à l'enfance, & qui est dû à une disposition particulière de la substance des os à l'absorption, ou à une disproportion entre la faculté de recevoir les nouveaux sucs osseux, & celle d'évacuer les anciens. Dans plusieurs cas, cette faculté a reçu une plus grande étendue chez les adultes que chez les jeunes sujets; car chez les enfans les plus rachitiques, j'ai toujours trouvé dans les os une certaine quantité de terre; mais chez les adultes, j'ai trouvé les

os si ramollis par la déperdition de la terre calcaire, qu'ils étoient aussi flexibles que des tendons; & ces os ne ressembloient que peu, ou même ne ressembloient pas du tout à une partie extraite d'un corps animal : d'où l'on peut conclure qu'ils ne sont pas composés suivant leur forme originelle; mais qu'ils sont un dépôt informe de substance animale.

Dans quelques-uns de ces os, on peut observer les effets de ces deux dispositions différentes; dans une partie de l'os, la disposition à l'ossification se développe & forme un os dans la cavité ou dans quelque'endroit de la surface de l'os originel; mais la disposition à l'absorption, agissant avec trop d'activité, entraîne ces matériaux.

Avant d'examiner le bras de la personne dont on vous a communiqué l'observation, j'injectai les artères dans l'intention de voir s'il y avoit eu quelque'altération dans le système vasculaire, & voici ce que j'ai observé en le disséquant.

Je n'ai rien vu de remarquable dans les muscles, dans les vaisseaux sanguins, dans les nerfs, ni dans les vaisseaux absorbans, autant que j'ai pu les examiner.

L'os de l'humérus m'a paru plus vasculaire qu'il ne l'est ordinairement; d'après quoi nous pouvons conclure que le système vasculaire des autres parties, étoit aussi plus considérable, & il est probable que les vaisseaux absorbans sont principalement ceux dont l'action étoit augmentée; car on peut remarquer que quand une partie a une action considérable pour attirer à elle plus qu'elle ne doit naturellement attirer,

le nombre des vaisseaux qui font la partie active du corps humain, est toujours augmenté.

Les os des doigts étoient plus légers & moins compactes qu'ils ne sont ordinairement; ceux du métacarpe étoient plus mous; le radius & le cubitus n'étoient encore davantage, & l'humérus étoit, si l'on peut s'exprimer ainsi, complètement malade. Comme je n'ai pas eu occasion d'examiner les différens os de ce cadavre, je ne puis pas dire si la maladie se borroit à des os particuliers, ou si elle occupoit également ceux du tronc & des extrémités; mais les côtes ne pouvoient être affectées au même point que l'humérus, sans que la respiration n'en fût affectée assez considérablement, pour que la malade eût pu y survivre, ce qui n'a pas eu lieu, comme il paroît d'après les détails de l'observation; car, pour que le diaphragme puisse faire ses fonctions, il est nécessaire qu'il ait un cercle fixe qui lui permette ses mouvemens.

L'humérus avoit sa forme naturelle à l'extérieur, & les cartilages de ses extrémités ne paroissoient aucunement affectés; les parties intérieures de l'os étoient entièrement altérées, & sa structure étoit très-différente de celle des autres os; il étoit entièrement composé d'une substance ressemblante à une espèce de tumeur graisseuse, & qui avoit l'air d'un os spongieux, privé de sa terre & trempé dans une graisse molle. Cette structure étoit très-remarquable au-dessous de la lame extérieure, qui n'étoit pas aussi altérée que les autres, & formoit une espèce de loge dans laquelle étoient ren-

fermées les lames intérieures , & adhérente au périoste que l'on pouvoit couper avec un canif.

Auprès des condyles il manquoit environ deux pouces de cette substance. Dans la longueur de l'os , la paroi extérieure étoit remplie d'un fluide sanguinolent , contenu dans des cellules ; cette partie , qui formoit une espèce de plis , avoit été prise pour une fracture , & il y avoit quelque chose de semblable , un peu au-dessus du milieu de l'os. Le radius & le cubitus présentèrent la même structure que l'humérus ; ils étoient également exempts de fractures ; mais il y avoit des portions de la structure interne qui manquoient , & qui étoient remplacées par un fluide sanguinolent.

Il est probable que ces parties sur lesquelles l'action des muscles n'avoit pu s'exercer , & qui , par d'autres symptômes , avoient été prises pour des fractures , avoient excité l'action des vaisseaux absorbans ; & que , par une suite nécessaire de l'action de ces vaisseaux , il s'étoit fait une évacuation des portions d'os malades.

Leicester Square , 1^{er}. Mars 1787.

IX. *Nouvelles observations sur l'action de l'eau de chaux , & de la magnésie sur le quina , par Thomas Skeete , Médecin du nouvel Hôpital de Prinsbury.*

LE D^r. Irving ayant cherché , dans le dernier volume du Journal de Londres , à jeter quelques

doutes sur les conséquences que j'ai tirées de l'action de l'eau de chaux sur le quina, dans mon traité sur cette dernière substance, je dois ajouter à ce que j'ai dit à ce sujet, quelques remarques qui pourront, à ce que je pense, confirmer l'opinion que j'ai avancée. J'observerai d'abord que le D^r. Irving s'est entièrement trompé sur mes expériences, lorsqu'il dit qu'en comparant le poids d'une infusion de quina dans l'eau de chaux, avec celui de l'infusion ordinaire, je n'ai pas fait attention au poids de la chaux; il s'apercevra, en donnant plus d'attention à mon écrit, que je ne suis point coupable du peu de soin dont il m'accuse, ayant d'abord comparé, par leur pesanteur spécifique, l'infusion dans l'eau de chaux, avec pareille quantité de simple eau de chaux, & ayant ensuite comparé la quantité de quina dissoute dans l'eau de chaux, avec celle dissoute dans une simple infusion.

Le D^r. Irving m'a aussi fait des objections relativement à l'intensité de la couleur de l'infusion de quina dans l'eau de chaux, alléguée comme une preuve de sa force; il observe qu'on peut à volonté augmenter l'intensité de la couleur d'une infusion ordinaire, en ajoutant de l'eau de chaux; mais que cette addition, loin de rendre la dissolution plus parfaite, précipite une certaine quantité de matière dissoute; c'est pourquoi il donne pour cause de la plus grande rougeur de l'infusion de quina dans l'eau de chaux, cette moindre quantité de quina tenue en dissolution; il pense que la portion non dissoute, ou qui se précipite de l'infusion ordinaire, par

l'addition de l'eau de chaux, est de nature gommeuse, & par conséquent capable d'affecter les rayons de lumière, de manière à rendre la dissolution plus pâle. Quoique cette théorie puisse paroître ingénieuse au premier coup-d'œil, en l'examinant de plus près, elle paroîtra insuffisante ; car si l'on ajoute un peu de sel de soude à une infusion de quina, il la rend plus rouge que la dissolution de cette même substance par l'eau de chaux, sans la plus légère apparence de précipitation. Si la précipitation de la matière gommeuse étoit essentielle, comme le pense le D^r. Irving, pour produire une couleur foncée, le sel de soude ne produiroit pas cette même couleur sans précipitation, comme nous venons de le voir : il faut donc que l'idée du D^r. Irving soit fautive.

Mais on verra, par ce que nous allons ajouter, que nous n'avons pas donné l'intensité de la couleur, comme une preuve de la plus grande efficacité de l'infusion de quina par l'eau de chaux, mais comme une simple circonstance qui accompagne d'autres preuves plus satisfaisantes ; car si, par exemple, on compare la couleur d'une infusion de quina, soigneusement préparée avec l'eau de chaux, avec un mélange d'eau de chaux & d'une infusion ordinaire de quina, on appercevra une différence remarquable, la première étant d'une couleur rouge, brillante & transparente, tandis que la dernière est d'un rouge sale. La première a un goût amer & astringent très-fort ; la dernière est presque insipide. L'une est un excellent remède dans le traitement de plusieurs maladies, & on ne

peut pas compter sur l'autre. La seule conséquence que l'on peut tirer des objections du D^r. Irving, c'est que les effets produits par le quina & l'eau de chaux sont différens, à raison de la manière & des proportions suivant lesquelles ils agissent l'un sur l'autre ; & c'est ce que j'ai cherché à établir, soit relativement à la chaux, soit relativement à la magnésie. Pour administrer le quina & l'eau de chaux avec succès, il faut recommander que le quina soit trituré avec soin dans l'eau de chaux, proscrivant la méthode d'ajouter l'eau de chaux à une infusion ou décoction préparée auparavant.

La preuve de la force de l'infusion du quina dans l'eau de chaux, tirée de l'addition du sel de mars, est fautive en partie, je dois en convenir ; j'aurois dû au moins avertir de la décomposition du sel par le moyen de la chaux, & de la formation du gyps qui en résulte ; mais je puis assurer le D^r. Irving, que la précipitation qui se fait dans cette opération, dépend en partie du gyps & du fer en état de chaux qui se dépose nécessairement pendant la décomposition du sel. Qu'opposeroit-on à la preuve qui résulte de la couleur noire & foncée de ce précipité ? cette couleur n'est-elle pas une preuve évidente de l'astringence de cette infusion ? Le D^r. Irving assure que par l'eau de chaux seule, ajoutée à une dissolution de sel de mars, on peut obtenir un précipité ferrugineux, aussi noir que celui dont j'ai donné la description. Cependant j'observe, en les comparant, que le précipité obtenu du sel de mars par le moyen de l'eau de chaux, est d'un joli

bleu , tandis que le précipité d'une infusion de quina , préparée avec l'eau de chaux , est d'une couleur très-noire & très-foncée , ce qui doit être regardé comme une preuve de la force de cette préparation.

Comme mes occupations ne me permettent pas d'entrer dans de plus grands détails chimiques à ce sujet , je m'en tiendrai à ce que j'ai dit , persuadé que la bonne opinion que j'ai de la préparation dont il est question , est non-seulement fondée sur des expériences chimiques , mais aussi sur ses effets sur le corps humain ; genre de preuve que je regarde comme beaucoup plus satisfaisant. Le D^r. Irving paroît ne s'occuper que des propriétés chimiques qui peuvent nous induire en erreur , quelque soin & quelque connoissance chimique que nous apportions à ces sortes d'expériences. Lorsque je publiai mes observations sur le quina , je parlai avec confiance de l'efficacité de la préparation avec l'eau de chaux , parce que je l'avois vu employer souvent , & que plusieurs Praticiens qui l'avoient employé depuis long-temps , m'avoient donné à ce sujet les détails les plus satisfaisans. Je ne pouvois pas alors parler avec autant de certitude de la préparation avec la magnésie , parce qu'il faut un grand nombre de succès pour établir la réputation d'un remède comme celui-là , & je n'ai pas encore assez d'observations à ce sujet ; mais tous les essais que j'en ai faits , m'ont confirmé dans la bonne opinion que j'en avois prise d'après ses propriétés chimiques & ses autres qualités. Lorsqu'il est bien préparé , c'est certainement un remède élégant ; sa belle

couleur & sa transparence, le long-temps pendant lequel il peut se conserver, sont de grands avantages qui peuvent le faire adopter généralement. Voici la formule dont je me fers ordinairement :

R. pulv. cort. peruv. uncium semis. magnes. alb. calcinat. dragmam unam. tere simul probè ad quartam horæ partem cum pauxillo aquæ pur. ut fiat pasta ; dein adde paulatim aq. pur. unc. IV. infunde postea per semi horam vase subindè agitato , & liquorem per chartam cola.

On peut prendre toute cette préparation à différentes doses, de trois ou quatre cuillerées dans un jour, de la même manière que l'infusion de quina ordinaire.

X. Obs. *Détails sur l'extirpation d'un squire considérable du scrotum. Lettre de M. Richard Hall, Chirurgien de l'Hôpital de Manchester, au D^r. Simmons.*

THOMAS RHODES, âgé de cinquante ans, très-bien musclé & d'une forte constitution, fut reçu à l'Hôpital de Manchester, le 17 Octobre 1787. Voici ce qu'il nous apprit au sujet de sa maladie: il y avoit environ dix ou onze ans qu'il avoit senti une petite tumeur indolente dans les tégumens du scrotum du côté gauche, qui n'adhéroit point aux testicules, & qui devint de la grosseur d'une noisette. Il commença alors des applications topiques qui la firent diminuer; mais bientôt après, elle s'agrandit au point que,

que, dans ce moment-là, elle descendoit jusqu'au genou; son poids étoit devenu si incommodé, & elle occasionnoit quelquefois de si grandes douleurs, qu'il avoit les plus grandes inquiétudes sur la manière dont on l'enleveroit. Il marchoit cependant en apparence très-librement, & pouvoit se mouvoir dans tous les sens. Il est remarquable qu'il n'avoit jamais pu supporter un suspensoir, à raison de la douleur qu'il occasionnoit à la tumeur.

Il ne se plaignoit que légèrement de douleurs aux reins; mais les muscles abdominaux étoient principalement tiraillés, & dans ce moment-là, il étoit sujet à des coliques. A la partie inférieure & postérieure de la tumeur, il y avoit un ulcère qui rendoit une ichorosité fétide; les parties qui recouvrent ordinairement le pubis, étoient considérablement distendues, & l'anneau abdominal droit étoit si dilaté, qu'il occasionnoit une hernie considérable; les cordons spermatiques ne paroissoient aucunement affectés, la verge étoit entièrement ensevelie; cependant le malade rendoit facilement ses urines.

Voici quelles étoient les dimensions de la tumeur dont la figure étoit très-irrégulière: depuis l'os pubis, jusqu'à l'endroit où l'on appercevoit le prépuce, treize pouces & demi; depuis l'os pubis jusqu'à l'extrémité de la tumeur, vingt-deux pouces & demi; & sa plus petite circonférence au-dessous de l'os pubis, dix-huit pouces; la plus large circonférence, trois pieds quatre pouces.

Après l'extirpation, & lorsqu'on l'eut vidée
1787. *Tome VII. Part. I^{ere}.* E

de tous les fluides qu'elle contenoit , elle pesoit encore trente-fix livres & demie.

Le malade fut couché sur une table , à laquelle on avoit fixé le dossier d'une chaise , sur lequel reposoit la tumeur. L'opération fut longue , à raison de la lenteur qu'il falut employer pour arrêter l'hémorragie des vaisseaux , à mesure qu'on les coupoit ; & malgré ces précautions , le malade perdit une grande quantité de sang , de manière qu'il s'évanouit souvent & eut une attaque de convulsion. Je commençai l'incision au côté droit , environ six pouces au-dessous du pubis , la dirigeant au centre de la tumeur , & je la continuai en ligne directe jusqu'à l'endroit où le prépuce paroissoit , ce qui mit à découvert les vaisseaux spermatiques droits , & la verge. Je disséquai avec soin la verge , laissant une partie du prépuce. En continuant l'incision comme je l'avois commencée , je mis à découvert le cordon spermatique gauche ; & je trouvai bientôt les deux testicules parfaitement sains ; mais comme elles étoient à nud , & qu'on craignit les suites fâcheuses , on jugea qu'il étoit prudent de les enlever ; c'est ce que je fis après avoir fait des ligatures aux cordons spermatiques ; & par ce moyen , j'eus la satisfaction de n'éprouver aucun accident. Je finis par disséquer le squire & par le séparer de la peau , sans y en laisser la moindre portion ; & je ménageai autant de peau qu'il fut nécessaire pour recouvrir complètement la plaie , dont j'affermis les bords par des ligatures & par des emplâtres agglutinatifs ; mais la verge étoit si allongée , que je la laissai à nud.

Pendant trois ou quatre jours après l'opération, le malade eut une fièvre considérable qui diminua lorsque la digestion commença à se faire, ce qui arriva environ vers le cinquième jour, & la peau commença aussi à se réunir; la verge se contracta petit à petit, & le prépuce servit de point de cicatrisation, en se rencontrant avec les fibres qui partoient des parties supérieures; enforte que le tout fut guéri & le malade renvoyé de l'Hôpital le 26 Septembre, neuf semaines après l'opération. Il y a maintenant un an de cette extirpation, & le malade se porte très-bien, à l'exception de sa hernie qui est diminuée, & pour laquelle il porte un bandage.

Je crois que cette observation est vraiment singulière, & que l'on ne trouvera pas de détails sur l'extirpation de quelque chose de semblable. On a beaucoup de cas de distention du scrotum, ou plutôt de sarcocèle; mais dans tous, les testicules étoient affectés & avoient occasionné la maladie; tandis qu'ici, l'affection se borroit entièrement au scrotum qui formoit une masse vraiment squieuse, & si dure, qu'elle résistoit à l'impression de la main. Cette tumeur ressemble beaucoup à celle du Nègre dont parle Chetelden (1); mais comme cette dernière étoit occasionnée par un coup de pied de cheval, il est probable que, dans ce cas là, il y avoit un testicule endommagé, ou que tous les deux

(1) Anatomie du corps humain, 4^e. édit. planche 26.

l'étoient ; quant aux observations du Docteur Scholte (1), il faut les regarder comme une maladie endémique du testicule.

Manchester, le 30 Janvier 1787.

XI Observ. *Détails sur un fait curieux, relatif aux effets du mercure cru. Lettre de Michaël Underwood, Médecin de l'Hôpital Britannique des femmes en couches, & licencié ès accouchemens du College royal de Médecine de Londres, &c. au D^r. Simmons.*

QUOIQUE l'administration intérieure du mercure cru ne laisse pas d'avoir eu ses partisans, cependant, depuis qu'on l'a introduite en Médecine, elle a été bornée à un très-petit nombre de maladies, jusqu'au temps du D^r. Dovart. Les détails qu'il donne de ses vertus, doivent peut-être être limités ; mais les meilleurs Médecins depuis lui, ont été dans l'habitude de le prescrire avec d'autres remèdes dont l'effet est incertain dans plusieurs maladies difficiles à guérir, ou que l'on ne connoissoit pas assez ; dans ces cas, il a eu les plus grands effets. Mais quoiqu'en général on en parle comme d'une substance qui ne produit aucun accident, quelques Médecins ont conservé des scrupules à ce sujet, & ont prétendu qu'il devoit être absorbé

(2) V. transact. phil. vol. 53 ; & le Journal. de Méd. de Londres, vol. 5.

dans les premières voies & exciter la falivation ; comme l'éthiops minéral & le mercure alcalin même l'excitent. Je ne connois point cependant d'exemples où le mercure cru ait excité la falivation ; c'est pourquoi le fait suivant pourra vous paroître important à ce sujet.

Un Prêtre de ma connoissance , qui , pendant plus de trente ans , portoit une affection asthmaticque , & qui , en différens temps , avoit cru ne pas devoir survivre plusieurs jours à ses attaques , prit , il y a environ vingt ans , le mercure crud , & en fut considérablement foulagé. Je crois que c'est à ce remède qu'il doit la conservation de ses jours ; car je l'ai vu se rétablir de différentes attaques violentes , par sa constance à employer le mercure ; après plusieurs de ces attaques , il se trouva tellement habitué au mercure , que , il y a environ deux ans , il avoit déjà pris plus de cent livres de mercure. Depuis ce temps-là , sa santé s'étant trouvée beaucoup meilleure , quoiqu'il soit âgé de plus de soixante ans , il crut pouvoir cesser l'usage de ce remède ; mais au bout de quelques mois , il fut attaqué d'une fièvre intermittente ; il eut recours au quina qu'il prit à haute dose. Pendant qu'il prenoit ce remède , il eut occasion de le conseiller à un de ses amis , qui avoit essuyé depuis peu une attaque d'asthme. Ce malade satisfait de ce qu'on lui racontoit à ce sujet , eut recours au mercure cru ; mais en s'informant comment il pourroit avaler un fluide si peu traitable , le Prêtre lui en fit voir la véritable manière , en en avalant une once en sa présence ; la falivation vint à la suite de cette

complaisance , & se fit sentir dans les vingt-quatre heures qui suivirent , & continua pendant huit ou dix jours , produisit des ulcères fort douloureux & fort dégoutans à la bouche ; & altéra la santé de notre Sujet.

Quelle influence le quina ou d'autres circonstances peuvent - elles avoir eu pour opérer ce changement dans l'opération d'un remède qui ne produisoit ordinairement aucun effet sensible ? C'est ce que je ne prétendrai point expliquer , me contentant de vous communiquer un fait curieux sans en donner de théorie.

XII. *Observations sur la poudre , contre les cancers , du feu D^r. Hugue Martin , par Benjamin Rush , Professeur de chimie à l'Université de Pensylvanie. Extrait des Transactions de la Société Américaine de Philadelphie. Vol. 11 , in-4^o. à Philadelphie 1786.*

IL y a quelques années qu'un certain D^r. Hugue Martin , Chirurgien d'un des régimens de Pensylvanie , en garnison au fort Pitt , sur la fin de la dernière guerre , vint dans cette Ville , & s'annonça pour guérir les cancers avec un remède qu'il dit avoir découvert dans les bois qui environnent le fort Pitt. Comme le D^r. Martin avoit été un de mes élèves , je pris la liberté de l'aller trouver & de lui faire quelques questions sur sa découverte. Il me répondit de manière à faire croire que son re-

mède étoit tiré du règne végétal, & que c'étoit originairement un fécet indien. Il me montra un peu de sa poudre, qui me parut être celle d'une racine quelconque très-bien desséchée. Curieux de voir les effets de ce remède sur les ulcères cancéreux, j'obtins du D^r. Martin de m'admettre aux pansemens qu'il feroit sur deux ou trois malades. Je le vis appliquer quelquefois une poudre sur la partie affectée, & d'autres fois la toucher avec une plume trempée dans un liquide qui furnageoit un sédiment blanc, & qu'il me fit croire être une infusion de sa racine dans l'eau : j'eus beaucoup de plaisir à suivre les succès du traitement du D^r. Martin; il obtint une cure complète. Lorsque les cancers étoient compliqués d'une disposition scrophuleuse, son remède n'a jamais réussi, quelquefois il a été nuisible.

Désirant de connoître une substance qui promettoit quelques succès dans le traitement des cancers, quoique dans le plus petit nombre de cas, & supposant que les caustiques végétaux possédoient tous à-peu-près les mêmes propriétés, j'employai les racines du phitolaca, du stramonium & de l'arum, seules ou mélangées, espérant en retirer autant de fruit que le D^r. Martin; mais je fus trompé dans mes espérances : mes poudres occasionnèrent quelques douleurs, mais ne guérèrent personne. A la fin, un particulier du fort Pitt me procura une poudre qui me parut, d'après plusieurs indices, de la même espèce que celle du D^r. Martin. Je l'employai sur les ulcères fongueux, mais sans produire la douleur, l'inflammation

ni l'évacuation purulente que celle du D^r. Martin produisoit ordinairement. D'après cela , je soupçonnai que la poudre du D^r. Martin n'étoit pas une simple préparation végétale ; car son auteur ne m'avoit pas assuré , dans toutes les occasions , qu'elle étoit entièrement végétale.

Au commencement de 1784 , le D^r. Martin mourut , & l'on crut généralement que son remède étoit mort avec lui. Quelques semaines après sa mort , je me procurai , par le moyen de M. Thomas Lieper , un de ses Agens , quelques onces de sa poudre , tant pour l'employer sur des ulcères cancéreux , que pour l'examiner avec plus de soin que je ne l'avois pu faire pendant la vie de son auteur. En jetant cette poudre , qui étoit brune , sur du papier , j'apperçus très-distinctement un grand nombre de particules blanches parsemées. Je crus d'abord que c'étoit du sublimé corrosif ; mais je m'assurai promptement , par les moyens ordinaires pour reconnoître les sels métalliques , que je m'étois trompé : je me rappelai bientôt que l'arsenic étoit la base de la plupart des poudres prônées contre les cancers , & je cherchai à m'assurer si ce n'étoit pas une préparation de ce minéral. En jettant une petite quantité de ma poudre sur des charbons allumés , j'eus l'odeur d'ail que ce demi-métal rend , & que plusieurs personnes que j'avois appelées pour être témoins de l'expérience , reconnurent aussi bien que moi : après quoi , je séparai , non pas sans difficulté , environ trois ou quatre grains de la poussière blanche , que je plaçai entre deux lames de cuivre que je

mis au feu ; lorsque les deux lames furent rouges , je les tirai du feu ; & lorsqu'elles furent froides , on vit qu'elles avoient blanchi , & l'une de ces lames parut , après cela , semblable à de l'argent brut. On regarde , en général , ces deux épreuves comme suffisantes pour démontrer la présence de l'arsenic dans les corps où il se trouve ; mais j'en employai une troisième que M. Bergman a fait connoître , & qu'il regarde comme infallible.

Je fis infuser une petite quantité de poudre dans une dissolution d'alkali végétal , pendant quelques heures , & je versai par-dessus une dissolution de vitriol bleu dans l'eau , le mélange devint sur-le-champ d'un très-beau vert ; & finit par former un précipité.

Je terminerai cet écrit par quelques observations sur cette poudre du D^r. Martin , & sur la cure des cancers & des ulcères fongueux de toute espèce.

L'usage des caustiques dans les cancers , & dans les ulcères fongueux , est très-ancien & très-général ; mais je crois que l'arsenic est le plus efficace de tous ceux que l'on a employés. Il forme la base des poudres contre les cancers de Gui & de Plunket. Le grand art pour l'appliquer avec succès , est de le délayer & de le mélanger , de manière à diminuer la violence de son action. La poudre du D^r. Martin étoit très-bien dosée pour produire cet effet , elle occasionnoit moins de douleur que le caustique ordinaire ou caustique lunaire ; elle excitoit une inflammation modérée , qui , séparant les parties mortes des parties saines , oc-

casionnoit un afflux d'humeur très-considérable ; pendant le temps de son application, elle produisoit rarement des escarres , c'est pourquoi elle s'insinuoit jusqu'aux endroits les plus profonds du cancer , & souvent divisoit , sans les rompre , ces fibres qui , par leur réunion , forment ce que l'on appelle les racines du cancer : c'est pourquoi je pense que l'arsenic est à préférer à l'amputation dans un cancer ouvert. Il n'a point d'action sur la peau saine , c'est ce que le D^r. Hall a vérifié en assujettissant quelques grains de cette substance sur son bras pendant plusieurs heures. Dans les cas où le D^r. Martin l'a employé pour dissiper les tumeurs schirreuses ou cancéreuses non ulcérées , j'ai quelques raisons de croire qu'il a entamé le tissu de la peau avec les vésicatoires.

2. L'arsenic employé par le D^r. Martin , est l'arsenic blanc ordinaire ; je présume , d'après l'examen attentif que j'ai fait à l'œil simple , que la proportion de l'arsenic , dans la poudre végétale , étoit un quarantième : j'ai des raisons pour penser que le D^r. Martin a employé différentes substances végétales , en différens tems ; la matière végétale avec laquelle l'arsenic étoit combinée dans la poudre que j'employois lors de mes expériences , n'étoit probablement autre chose que la poudre de la racine & des baies du *solanum lethale*. Comme la principale ou peut-être la seule raison du mélange d'une matière végétale est d'affoiblir l'activité de l'arsenic , je présume que la même proportion de fleur de farine ordinaire produiroit à-peu-près les mêmes effets. Dans les cas

où le D^r. Martin employoit une plume trempée dans un liquide, je ne doute pas que sa phiole ne fût autre chose qu'une foible dissolution d'arsenic dans l'eau. Cette méthode d'appliquer l'arsenic sur les ulcères fongueux n'est pas nouvelle; le D^r. Wax de Wilmington m'a parlé, avec le plus grand éloge, d'une lotion pour les défauts ulcéreux de la peau, de même que pour les vieux ulcères qui se prépare en faisant bouillir une once d'arsenic blanc dans deux quartes ou trois pintes d'eau; on s'en sert une ou deux fois par jour.

3. J'ai dit que le D^r. Martin étoit souvent malheureux dans l'application de sa poudre, ce qui venoit de ce qu'il l'employoit indistinctement dans tous les cas; dans les tumeurs schirreuses & cancéreuses, il faut toujours préférer l'amputation; dans les ulcères cancéreux accompagnés d'une disposition écrouelleuse, ou d'une mauvaise constitution, tels sont ceux qui ont leur siège au col, au sein des femmes, aux glandes axillaires, &c. on ne peut guère s'occuper d'autre chose que de prolonger les douleurs du malade. La plupart des ulcères cancéreux que le D^r. Martin a guéris, étoient au nez, ou aux joues, ou à la peau de quelques-unes des extrémités; mais il reste toujours à découvrir un traitement pour les cancers qui proviennent des humeurs, ou qui infectent tout le système lymphatique. Je présume que ce traitement ne peut consister que dans le régime ou dans l'usage long-temps continué de quelque remède interne.

Prononcer qu'une maladie est incurable,

c'est souvent la même chose que si on la rendoit incurable en effet. Si on abandonnoit à elles-mêmes les fièvres intermittentes, elles deviendroient souvent mortelles, & peut-être en moins de temps que les cancers : comme les tumeurs & viscères cancéreux sont souvent négligés ou traités peu judicieusement par le peuple, d'après cette idée qu'ils sont incurables, opinion à laquelle le conseil des Médecins, de les abandonner à eux-mêmes, n'a pas peu contribué ; peut-être que l'arsenic introduit dans la pratique par une main habile comme un remède contre les cancers, pourroit engager à l'employer de meilleure heure, & prévenir les malheurs dont nous venons de parler.

4. Ce n'est pas seulement dans les ulcères cancéreux que la poudre du D^r. Martin a été utile ; dans les ulcères de toute espèce, dépendans d'une grande variété de causes & avec des chairs fongueuses, des bords calleux, &c. je m'en suis servi avec avantage.

J'espère que la Société me pardonnera de donner ces détails sur un remède de Charlatan, lorsqu'elle fera attention que c'est aux inventions & à la témérité des Charlatans, que l'on doit les remèdes les plus actifs & les plus utiles.



XIII. *Sur l'antisepticité de l'acide végétal & du sel marin combinés dans diverses affections putrides. Lettre de William Wright de Trelawney, à la Jamaïque, à John Morgan, D^r. Méd. de la Soc. R. de Londres, Professeur de Médecine théorique & pratique, à Philadelphie. Extrait des Transactions Philophiques de la Soc. Américaine.*

AYANT éprouvé l'efficacité de l'acide végétal & du sel marin combinés, je vous envoie quelques observations sur les effets d'un remède aussi simple dans plusieurs maladies : je désire sincèrement qu'il soit aussi utile au genre humain en général, qu'il l'a été à plusieurs de mes malades dans ce pays-ci.

Prenez trois onces de jus de limon ou de citron, autant de sel marin que l'acide en pourra dissoudre, avec une pinte d'une eau cordiale simple, & suffisante quantité de sucre. On proportionne la dose de ce mélange à l'âge, au sexe du malade, & à la violence de la maladie.

On peut en faire prendre une verrée ordinaire aux adultes toutes les deux, quatre ou six heures.

Il paroît, par les tables de Geoffroi, que l'alcali minéral a une plus grande affinité avec l'acide marin qu'avec l'acide végétal ; cependant le sel marin se dissout très-bien dans le jus de citron, & produit à la surface une

écume blanche. En approchant l'oreille du vaisseau dans lequel on fait l'expérience, on peut entendre un petit bruit semblable à celui qui se fait, lorsqu'on mêle un acide & un alkali; il paroît donc probable que, dans cette expérience, il y a une partie du sel marin de décomposé.

On fait depuis long-temps que les acides végétaux & le sel marin, sont antiseptiques; mais je crois que les effets de leur mélange ne sont découverts qu'e depuis peu.

Sans m'étendre en plus longs préambules, je vais parcourir les maladies particulières dans lesquelles on les a employés suivant la formule exposée ci-dessus.

Dans la dyssentire.

La dyssentrie est une maladie très-fréquente dans cette île & dans plusieurs autres des Indes occidentales, & quelquefois elle y est épidémique, principalement dans les saisons pluvieuses, ou lorsqu'il y a quelque disette. Entr'autres causes des dyssenteries, j'ai souvent vu que les *yams* mangés avant leur maturité, de même que les poires de *l'alligator*, produisent le flux de sang.

Les dyssenteries commencent ordinairement par de fréquentes envies d'aller, pendant un jour ou deux, accompagnées de tranchées; les tranchées deviennent de plus en plus fortes: on ne rend par les selles qu'une petite quantité de mucus mêlé avec du sang, le tenesme survient & devient bientôt incommode, l'appé-

tit diminue , les malades se découragent & éprouvent une grande prostration de forces ; la bouche & la langue sont très-chargées , & tout ce que l'on mange paroît avoir le goût de viande corrompue ; la soif est quelquefois excessive , mais le plus souvent elle est modérée ; le pouls est très-foible & ondulant , & ne présente que rarement l'indication de la saignée.

Telle étoit la dyssenterie de 1771 , qui fut mortelle pour un grand nombre de personnes de tout âge , quoique traitées suivant les meilleures méthodes. Ayant perdu plusieurs de mes malades , je me convainquis de la nécessité d'avoir recours de bonne heure aux antiseptiques dans cette maladie.

Un vomitif me parut nécessaire pour débarrasser l'estomac , & quelques purgatifs doux pour entraîner , par les selles , la matière morbifique ; mais l'action de ces remèdes , quelque doux qu'ils fussent , augmentoit souvent la prostration de forces , & accéléroit les évacuations sanguinolentes : j'employai avec succès , sur plusieurs malades , une décoction théiforme de simarouba , tandis que d'autres ne purent la soutenir.

D'après mes réflexions sur l'antisepticité du sel marin & de l'acide végétal , je fus conduit à essayer leurs effets sous la forme dont j'ai parlé plus haut , le remède agit comme par enchantement ; & en continuant son usage , les selles devenoient bientôt plus rares , les tranchées & le tenesme disparoissoient , le courage & les forces revenoient , & les malades étoient bientôt rétablis.

Lorsque la dysenterie est invétérée, les lavemens avec l'amidon & un peu d'opium, dissipent le tenesme.

Ce remède est également utile dans les diarrhées.

Le diabetès.

Comme j'avois si bien réussi dans le traitement des dysenteries, je me déterminai à essayer le même mélange dans les diabetès, j'en eus bientôt plusieurs occasions; mais comme ces maladies étoient accompagnées d'autres affections; particulièrement de fièvres rémittentes, il faut commencer par parler de ces dernières.

Les fièvres rémittentes.

Cette maladie, la plus commune entre les tropiques, est la moins connue, & par conséquent la moins bien traitée : les étrangers qui marchent beaucoup, qui travaillent considérablement, & pendant la chaleur, y sont plus exposés que les Européens acclimatés, & que les habitans du pays. La description de cette fièvre, que le Docteur Cleghorne nous a donnée, est juste & exacte, sa méthode de traitement est simple & facile; tout Médecin qui veut pratiquer avec succès, doit connoître cet excellent essai, de même que ce que le D^r. Lind a écrit sur ce sujet; il suffira donc d'observer ici que les fièvres remittentes sont souvent accompagnées de diarrhées, de diabetès, & quelquefois de salivations très-abondantes, comme si on avoit donné le mercure. Dans
ces

Ces cas, je n'ai jamais éprouvé de bons effets du quina.

Quelques verrées de la mixture dont il est ici question, ont rempli les indications en dissipant, non-seulement les symptômes, mais encore la fièvre : après quoi le quina, pris avec un peu de ce même remède, a toujours préservé les malades contre les rechutes.

Cette mixture agit rarement comme astringente dans aucunes maladies; mais lorsqu'elle produit quelqu'obstruction, on a recours à de légers purgatifs.

Maladies des entrailles.

J'ai souvent rencontré des affections du bas-ventre accompagnées de symptômes inflammatoires. Ces symptômes cèdent difficilement à la saignée, au tartre stibié donné comme altérant, aux mercuriaux, à l'huile de ricin, aux boissons délayantes avec le nitre, aux fomentations & aux lavemens. Dans ces cas, une évacuation copieuse d'excrémens fétides soulage promptement les malades.

J'ai observé dans plusieurs cas, qu'après des douleurs cruelles, les selles sont très-liquides, blanches, peu abondantes & très-fétides. Lorsque les malades sont affoiblis par les douleurs, ils tombent dans la taciturnité, dans des sueurs froides & gluantes, & perdent le repos; ils se plaignent d'avoir la bouche infectée, & leur langue est très-chargée; leur respiration est très-fétide, & ils ont de grandes dispositions à vomir. Dans les commencemens, j'ai tenté de combattre ces symptômes menaçans avec le

quina sous différentes formes, & j'ai souvent sauvé mes malades : quelquefois cependant je n'ai pas réussi, mais aujourd'hui, lorsque je rencontre de pareilles maladies, j'ai promptement recours à la mixture antiseptique, & elle m'a toujours réussi jusqu'ici.

Les selles deviennent moins fréquentes, lorsqu'on en fait usage, & prennent plus de consistance, les sueurs froides disparaissent, les forces reviennent avec l'appétit.

Ulcères putrides du gosier.

Au mois de Juin 1777, l'ulcère putride du gosier fit des ravages considérables parmi les enfans & les adultes; il attaquoit les personnes d'une constitution relâchée, & il étoit précédé quelques jours auparavant de légers maux de tête, de frissons, suivis de chaleur & d'embarras au gosier, mais non pas assez forts pour empêcher la déglutition; en examinant la bouche, la langue & les gencives, on les trouvoit gluantes & surchargées, la luette & les amygdales couvertes de taches blanches & d'escarres, la respiration enflammée & puante, la peau brûlante & âcre au toucher, le pouls vif & petit; il y avoit souvent de la diarrhée, & les malades étoient en général très-abattus.

Le vin antimonié, les cordiaux & une diette nourrissante, produisoient les meilleurs effets, jusqu'à ce que les escarres & les taches disparaissent; alors le quina terminoit le traitement: lorsqu'il y avoit de la diarrhée, j'ai donné avec succès ma mixture antiseptique.

Dans tous les cas où il est nécessaire d'employer un gargarisme , je fais usage de ma mixture , de préférence à tout autre ; & j'ai éprouvé qu'elle nétoie promptement la langue , les gencives & la gorge , & qu'elle dissipe la puanteur de la respiration.

Lorsqu'on n'a point de limon ou de citron , on peut leur substituer le vinaigre ou la crème de tartre.

D'après ce qui a été dit , il est évident que ce remède possède une grande antisepticité , & que son efficacité est due à ce que cette antisepticité corrige la matière morbifique dans l'estomac & dans le canal intestinal.

Dans toutes les maladies où je l'ai employé , il y avoit une tendance à la putréfaction. Je ferai fort aise d'apprendre quels succès elle aura obtenus dans votre hémisphère , & je suis ,

WILLIAM WRIGHT.

C A T A L O G U E.

1. *OBSERVATIONS in midwifery* : Observations sur l'art des accouchemens , particulièrement sur les différentes méthodes de gouverner les femmes dans les accouchemens longs & difficiles , avec des observations sur les principaux accidens qui arrivent aux femmes & aux enfans ; par *William Dease* , Chirurgien des Hôpitaux réunis de Saint-Nicolas & de Sainte-Catherine. In-8°. Dublin , 1783.

2. *Essais chimique*, de *Charles William Scheel*, traduits des transactions de l'Académie de Stockholm, avec des notes. In-8°. chez *Murret*, à Londres, 1786.

3. *The anatomy of the* : Anatomie des vaisseaux absorbans du corps humain ; par *William Cruikshank*. In-4°. à Londres, chez *Nicol*, 1786.

4. *Clinical observations on the* : Observations cliniques sur l'usage de l'opium dans les fièvres lentes & dans la synoque, avec des observations & réflexions ; par *Martin Wall*, D. M. Professeur clinique du Lord Litchfield, Médecin de l'Hôpital de Radcliffe, & ancien Aggrégé du nouveau College d'Oxford. In-8°. chez *Cadel*, à Londres, 1786.

5. *Observations upon the new* : Observations sur les nouvelles opinions de John Hunter, dans son dernier traité sur les maladies vénériennes ; par *Jesse Foot*, Chirurgien. première & seconde partie, in-8°. à Londres, chez *Bechet*, 1786.

6. *A practical treatise on the* : Traité pratique sur la manière de prévenir & de traiter les maladies en général ; par le D^r. *John Memis*, Médecin à Aberdeen, & l'un des Administrateurs de l'Hôpital royal de cette Ville. In-8°. à Aberdeen, 1786.

7. *A maritime state considered* : Moyens efficaces pour rendre la situation des Marins plus supportable, avec quelques observations sur les maladies des Gens de mer ; par *Charles Sletcher*, D. M. ancien Chirurgien des vaisseaux de Sa Majesté. In-8°. à Dublin, 1786.

8. *An inquiry into the* : Recherches sur l'état

actuel de la Chirurgie médicale. 2 vol. par *Thomas Kirkland*, D. M. Membre de la Société royale de Médecine d'Edimbourg. In-8°. chez *Dawson*, à Londres, 1786.

9. *A repli to* : Réponses à la Dédicace aux Apothicaires d'Angleterre, du D^r. *Berkenhout*, mise à la tête de sa Symptomatologie ; par un ami de la Vérité ; chez *Rivington*, à Londres, 1786.

10. Observations sur certaine partie de l'économie animale ; par *John Hunter*, in-4°. à Londres, 1787.

11. *Short Directions for the* : Préceptes sur la manière de gouverner les enfans ; par *Thomas Mantell*, Chirurgien Accoucheur à Douvres. 12mo. chez *Becket*, à Londres, 1787.

12. *An account of the* : Essais sur les effets de l'escarpolette employée comme un remède dans la consommation pulmonaire & dans la fièvre hectique ; par *James Carmichael Smyth*, D. M. de la Société royale de Londres, Médecin extraordinaire de Sa Majesté. In-8°. chez *Johnson*, à Londres, 1787.

13. *A. Jos. Testa*, Phil. & Med. D. in magno Ferrarenfium Nosocomio, Med. & Chir. Prof. ord. De vitalibus periodis Ægrotantium & Sanorum : seu Elementa Dynamicæ Animalis. 8vo. 2 Vol. *Johnson*, London, 1787.

14. Tentamen Medicum Inaug. de Variolis inferendis. Auctore *Georgio Bachmetiev*, Moscovienfe. 8vo. Edin. 1786.

15. Dissertatio Medica Inaug. de Phrenitide idiopathica. Auctore *Thoma Burnside*, Hiberno. 8vo. Edin. 1786.

16. Dissertatio Medica Inaug. de Rheumatismo acuto. Auctore *Hugone Casement*, Hiberno. 8vo. Edin. 1786.

17. Dissertatio Medica Inaug. quædam de Morbo Venereo complectens. Auctore *Nicolao Elcock*, Hiberno. 8vo. Edin. 1786.

18. Disputatio Medica Inaug. quædam de Vestitu Laneo tradens. Auctore *Johanne H. Gibbons*, Pennsylvaniense. 8vo. Edin. 1786.

19. Dissertatio Physica Inaug. de Igne. Auctore *Hugone Gillan*, Scoto. 8vo. Edin. 1786.

20. Dissertatio Medica Inaug. de Morbo Morteque submersorum investigandis. Auctore *Edmundo Goodwin*, Anglo. 8vo. Edin. 1786.

21. Tentamen Medicum Inaug. quædam de Placenta proponens. Auctore *Jacobo Jeffray*, Scoto. 8vo. Edin. 1786.

22. Dissertatio Chemica Inaug. de duabus Aeris speciebus Aquam gignentibus. Auctore *Georgio Kirkaldie*, Scoto. 8vo. Edin. 1786.

23. Tentamen Medicum Inaug. de reciproca atque mutua Systematis sanguinei & nervosi Actione. Auctore *Ignatio Maria Ruiz Luzuriaga*, Cantaber-Hispano. 8vo. Edin. 1786.

24. Disputatio Physiologica Inaugur. circa novi Genituram Animalis. Auctore *Samuele Latham Mitchill*, de Civitate Novo-Eboraco. 8vo. Edin. 1786.

25. Dissertatio Medica Inaug. de Colica Pictonum. Auctore *Joanne Prendergast*, Hiberno. 8vo. Edin. 1786.

26. Spicilegium Medicum Inaug. de Morbillis. Auctore *Jacobo Watson Roberts*, ex insula Antigua. 8vo. Edin. 1786.

27. Tentamen Medicum Inaug. de Rubeola. Auctore *Gulielmo Whitelaw*, Hiberno. 8vo. Edin. 1786.

28. *Samuelis Foart Simmons*, Medici Londinensis, Observationes practicæ de Phthisi Pulmonali, quas ex Anglico idiomate in Latinum vertit *F. A. Van Zandicke*, M. D. 8vo. Brugis Flandrorum, 1786.

29. Observationes Medicinales de febribus intermittentibus & qua ratione eisdem Medendum sit. Opus, quod Scientiarum Artium atque Literarum Academia Divionensis præmio coronavit die 11. Augusti, 1782. Auctore *Carolo Strack*, M. D. & in Universitate Moguntina Praxeos Medicæ & Collegii Clinici Professore, p. o. Eminentiss. ac Celsiss. Princip. Elector. Moguntini Consil. Aulic. &c. 8vo. Offenbach, 1785.

30. *Wenceslai Trnka de Krzowitz*, S. R. I. Equitis, Medicinæ Doct. in Reg. Universit. Pestiensis Pathol. Prof. p. o. Historia Cardialgiæ, omnis Ævi Observata Medica Continens. 8vo. Vindobonæ, 1785.

31. Des Maladies des Filles; par M. *Chambon de Montaux*, Médecin de la Faculté de Paris, de la Société royale de Médecine. Pour servir de suite aux Maladies des Femmes, du même Auteur. 8vo. Paris, 1785, 2 vol.

32. Des Maladies de la Grossesse; par M. *Chambon de Montaux*. Pour compléter l'Histoire des Maladies des Femmes, du même Auteur. 8vo. Paris, 1785, 2 vol.

33. Observations sur les Maladies Vénériennes, par feu M. *A. Nunes Ribeiro Sanchés*;

publiées par M. *Andry*. 12mo. Paris, 1785.

34. Méthode de traiter les morsures des Animaux enragés, & de la Vipère ; suivie d'un précis sur la Pustule maligne. Par M. *Enaux*, Professeur du Cours d'Accouchemens des Etats de Bourgogne ; & par M. *Chaussier*, Professeur d'Anatomie des Etats de Bourgogne, &c. 8vo. Dijon, 1785.

35. Extrait des Registres de l'Académie royale des Sciences, du 22 Novembre 1786. Rapport des Commissaires chargés, par l'Académie, de l'examen du projet d'un nouvel Hôtel-Dieu. 4to. Paris, 1786.

36. D. *William Saunders* Beobachtungen ueber die vorzueglichen heilkraefte der rothen Peruvianischen Rinde. Aus dem Englischen, nach der dritten Aufgabe. 8vo. Leipfic. 1784.

37. *Abandlung von dem* : Essais sur l'usage des vésicatoires dans les fièvres intermittentes soporeuses ; par *H. Wolff*, D. M. à Altona, in-8vo. 1785.

38. *Magasin fuer apotecker* : Magasin pour les Apothicaires, Chimistes & Droguistes ; par *Carp Philip Elwert*, in-8vo. à Nurenberg, 1785.

39. Saturnus redivivus, ou nouveau Traité sur le plomb, & en particulier sur l'Extrait de Saturne, par un Chirurgien de l'Armée Autrichienne, in-8vo. à Vienne, 1785.

40. Essais des Médecins Suisses, ou Collection d'Observations rares sur toutes les parties de la Médecine, principalement sur la Médecine & la Chirurgie pratique ; traduit du Latin en Allemand, par *J. J. Roëmer*.

41. *Tascombuch fuer* : Manuel des Chirur-
giens Allemands, pour les années 1784 & 1785,
in-8vo. à Altembourg, 1785.

42. Les Ouvrages d'Hypocrate, traduits du
Grec en Allemand, avec des notes par *John
Frédéric Charles Grimm*, M. D. Conseiller Au-
lique & Médecin du Duc régnant, Saxe-Gotha.
2 vol. in-8vo. à Altembourg.

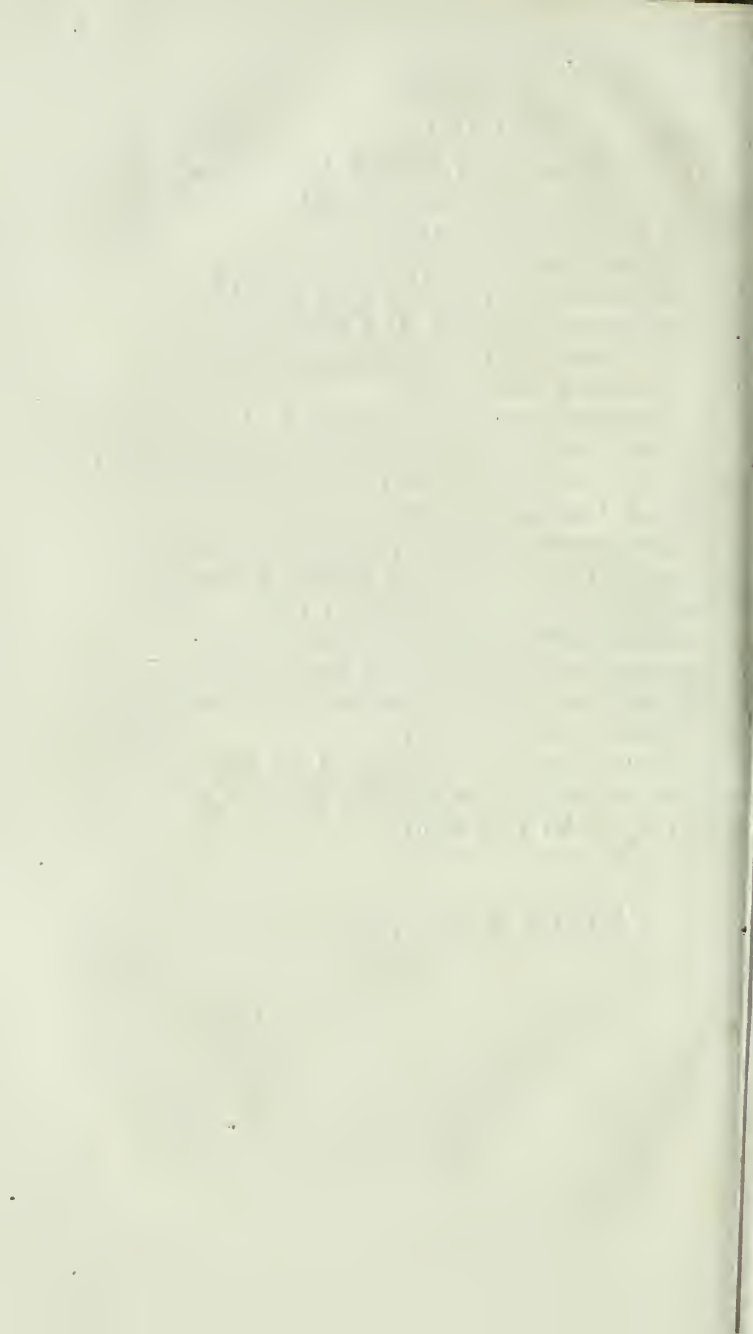
43. *Abandlung von dem* : Traité sur les Can-
cers & sur la meilleure méthode de les panser ;
par *J. H. Jacnisch*, D. M. in-8vo. seconde
Edition, à Petesbourg, 1785.

44. De ruptura cordis, præside Adolpho
Murray, pro gradu Doctoris Disserit Petrus
Gustav. Tengmalin, 4to. Upsaliæ, 1785.

45. Dissertatio Chirurgica de tumoribus sali-
valibus, quam præside Adolpho Murray, pro
gradu Doctoris defendit Joannes Gustavus
Londin, 4to. Upsaliæ, 1785.

46. Joannis-Jacobi Hartenkeil, M. D. Trac-
tatus de Vesicæ urinariæ calculo, 4to. Bam-
bergæ, 1785. C. Tab. æn. iv.

Fin de la première partie.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
TRADUIT DE L'ANGLOIS,

D É D I É

A M. AMELOT DE CHAILLOU, Intendant
de Bourgogne, &c.

OUVRAGE publié par le Dr. Samuel Foart Simmons;
*Médecin en chef de l'Hôpital Saint-Luc de Londres;
Membre du College roy. de Médecine & de la Société
roy. de la même Ville; du College roy. de Médecine
de Nancy; de la Soc. roy. de Méd. de Paris & de celle
d'Edimbourg; de l'Acad. roy. des Sc. de Montpellier,
& de la Soc. philos. & littér. de Manchester, &c. &c.*

*Et en françois par G. Masuyer, D. M. de la Faculté
de Montpellier; du Col. roy. de Médecine de Dijon;
Associé ordin. de l'Acad. des Sciences, Arts & Belles-
Lettres de la même Ville, &c.*

ANNÉE 1787.

TOME VII. PARTIE II.



A D I J O N;

Chez EDMÉ BIDAULT, Libraire, place Royale;

Et se trouve A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS jeune, Libraire, quai des
Augustins.

M. DCC. LXXXIX.

A V E C A P P R O B A T I O N,

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

1000

1912

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000

1000



JOURNAL DE MÉDECINE
DE LONDRES,
POUR L'ANNÉE 1787.

SECONDE PARTIE.

I. *Détail sur les moyens que l'on a employés sur le sloop Weasel de Sa Majesté, pour conserver la santé de l'équipage, pendant un voyage en Afrique & dans les grandes Indes, avec une Réponse à quelques observations, publiées depuis peu par M. Chauffier, Chirurgien à Dijon. Lettre de M. Léonard Gillopie, Chirurgien du vaisseau, ci-devant assistant à l'hôpital naval de Sainte-Lucie, au D^r. Simmons.*

LE sloop Weasel de Sa Majesté, fit voile d'Angleterre, pour l'Afrique, au mois de Février 1788; il prit terre à l'île de Ténériffe, où l'on acheta beaucoup de vin pour les équipages; & continuant son voyage, il s'arrêta au Sénégal, 1787. Tome VII, Part. II.

à Gambie, Sierra-Léona, & dans les différentes factoreries de ces côtes. Comme les pluies commencèrent peu après qu'il fut arrivé dans ces parages, l'équipage se trouva exposé aux incommodités de ces pluies périodiques, si dangereuses pour les constitutions Européennes. Pour prévenir leurs mauvais effets, on avoit donné au Chirurgien une grande quantité de quina avant de partir d'Angleterre.

Les jours de pluies, lorsque le vaisseau étoit en mer, tous les matelots, lorsqu'ils montoient sur le tillac pour faire leurs quatre heures de service, avoient ordre de se dépouiller jusqu'à leur chemise pour préserver de l'humidité leurs vêtemens, & pour pouvoir les mettre, lorsqu'ils quitteroient le tillac. On leur donnoit alors une dose de quina avec du vin, & on la répétoit lorsqu'ils quittoient le travail: après quoi ils se plongeoiént dans un tonneau plein d'eau de mer (1), s'effuyoient, mettoient des habits secs, & rentroient dans le vaisseau.

Lorsque le vaisseau étoit à l'ancre, & qu'on étoit obligé d'exposer à la pluie les matelots

(1) Cette précaution de se tremper dans l'eau de mer, lorsque l'on a été exposé à ces pluies dans les climats chauds, est fondée sur l'expérience des habitans de ce pays-là, qui craignent beaucoup les mauvais effets de l'eau de pluie à l'extérieur, & qui ont appris à les prévenir, en se trempant dans de l'eau salée. Le Docteur Lind, dans son Essai sur les maladies des Européens dans les pays chauds, recommande cette pratique. J'ai vu que les spiritueux appliqués à l'extérieur, préviennent les rhumes, lorsqu'on a été exposé à l'humidité.

dans la chaloupe, on observoit les mêmes précautions.

On employa le vin au lieu d'autres spiritueux : tant qu'il y en eut, on avoit le plus grand soin de tenir les chambres très-propres, & de les aérer, de les laver avec le vinaigre, & de corriger l'humidité qui séjourne entre les deux ponts par le moyen du feu. On fit une chambre pour les malades sous le gaillard d'avant (2), & l'on eut grand soin de les séparer des gens en santé.

Au moyen de soins si louables de la part du Commandant (2), du Chirurgien (3) & des autres Officiers, ce vaisseau, chargé de cent vingt-cinq personnes, arriva dans les ports anglois, à Antigoa, au mois d'Octobre, sans un seul malade; il n'eut qu'un très-petit nombre de personnes incommodées pendant la route, & il ne perdit qu'un seul homme. Lorsque l'on compare l'état de ce vaisseau avec celui des équipages du Capitaine Cook pendant son second voyage, cela ne paroît point extraordinaire; mais si on le compare avec celui d'un vaisseau sur lequel l'on n'a pas employé les mêmes précautions, c'est alors que l'on pourra se former une juste idée de l'importance des

(1) On a fait la malheureuse expérience de la nécessité de cette précaution sur le *Wafel*, dans les mêmes parages, en 1769; il se déclara une fièvre épidémique deux ou trois jours après que l'on eut reçu une personne qui en étoit atteinte.

(2) Le Capitaine Lévis Robinson.

(3) M. William Telford.

moyens que l'on peut employer pour conserver la santé des gens de mer dans les saisons dangereuses à la santé.

La Minerve, frégate de trente-deux canons, partit d'Angleterre pour l'Afrique, quelques jours avant le Weasel; malheureusement sa provision de quina fut oubliée, & on la remit au Weasel, pour la lui donner s'ils venoient à se rencontrer sur ces Côtes; mais c'est ce qui n'arriva pas : c'est pourquoi l'on ne put pas distribuer ce remède à l'équipage de la Minerve. Je ne fais point quelles précautions l'on employa ou l'on n'employa pas sur ce vaisseau, mais il est certain que, lorsqu'il arriva à Sierra-Léona, à sa troisième ou quatrième station, il y avoit une grande partie de l'équipage attaquée de la fièvre, & le Commandant lui-même succomba à l'épidémie, ce qui convainquit ceux qui étoient sous ses ordres, du danger qu'il y avoit sur ces Côtes avec tant de malades : c'est pourquoi il partit pour les Indes occidentales, où, après avoir perdu un grand nombre d'hommes, il arriva dans un état si déplorable, qu'il devint facilement la proie d'une frégate ennemie.

Je ne saurois finir cette lettre sans dire deux mots sur quelques remarques que M. Chauffier, Chirurgien à Dijon, a faites dans une Lettre publiée dans le troisième volume des Opuscules de Chirurgie de M. Lombard (imprimée à Strasbourg, en 1786, pag. 346) : Ouvrage que vous eûtes la bonté de me faire voir au sujet d'une note que j'ai insérée dans mon écrit

sur l'ulcère putride du gosier, publiée dans le Journal de Médecine de Londres en 1785. La note dont il est question, est celle dans laquelle je dis que je suis convaincu qu'il périt un grand nombre de sujets à l'Hôtel-Dieu de Paris, victimes de l'usage où l'on est de faire de grandes incisions. Dans cette assertion que m'arrache l'intérêt de l'humanité, je n'ai avancé qu'un fait avéré; si je voulois heurter la façon de penser de quelques individus, je pourrois facilement l'appuyer en publiant les détails de quelque cas, mais il y auroit à cela un esprit de vengeance inutile; car l'Hôtel-Dieu de Paris est maintenant confié aux soins d'un homme (1), qui joint à la science & à l'expérience la plus grande humanité, & la plus grande application aux devoirs que sa place lui prescrit. Si j'avois avancé quelque chose qui ne fût point vrai, une réfutation, partie de Paris, auroit eu beaucoup plus de force que celle partie de Dijon ou de Strasbourg. Mais ce qui paroît avoir plus offensé MM. Chaussier & Lombard dans la note dont il est question, c'est l'imputation apparente que j'ai faite aux Chirurgiens Français en général, qu'ils sont trop partisans des grandes incisions, & qu'ils négligent trop l'emploi du séton : quoiqu'on puisse justifier un étranger, qui suppose à Paris, que la pratique qu'il voit suivie dans les Hôpitaux, que la doctrine qu'il entend enseigner dans les écoles, forme les principes des

(1) M. Default.

Chirurgiens les plus éclairés de la nation ; cependant j'avoue que j'ai eu tort de me permettre une réflexion qui a pu paroître injurieuse à un Corps aussi éclairé que celui des Chirurgiens Français. Les progrès que Paré, Mauriseau, Lamote, le Drand, Petit, & un grand nombre d'autres excellens Chirurgiens Français, ont fait faire à la Chirurgie ; les beaux établissemens que la magnificence des Rois de France a ouverts aux élèves de toutes les nations, ont peut-être plus contribué à reculer les bornes de cet art pendant les deux derniers siècles, que les travaux réunis des Chirurgiens de la moitié du reste de l'Europe. L'inscription que l'on voit à Paris sur le bel amphithéâtre de chirurgie, élevé pendant le dernier règne, renferme un juste éloge de cette nation humaine, polie & généreuse.

*Ad cædes hominum præfca amphitheatra patebant ;
Ut longùm discant vivere nostra patent.*

Lothbury, 4 Mars 1787.

II. *Détails sur le succès que l'on a obtenu en adoptant la méthode de réunir les lèvres de la plaie par première intention dans le traitement de l'hydrocèle. Lettre de M. Thomas Tomlinson, Chirurgien de l'Hôpital général de Bermingham, au D^r. Simmons.*

WILLIAM WATHEN, manœuvre d'environ cinquante ans, fut reçu à l'hôpital général

pour une hydrocèle qu'il portoit depuis un an.

Quelque temps auparavant, M. Minors, excellent Chirurgien de cette Ville, m'avoit fait penser que l'on pourroit beaucoup accélérer la guérison de cette maladie, si l'on pouvoit procurer, à la faveur de l'inflammation, le rapprochement des parties par première intention.

Cette idée portant avec elle une entière conviction, je n'hésitai point à faire l'expérience, sur-tout lorsque j'eus considéré combien dans ce traitement il y auroit moins de douleur & de retard dans la cure, que par la méthode que l'on suit généralement aujourd'hui.

Le 6 Mars, je commençai l'opération, en faisant une incision tout le long du scrotum, du côté affecté, disséquant avec précaution jusqu'à la tunique vaginale, à laquelle je fis une ouverture vers sa partie supérieure; & après y avoir introduit le doigt, j'élargis l'ouverture jusqu'à la partie inférieure de la tumeur, en enlevant une portion ovale de la tunique, afin que rien n'empêchât les bords de la plaie de se rapprocher : après quoi, ayant examiné le testicule & l'ayant trouvé parfaitement sain, je rapprochai les bords des tégumens, & je les fixai dans une situation convenable par le moyen des sutures; pour assujettir le tout, j'appliquai des bandes d'emplâtre agglutinatif, & par-dessus, un bourlet d'environ deux doigts de large & de neuf pieds de long, que je fis passer une fois autour du corps pour empêcher l'appareil de se déranger.

On mit alors le malade au lit, & l'on plaça un coussin rempli de son sous le scrotum, couf-

fin que je regarde comme très-préférable à un suspensoire.

Le 7 Mars , le malade ne se plaignoit pas d'une grande douleur ; mais comme il avoit un peu de fièvre , je lui ordonnai une potion saline avec le vin antimonie à prendre toutes les deux ou trois heures.

Le 8 , les symptômes fébriles augmentèrent , la douleur n'étoit pas considérable , & il ne se faisoit qu'un très-petit écoulement par-dessous le bourlet. On continua l'usage de la potion saline.

Le 9 , la fièvre étoit aussi forte que la veille : ayant levé l'appareil , je trouvai que les bords de la plaie étoient réunis avec aussi peu d'inflammation qu'il étoit possible , mais suffisante pour produire l'effet qu'on en désiroit.

Le 10 , la fièvre étoit beaucoup diminuée ; j'enlevai les sutures , & tout se présenta sous la meilleure forme ; la suppuration étoit peu considérable.

Le 11 , le malade étoit presque sans fièvre & sans douleur : comme il étoit un peu constipé , on lui fit prendre un lavement.

Le 12 , il continua à se bien porter ; il n'y avoit presque point de suppuration , excepté dans les endroits d'où l'on avoit ôté les sutures.

Le 21 , le malade étant parfaitement guéri , il fut renvoyé de l'hôpital.

Mon intention étoit de vous envoyer cette observation beaucoup plutôt ; mais en réfléchissant que l'on pourroit faire des objections contre cette méthode , si elle n'étoit appuyée que sur une observation , je résolus d'attendre

que j'eusse eu occasion d'en voir de nouveaux succès, & s'il y avoit à craindre pour le retour de la maladie, en l'adoptant.

J'éprouve une satisfaction particulière de pouvoir vous dire que, depuis ce temps là, j'ai vu deux autres cas traités de la même manière & avec le même succès; c'est moi qui ai traité l'un, & l'autre a été traité par mon digne collègue, M. Vaux; dans ces deux cas, les symptômes fébriles furent très-modérés, & l'un des malades guérit en 15 jours, l'autre en 16.

Lorsque je fis part de ces détails à M. Minors; lorsque je lui dis que mon dessein étoit de les publier, il m'autorisa à ajouter qu'il avoit eu occasion de traiter, il y a environ six mois, une hydrocèle de neuf ans, sur un homme âgé de 66 ans, qui, en suivant la méthode recommandée ci-dessus, a été guérie en trois semaines, quoique dans ce cas la tunique vaginale fût très-épaissie à raison de la longueur de la maladie.

Byrmingham, le 6 mars 1786.



III. *Observation sur une mortification de la jambe, par M. Joseph Brandish, Chirurgien à Alcester dans le comté de Warwick, communiquée à M. Henri Cline, Chirurgien de l'hôpital St. Thomas, Professeur d'anatomie à Londres, & par ce dernier au D^r. Simmons.*

LE traitement des parties tombées en mortification a souffert de grands changemens depuis que l'on a observé que les stimulans, que l'on regardoit comme nécessaires ne servent qu'à augmenter la maladie.

La méthode d'amputer la partie mortifiée pour empêcher la mortification de s'étendre, a été abandonnée depuis long-temps, parce qu'elle est rarement accompagnée de succès; mais lorsque la mortification a cessé ses progrès, & que la séparation commence à se faire entre la partie malade & la partie saine, l'opération a souvent réussi; mais l'amputation est-elle nécessaire à cette époque de la maladie? c'est ce dont on peut douter; car la nature est capable d'opérer complètement cette séparation, & cela en peu de semaines, ainsi que le cas suivant le démontre.

Thomas Warner, âgé de 50 ans, de Graflon, village près d'Alcester, fut piqué par une épine au gros orteil du pied gauche qui s'enflamma considérablement dans quatre jours; comme on sentit une fluctuation au-dessous de cet orteil, on y pratiqua une incision, & il en sortit en-

viron une dragme de pus mêlé de sang. Le sixième jour le malade eut beaucoup de fièvre ; le pied s'enflamma considérablement , & l'orteil voisin devint livide & perdit toute sensation. En trois semaines la mortification s'étendit jusqu'à quatre doigts du genou où elle s'arrêta ; & dix jours après , il se fit une séparation complète , le tibia & le péroné se détachèrent entièrement , laissant les muscles & les tégumens à quatre doigts au-dessous du genou , & formant une large cavité dans laquelle ces os se trouvoient situés ; tout cela se fit en moins de cinq semaines après l'accident , pendant ce temps là on n'avoit cessé les cataplasmes & les fomentations , & l'on avoit donné intérieurement le quina à haute dose.

La cavité du moignon se remplit petit à petit , & la plaie se cicatrifa parfaitement au bout de six semaines , après la séparation du membre , formant un moignon aussi solide que quand on a pratiqué l'amputation dans l'endroit ordinaire au-dessous du genou.

A Alcester , le 15 mars 1787.



IV. *Supplément au détail donné sur la méthode de M. Hunter , pour faire l'opération de l'anévrisme poplité inséré dans le sixième volume de cet ouvrage ; seconde lettre de M. Everard-home, Chirurgien de la Société royale de Londres , au D^r. Simmons.*

DEPUIS que je vous ai envoyé des détails sur la nouvelle méthode de M. Hunter pour faire l'opération de l'anévrisme poplité pratiquée à l'hôpital Saint-George , l'homme dont il étoit question étant mort dernièrement de la fièvre , j'ai eu occasion de m'assurer des suites de l'opération & de l'état de la partie après le rétablissement , par le moyen de la dissection , ce qui , réuni à ce que j'ai déjà écrit sur ce sujet , rend mon observation très-complète ; & comme elle est publiée dans le journal de Londres , je vous envoie les détails suivans comme en étant une suite.

Le sujet dont il est question avoit 35 ans ; lorsqu'on fit l'opération en Décembre 1785 ; en Juillet 1786 , il se portoit parfaitement bien , & il retourna à son occupation ordinaire de cocher de voiture publique : comme il se trouvoit presque toujours exposé à l'intempérie des saisons , particulièrement pendant la nuit , il devint sujet à des rhumes fréquens ; & au mois de Mars 1787 , il fut attaqué d'une fièvre rémittente dont il mourut. Pendant tout ce temps

là , il n'éprouva rien de particulier au membre sur lequel on avoit fait l'opération.

Il mourut le premier Avril 1787, & M. Hunter, avec quelque peine & beaucoup d'argent, obtint la permission d'examiner le membre malade; au bout de sept jours après sa mort, il étoit encore sain.

La cicatrice à la partie antérieure de la cuisse s'appercevoit à peine, mais celle au-dessous de la cuisse étoit dure; il n'y avoit point de tumeur au jarret, & il étoit parfaitement semblable à l'autre pour le coup-d'œil; cependant en le touchant exactement, on distinguoit une petite tumeur solide au-dessus des deux condyles de l'os de la cuisse; on enleva la veine & l'artère fémorale au-dessus de l'endroit où celle-ci donne la branche appelée profonde, & un peu au-dessous de leur division en artère tibiale & interosseuse, en réservant toutefois une portion de ces derniers vaisseaux; les artères & les veines, dont le canal étoit libre, furent injectées: on disséqua le tout avec le plus grand soin, & voici ce que l'on apperçut.

L'artère fémorale étoit bouchée depuis l'endroit où elle donne l'artère profonde, jusqu'à l'endroit où elle étoit renfermée dans la ligature; & dans cet endroit, il y avoit une ossification d'environ un pouce & demi de long, d'une forme ovale; le bord, qui étoit solide en devenant plus mince, n'étoit pas osseux, mais seulement ligamenteux. Au bas de cet ossification, l'artère fémorale étoit libre jusqu'au sac anévrismatique, & contenoit du sang, mais ne communiquoit point avec le sac, son

canal se trouvant bouché directement à l'entrée.

Ce que l'on retrouva du sac anévrismatique étoit un peu plus large qu'un œuf de poule, mais plus long & un peu rempli de graisse s'étendant le long de l'artère; le sang pressoit avec plus de force dans cette direction, & distendoit cette partie de manière à prendre, en quelque sorte, la forme d'un anneau séparé; le sac étoit parfaitement circonscrit, ne conservant pas les plus légères traces de l'orifice inférieur de l'artère poplitée.

Je ne prétends point déterminer si cela venoit de ce que l'artère étoit pressée par la portion inférieure du sac, ou si c'étoit en conséquence de la contraction de ce sac, après l'opération; il contenoit un caillot de sang solide qui adhéroît à sa surface interne; & le caillot étant coupé, parut composé de lames uniformes en couleur & en consistance, concentrées les unes sur les autres.

L'artère poplitée, un peu au-dessous du sac anévrismatique étoit jointe par une petite branche très-contournée qui pouvoit s'être formée de l'artère profonde du tronc de l'artère fémorale, environ deux pouces au-dessous du sac, l'artère poplitée se divisoit en tibiale.

L'artère profonde avoit sa forme ordinaire, mais elle étoit ossifiée en partie à quelque distance de l'artère fémorale; les deux tibiales étoient à-peu-près dans le même état à l'endroit d'où elles sortent de la poplitée.

Le tronc de la veine fémorale, vers l'endroit où elle passoit auprès de la tumeur, doit avoir été oblitéré; car, dans cet endroit, elle

paroiſſoit donner trois branches de même calibre , qui ſe répandoient ſur différentes parties du ſac anévriſmatique , & il faut que ces branches aient été formées par dilatation , parce qu'aucune d'elles ne ſuivoit la direction que le tronc de la veine doit ſuivre.

Ces phénomènes jettent quelque jour ſur ce qui ſ'eſt paſſé après l'opération. Comme l'on fit une ligature à l'artère fémorale , cette ligature empêcha le paſſage du ſang dans le ſac anévriſmatique , de manière que les paroïs du vaiſſeau retombèrent l'une ſur l'autre , & que les fluides qui y étoient contenus ſe coagulèrent , ce qui ferma l'orifice de l'artère par où le ſang pénétroit dans le ſac ; en ſorte que , non-ſeulement la tumeur ne put plus faire de progrès , mais encore elle devint de plus en plus ſolide & d'un diamètre plus étroit , juſqu'à ce qu'enſin elle ſe réduiſit au volume que l'on remarqua dans le cadavre. La conſéquence que l'on peut tirer de ces phénomènes eſt conforme à l'idée que M. Hunter ſ'étoit formée avant l'opération , & l'on peut tirer de ces détails , une conſclusion qui me paroît très-importante ; c'eſt qu'il ſ'agit de détourner la force de la circulation du ſac anévriſmatique de l'artère , pour procurer la guérifon de cette maladie , ou du moins pour en arrêter les progrès , & pour mettre les parties dans une ſituation propre à ſe rétablir par les ſeules reſſources de la nature.

Pour mieux établir cette opinion que , pour guérir un anévriſme , il ſuffit de détourner l'effort de la circulation des parties anévriſ-

matifées, je puis rapporter une opération où le malade s'est rétabli sans le secours de l'art, ce qui n'a pu arriver, suivant moi, que d'après ce principe. Le malade étoit principalement confié aux soins de M. Fort, qui donnera à ce que j'espère, les détails de cette maladie au public ; je ne prétends en rapporter que ce qui est nécessaire pour jeter plus de jour sur les observations de M. Hunter sur la mortification.

Cet anévrisme étoit un anévrisme de l'artère fémorale, & la tumeur paroissoit à la partie antérieure & supérieure de la cuisse, s'étendant vers les os ischium à mesure qu'elle augmentoit, jusqu'à ce qu'enfin elle parvint sur le bord du bassin. On ne put jamais parvenir à produire une compression permanente sur l'artère dans l'endroit où elle passe à travers le bassin ; la tumeur augmentant considérablement, il survint une inflammation considérable, & un gonflement des tégumens & des parois du sac anévrismatique ; la mortification commençoit à s'annoncer, lorsque les choses étant dans cet état, la pulsation, qui étoit auparavant très-sensible dans toute la tumeur, ne se fit plus sentir, ni même dans l'artère située immédiatement au-dessous, de manière que l'enraiment de la circulation qui précède la mortification étoit manifeste ; le sang s'étant coagulé dans l'artère (1), & cette

(1) Chez les malades qui meurent de mortification de quelque partie du corps humain, l'artère qui se distribue à cette partie, est toujours complètement
circonstance

circonstance fuffit pour prévenir la mortification absolue , car l'artère se trouvant bouchée à la partie supérieure , la dilatation du sac anévrismatique cessa ; & dès le moment où les pulsations cessèrent , le gonflement & l'inflammation diminuèrent , quoique très-lentement ; la tumeur devint plus compacte ; & actuellement elle est beaucoup plus petite , & ressemble pour le toucher à celle que l'on appercevoit au jarret du malade , qui fait le sujet de cette observation.

Dans mon premier mémoire sur cette matière , comme j'ai parlé d'une observation malheureuse , dans laquelle on a fait l'opération d'après la méthode de M. Hunter , je me trouve plus particulièrement engagé à la défendre ; à raison du mauvais succès qu'elle a eu à l'hôpital Saint-Barthelemi , & qui a fait le sujet des conversations des gens de l'art , je vais rapporter l'opération à laquelle j'étois présent , & j'en donnerai les résultats le plus succinctement qu'il me sera possible.

L'anévrisme étoit au jarret , & l'opération fut faite par M. Pott , de la manière suivante. On fit une incision aux tégumens au-dessus de la tumeur , dans la direction de la cuisse , entre les deux tendons du jarret , d'environ cinq pouces de longueur ; il disséqua ensuite jusqu'au

bouchée à plusieurs pouces au-dessus de la partie mortifiée , par un coagulum très-sensible ; ce qui doit s'opérer avant la mortification , & paroît dirigé avec la plus sage intention , pour prévenir l'hémorragie. *Extrait des leçons de M. Hunter.*

vaisseau en remontant vers la partie supérieure de la tumeur, qui, se trouvant située profondément, rendit l'opération longue & difficile ; lorsqu'il fut parvenu jusqu'au vaisseau, il fit deux ligatures séparées d'environ un demi-pouce, ce que la profondeur de l'incision rendit difficile, car il n'y eut que celui qui opéroit & ceux qui l'assistoient, qui purent voir ce qui étoit enfermé dans ces ligatures. L'on ne douta pas alors que ce ne fût l'artère ; mais le second jour après l'opération, la pulsation se fit sentir à la tumeur qui s'élargit ensuite au point que M. Pott coupa le membre.

En le disséquant, l'anévrysme ne parut point formé par l'artère enfermée dans les ligatures, mais par une branche qui s'anastomofoit avec elle.

Ne devant m'étendre sur cette opération ; qu'en ce qui concerne la méthode d'opérer de M. Hunter, je me bornerai aux observations suivantes : c'est que, d'après l'analogie, la pulsation ne se feroit point fait sentir dans la tumeur, si elle avoit dépendu, soit du tronc de l'artère, soit d'une branche qui s'y fût anastomosée ; car si l'artère poplitée avoit été fermée au sang par la ligature, & si la branche malade s'étoit trouvée au-dessous de la ligature, la pulsation auroit continué, après l'opération, & n'en seroit devenue que plus violente, ce qui n'a pas eu lieu dans le cas dont il est question ; enfin, si on avoit voulu suivre l'artère très-haut dans le jarret, on auroit couru les risques de faire manquer l'opération, soit que l'artère fût malade, soit que

la tumeur anévrismatique se trouvant près des parties violentées par l'opération, eût été fatiguée pendant l'opération, ce qui auroit pu exciter l'inflammation qui paroît avoir eu lieu dans ce cas ; car j'apprends qu'il s'étoit formé deux abcès aux côtés du sac anévrismatique.

Green Street Leicester Fields, ce 23 mai
1787.

V. *Observation sur les bons effets du mercure dans une maladie qui paroissoit dépendre du système lymphatique, & qui étoit accompagnée de symptômes nerveux ; lettre de M. John Covey, Apothicaire à Bazingstocke dans le Comté de Hamp, au D^r. Simmons.*

MONSIEUR,

L'observation suivante ayant été accompagnée de symptômes rares & vraiment extraordinaires, je désire en faire part au public par la voie de votre journal. Le D^r. Adair a vu la malade le 18 mars ; & quoiqu'il n'ait pu la voir depuis ce moment-là, il a été régulièrement instruit des progrès de la maladie, & il a dirigé le traitement jusqu'à l'époque du rétablissement de la malade.

Je lui ai fait part de mon intention, & c'est avec son agrément que j'emploie son nom ; Si vous croyez, Monsieur, que cette obser-

vation soit assez intéressante pour la publier ; je vous ferai obligé de l'insérer dans votre journal.

D. A. jeune enfant , bien portant , bien constitué , âgé d'environ 8 ans , & né de parens très-sains , prit la rougeolle vers Noël ; cette maladie se termina sans qu'il fût besoin d'appeller les gens de l'art , & sa mère lui fit prendre ensuite sept ou huit doses d'une forte infusion de séné qui produisirent leurs effets d'une manière très-violente ; environ six semaines après ces remèdes , cet enfant fut attaqué d'une violente colique qui se dissipa au bout de deux ou trois heures ; depuis ce moment jusqu'au temps de Noël suivant , elle eut des retours périodiques de cette colique toutes les cinq ou six semaines , mais depuis les derniers jours de Décembre , jusqu'au commencement de Mars suivant , les retours furent plus fréquens , & elle souffrit de sa colique tous les huit ou dix jours. Au commencement de Mars , sa mère s'aperçut de quelque altération dans la parole de sa fille ; elle remarqua que de temps en temps elle se plaignoit de douleur & de roideur aux genoux & aux coudes ; le 9 , on m'envoya chercher , & je trouvai la malade avec beaucoup de fièvre , & une éruption qui ressembloit à des piqûres d'orties répandues sur la plus grande partie du corps , on m'apprit que cette éruption avoit paru plusieurs fois pendant l'année précédente ; mais que , comme elle n'étoit accompagnée que d'une légère incommodité , & qu'elle dispa-roissoit bientôt , on n'y avoit fait qu'une légère attention ,

La fièvre & l'éruption disparurent au bout de deux ou trois jours , mais l'enfant se plaignit bientôt de douleurs aux jointures , parlant avec beaucoup de précipitation , & ayant souvent des mouvemens semblables à ceux que l'on observe dans la danse de St. Vite ; le peu de fièvre qui lui restoit ne revenoit que sur le soir. En examinant les parties souffrantes , on observa quelques petits nœuds mobiles qui faisoient éprouver de la douleur à la malade , lorsqu'on les pressoit ; elle s'éveilloit en général deux ou trois fois pendant la nuit , dans des douleurs qui paroïssent violentes ; & criant beaucoup lorsqu'on lui demandoit où elle souffroit , elle indiquoit tantôt une jointure tantôt une autre. Ses douleurs augmentèrent si considérablement , qu'au bout de quatre semaines , elle perdit la parole , toutes les parties de son corps étoient dans un mouvement presque continuel ; les nœuds parurent sur presque toutes les jointures & dans quelques autres parties du corps , particulièrement tout le long de l'épine du dos , au tour des omoplates , au sternum , au coude , au poignet , aux chevilles des pieds , aux aînes , aux genoux , & aux jointures des doigts ; ceux de ces nœuds qui étoient autour des omoplates , aux genoux & sur la poitrine , étoient presque aussi gros que des noisettes ; les autres étoient depuis la grosseur de grains de vesces jusqu'à celle de petites fèves , ceux qui étoient sur la poitrine & autour des épaules , paroïssent un peu enflammés ; les autres étoient de la couleur naturelle de la peau ; cette éruption pa-

roissoit sur différentes parties, & disparoissoit bientôt après, laissant une efflorescence pourprée; dans le moment où je vis cette enfant, elle avoit presque entièrement perdu l'usage des bras & des jambes; elle s'éveilloit souvent pendant la nuit, comme dans une espèce d'agonie. Si on déplaçoit ses bras ou ses jambes de la situation où ils se trouvoient, elle témoignoit ressentir les plus vives douleurs, & on n'étendoit ses membres qu'avec peine.

Dans les premiers temps de cette maladie, on essaya quelques remèdes, principalement les nervins, mais sans succès.

Le 18 Mars, le D^r. Makittrick Adair vit la malade; & comme on supçonna, avec quelque raison, qu'il y a avoit des vers ou quelque autre cause d'irritation dans les premières voies, qui occasionnoit & entretenoit les accidens nerveux, il lui ordonna de prendre quatre grains de mercure doux pendant deux nuits de suite; & le second jour après, douze grains de jalap en poudre, mais on n'obtint aucun soulagement de ces remèdes: alors on essaya les bains chauds pris tous les jours, & aidés des sudorifiques jusqu'au 8 Avril, on lui fit prendre aussi quelques-autres remèdes altérans, antispamodiques dans les détails desquels je n'entre point, parce qu'ils furent également inutiles.

Le 9 Avril, le docteur Adair ordonna une légère friction mercurielle sur les os des jambes à l'heure de se coucher pour être répétées tous les soirs, jusqu'à ce qu'elles aient produit un léger ramollissement des gencives,

après quoi la malade fut purgée, en continuant les bains chauds. Dès ce moment la maladie parut cesser ses progrès; & le 16, l'enfant prononça deux ou trois mots, marcha & se tint debout presque sans qu'on la soutînt. Les nœuds parurent diminuer, & les symptômes nerveux furent moins violens : on insista sur les frictions mercurielles pendant environ un mois, pendant lequel les gencives ne parurent que légèrement affectées; les nœuds & les accidens nerveux diminuèrent petit à petit, & bientôt après elle se rétablit : pendant tout le temps de cette maladie, elle eut bon appétit, elle alla régulièrement à la selle; & quoiqu'elle perdît la parole, ses facultés intellectuelles ne parurent point affectées.

VI. *Lettre de M. James Lucas, Chirurgien de l'Hôpital général de Leeds, au Docteur Simmons.*

MONSIEUR,

Je suis fâché de voir que mes observations sur l'amputation soient sujettes à des mal-entendus; il est souvent nécessaire, ai-je dit, de se décider promptement à faire une amputation, parce qu'il seroit peu judicieux de la pratiquer lorsque le membre est enflammé; & l'on sait que la mort du malade arrive souvent avant que la fièvre symptomatique soit suffisamment tombée; cependant je n'ai pas voulu dire qu'une

amputation précipitée , fût en général préférable à l'usage des moyens qui peuvent conserver le membre, ni que cette opération fût souvent nécessaire au bout d'un mois ou six semaines ; mon observation sur l'augmentation de volume des vaisseaux sanguins est appuyée sur l'expérience ; les limites prescrites ne sont point de rigueur ; le pronostique n'est pas si difficile qu'on paroît se l'être imaginé , & il ne faut pas croire que les soins & les attentions pour fermer les vaisseaux , soient *toujours* suffisants pour arrêter l'hémorragie.

Comme il n'étoit pas question du tibia , mais du fémur qui perçoit les tégumens ; on ne comprend pas aisément *qu'on ait pu les séparer sans beaucoup d'attention.*

Mon mémoire n'étoit pas écrit simplement dans l'intention de renouveler l'opération à lambeaux , mais de déterminer un cas où on peut la préférer aux différentes méthodes d'amputation , & de forcer l'attention à se porter sur toutes les parties du traitement , ce qui est le seul moyen d'en assurer le succès.

Lorsque les appareils sont bien préparés , & que les parties où l'on doit faire une incision sont marquées , l'attention de celui qui opère , peut se porter plus librement sur l'opération elle-même , & quoique je n'aie pas avancé que ces minuties soient nécessaires , cependant je prie qu'il me soit permis de répéter qu'elles ont des avantages réels.

Quoique je ne me sois étendu que sur des cas malheureux , cependant je puis ajouter avec autant de vérité , que cette méthode n'a jamais

échoué dans les cas où l'on a fait l'opération de bonne heure, soit relativement au rétablissement de la santé des malades, soit relativement à la parfaite cicatrisation de l'ulcère, c'est pourquoi je suis disposé à penser que le défaut de succès dont on se prévaut tant, doit être attribué à quelque autre cause qu'à celle de la bonne constitution du malade.

Les observations que l'on paroît avoir critiquées trop précipitamment, sont le résultat de vingt années d'expérience d'un chirurgien d'hôpital, & ont été souvent méditées avec beaucoup de soin ; elles ont été mises au jour sans aucune envie d'établir quelque doctrine, mais avec le désir de faire contribuer mes recherches à faire adopter une méthode utile en chirurgie, & que j'ai adoptée souvent avec le plus grand succès. J'ai l'honneur, &c.

Léeds, ce 21 avril 1787.

VII. Remarque sur l'influence que l'on attribue à la lune dans les fièvres intermittentes & rémittentes ; lettre de James Lind, D. M. Médecin à Windsor, aggrégé au Collège royal de médecine d'Edimbourg, au D^r. Simmons.

JE vois par la lettre du Docteur Jackson, Médecin à Stokton, insérée dans la première partie du journal de Londres, pour cette année, qu'il y a bien d'autres personnes, outre les habitans du Bengale, le Docteur Balfour & moi,

qui ont attribué les invasions & les rechûtes des fièvres rémittentes & intermittentes, qui ont lieu sous les tropiques, vers les temps de la nouvelle & pleine lune, à l'influence immédiate de cet astre.

J'avoue que moi-même j'ai été de cette opinion, comme vous pouvez le voir par ma dissertation sur les fièvres qui regnèrent dans le Bengal en 1762 (1); mais après de plus mûres réflexions, je doute depuis long-temps de cette influence immédiate (2), & je pense que ces invasions & rechutes doivent plutôt être attribuées aux vapeurs nuisibles qui s'élèvent des eaux répandues à la suite des grandes marées qui ont lieu à ces époques, & qui couvrant une grande partie de ce pays, le laissent comme enlèveli sous les marais, qui bientôt après occasionnent des invasions & des rechutes qui arrivent à ces périodes. Je suis forcé de croire que c'est là la seule cause de ces phénomènes, 1°. parce qu'ils n'ont plus lieu lorsqu'on éloigne les malades des endroits marécageux. 2°. Parce qu'on n'observe pas que les fièvres intermittentes, suivent les périodes de la lune dans plusieurs autres contrées, situées sous les tropiques, même à Canton (3), où il y a une grande rivière

(1) Cette dissertation a été imprimée dans le troisième volume du *Thesaurus Medicus* d'Edimbourg.

(2) Voyez page 45 de la traduction Angloise de la Dissertation dont il est question, imprimée à Edimbourg.

(3) La latitude de Canton, en Chine, est de vingt-trois degrés six minutes trente-huit secondes, & celle de Calcutta en Bengale, est de vingt-deux degrés trente-quatre minutes quarante-cinq secondes.

& de grandes marées, à raison de l'industrie des Chinois, qui retient la rivière dans son lit. Les fièvres intermittentes y suivent simplement la constitution de la saison, qui rend la campagne & les rivières plus ou moins marécageuses, ou suivant que les vents qui soufflent, viennent de pays secs ou des rivières qui sont couvertes de vase & de limon. C'est pourquoi je pense que ce qu'on appelle l'influence de la lune, n'a lieu que dans les endroits où les fièvres rémittentes & intermittentes sont occasionnées par des marais, produits par les hautes marées.

Windfor, 23 avril 1787.

VIII. *Sur un fœtus extra utérin; lettre de M^r.*

Edward Jacob, *cadet, membre de la corporation des Chirurgiens de Londres, & Chirurgien à Sawersham, dans le Comté de Kent, au D^r. Simmons.*

MARIE Jacob, pauvre femme, âgée de 23 ans, d'une stature moyenne, d'une constitution délicate mais bien portante, devint grosse au commencement de 1785. Dans une première grossesse elle avoit fait une fausse couche, à la suite d'une frayeur vers le sixième mois, & le fœtus étoit sorti très-promptement; mais le placenta étant resté, il y eut une perte; on m'appella & je fis l'extraction du placenta, la malade s'étoit bien rétablie; & dans cette seconde grossesse elle n'éprouva aucune sensation particulière, qui lui fit penser qu'elle étoit enceinte

avant la suppression de ses règles , après quoi elle souffrit beaucoup plus que l'on ne souffre ordinairement, des symptômes qui accompagnent les premiers temps de la grossesse, tels que les coliques, les maux de cœur, la constipation, la dysurie & l'insomnie, mais elle n'eut point recours aux gens de l'art.

Au commencement de juin elle sentit remuer son enfant pour la première fois; ce mouvement lui parut semblable à celui d'un corps qui se feroit plongé dans son sein, & fut accompagné d'une douleur cruelle qui dura sans diminuer, & qui fut si violente, qu'au bout d'une quinzaine de jours elle produisit des convulsions. Je fus encore appelé. La douleur me paroissant être la cause immédiate des convulsions de la malade, j'eus recours principalement aux opiatiques, & quoique j'eusse employé les plus forts, ils furent trop foibles pour dissiper la douleur; mais malgré cette situation, il ne parut point d'autres symptômes de fausse couche.

Comme la malade demouroit à plusieurs mille de chez moi, je n'en entendis plus parler depuis le 25 juin jusqu'au 15 août, lorsqu'on m'envoya un exprès, qui me dit que sa situation avoit été à peu près aussi fâcheuse qu'auparavant; je lui ordonnai un lavement & un opiatique : depuis ce temps je n'en entendis plus parler jusqu'au 17 octobre, que l'on m'appella pour l'accoucher, ses connoissances jugeant qu'à moins qu'on ne la délivrât, elle mourroit bientôt; en entrant dans sa chambre, je fus frappé de l'altération que je remarquai sur sa figure, de son air mourant & de sa maigreur.

Elle m'apprit qu'au mois d'août, ayant eu recours à l'opiatique & aux lavemens que je lui avois ordonnés, elle s'étoit endormie, & qu'ayant rêvé qu'elle se trouvoit sur les bords d'un précipice, elle s'éveilla en sursaut dans une grande frayeur, qu'elle s'aperçut alors d'un changement de situation de son enfant, qui lui parut situé entièrement d'un côté de l'abdomen, & que depuis cet instant, cet enfant ne s'étoit plus remué que comme *un poids inanimé*, qu'elle ne put plus se tenir couchée, qu'elle souffrit continuellement, & qu'elle ne put plus se livrer à ses occupations journalières, quoique l'abdomen ne diminuât point.

Elle éprouvoit des douleurs constantes, mais qui ne ressembloient point à celles de l'accouchement dont elle n'avoit aucun autre symptôme, car le museau de tanche étoit dur & fermé, le col de la matrice étoit de longueur naturelle, & l'on n'appercevoit aucune augmentation de volume; malgré toutes ces circonstances, on sentoit très-bien un enfant à travers les parois de l'abdomen.

Je revins aux opiatiques, dans l'espérance de diminuer la force de ses douleurs, & le lendemain j'eus le plaisir d'apprendre qu'elle avoit reposé; c'est pourquoi j'ordonnai qu'on les réitérât tous les soirs, & lorsque l'occasion l'exigeroit.

Dès ce moment le ventre diminua de volume, quoique l'on sentit toujours une dureté circonscrite au-tour de l'ombilic; je vis après cela cette malade de temps en temps, & je la priai d'entrer dans les détails de sa maladie, afin que

je pusse être instruit de tous les changemens qui s'opéreroient chez elle.

Il ne s'étoit fait aucune évacuation par le vagin depuis la première suppression de ses règles jusqu'au mois de février 1786, lorsqu'elles reparurent régulièrement jusqu'au mois d'août. Alors elles coulèrent en plus grande quantité qu'à l'ordinaire, mais elles ne revinrent plus. L'inflammation qui pendant quelque temps avoit régné autour de l'ombilic, se termina par la suppuration, & il commença par s'en écouler une matière fétide, dont la quantité augmenta. Je vis la malade peu après que la suppuration se fut établie, & elle ne me parut point avoir d'autres douleurs que celles qu'un semblable ulcère peut occasionner, sa situation n'étant point alors très-fâcheuse.

Depuis ce moment-là, je n'entendis plus parler de cette pauvre femme jusqu'au mois de janvier 1787, lorsque M. Curteis, Chirurgien de cette Ville, à qui, dès le commencement de cette maladie, j'avois parlé de la malade, m'apprit que les Inspecteurs de sa Paroisse l'avoient prié de donner ses soins à cette femme, & qu'à sa première visite, il avoit observé quelques os d'un fœtus qui se présentoient à l'ombilic, par où il s'étoit fait une évacuation de matière fétide pendant si long-temps. Quelque temps après, il me procura l'occasion de la voir.

Lorsque nous l'examinâmes, nous trouvâmes à l'orifice de l'ulcère, qui étoit alors de la largeur d'un petit écu, & par lequel nous tirâmes aisément deux vertèbres, l'épine du dos & les parties postérieures des côtes du fœtus. L'ou-

verture devînt tous les jours plus large, & l'on apperçut une plus grande surface du fœtus. On tenoit cette femme aussi propre que sa situation pouvoit le permettre; mais malgré cela l'odeur putride étoit si forte, qu'il n'étoit presque pas possible de résister dans sa chambre. Dans cette déplorable situation, on employa les opiatiques & l'on donna la plus grande attention à toutes les fonctions de la malade; à notre troisième visite, la malade nous parut dans un état plus favorable. Les fesses de l'enfant se présentoient à l'ouverture, de manière que je pus les envelopper dans un linge & les arracher; ces parties se trouvant relâchées par une aussi longue fonte putride, se prêtèrent facilement à mes recherches, & nous arrachâmes presque tout le fœtus d'une seule fois, sans aucune dilatation & sans employer beaucoup de force. Mais en examinant l'ouverture, nous apperçûmes un des pariétaux séparé, nous l'enlevâmes avec une partie de l'os de la jambe, au moyen du forceps; mais le pariétal à raison de ses bords garnis de dentelures, par cela même qu'il se trouvoit séparé de la tête, nous donna beaucoup plus de peine à arracher que tout le reste de l'enfant, & encore ne le retirâmes-nous pas sans déchirure de plusieurs vaisseaux. Lorsqu'on eut enlevé toutes les matières étrangères, nous mîmes simplement des compresses sur la partie, & en prévenant tous les accidens qui pouvoient gêner la nature dans ses opérations, nous eûmes la satisfaction de voir la malade se rétablir parfaitement, l'ulcère s'étant resserré & cicatrisé au bout d'un mois après qu'on eut tiré le fœtus.

Cet enfant macéré dans l'eau , parut être un enfant mâle , très-bien conformé quoique très-putride , & il avoit environ quatorze pouces de long ; le cordon ombilical étoit placé dans l'endroit ordinaire , mais il n'en restoit que trois ou quatre pouces de long.

Saversham , le 27 avril 1787.

IX. *Observation sur un ganglion des tendons , ouvert & traité avec succès par John Evans , Médecin à Liverpool.*

MARIE Marther , jeune femme robuste , âgée d'environ 28 ans , domestique dans une maison de cette Ville , s'adressa à moi le 5 mars 1787 , pour un ganglion des tendons qui occupoit un espace considérable au revers de sa main gauche & qui avoit grossi pendant l'espace de quatre ans , mais qui depuis peu étoit devenu douloureux & extraordinairement gros. En l'examinant , il me parut situé sur l'un des tendons de l'extenseur commun des doigts , & passant sous le ligament du poignet , sur lequel il s'étendoit environ de trois doigts. En pressant au-dessous du ligament , la tumeur remontoit , & par le même moyen , ou en pressant vers la partie supérieure , elle revenoit dans sa situation ordinaire. C'est pourquoi avant de faire mon incision , je fis comprimer la partie supérieure du cyste , par un assistant , dans la vue de forcer & de rapprocher tout ce qui y étoit contenu
dans

Dans le plus petit espace possible, & par conséquent afin de rendre l'opération plus utile.

Je commençai l'incision au-dessous du ligament, & la continuant jusqu'à la partie inférieure du cyst, je laissai à découvert toute la partie qui étoit située sur le revers de la main, lorsqu'à mon grand étonnement, au lieu d'un fluide glaireux qui se trouve ordinairement dans ces sortes de tumeurs, je trouvai environ deux cents morceaux de différentes grosseurs de substance, qui ressembloient à tous égards, à autant de morceaux de noix pas mûre. J'en ouvris quelques-uns, & je les trouvai remplis d'une substance transparente & si solide qu'elle ne s'écrasoit que difficilement entre les doigts. J'en ai conservé la plus grande partie dans l'esprit de vin, dans lequel ils conservent leur blancheur & leur forme; mais ceux que la malade mit dans un papier, dans sa poche, pour les faire voir à ses connoissances, se trouvèrent au bout de vingt-quatre heures réduits à la moitié de leur grosseur naturelle, & transparens comme de la corne.

Au lieu de diviser le ligament & d'enlever une partie du cyst, suivant la méthode de quelques grands chirurgiens (1), je détruisis autant de sa paroi intérieure que je crus nécessaire, à l'aide du caustique lunaire; & à l'aide des digestifs doux & du bandage, la plaie se guérit parfaitement au bout de trois

(1) Voyez les observations & remarques en Chirurgie de Gooch; les opérations de Sharpe, & les observations de Warner.

semaines sans qu'il survînt aucune circonstance fâcheuse.

Cette observation paroît confirmer l'opinion de M. Gooch, que ce qui est contenu dans les tumeurs stéatomateuses & athéromateuses, n'est autre chose que la lymphe parvenue à divers degrés d'épaississement.

X. *Observation sur une hydrophobie, par M. David Dundas, Chirurgien à Richemont, dans le Comté de Surry, communiquée par une lettre à John Grieve, D. M. membre du Collège royal de médecine de Londres, & par ce dernier au D^r. Simmons.*

HENRY RIDDER, âgé d'environ quarante ans, d'une forte constitution, fut mordu au poignet, au mois d'août 1785, par un petit chien qui lui appartenoit, & qu'il tua sur le champ, parce qu'il avoit mordu un cochon & qu'il paroïssoit disposé à mordre tout ce qui l'approcheroit. Il ne s'adressa à moi que plusieurs heures après avoir été mordu, & comme la blessure n'étoit pas très-considérable, & qu'il n'y avoit pas de preuves certaines que le chien fût enragé, je le pansai simplement avec le cérat ordinaire, lui conseillant cependant de prendre l'ormskirk, ce qu'il fit le lendemain matin, & il en mit aussi sur la blessure avec du vinaigre, suivant l'avis imprimé; comme il témoigna quelque envie de se faire plonger dans la mer,

je l'y engageai ; il alla à Giarson, où il subit l'opération ordinaire de l'immersion.

Depuis ce temps là, il continua à se bien porter & continua ses occupations ordinaires, qui étoient de tenir un cabaret de bierre, jusqu'au mois de décembre 1786. Vers ce temps là, comme ses affaires n'alloient pas bien, & qu'il craignit d'être arrêté, il quitta son pays & vint à Londres pour se cacher, jusqu'à ce que ses affaires avec ses créanciers fussent terminées.

Le lundi 23 février 1787, il dîna avec des domestiques de quelqu'un de Londres. Environ sur les sept heures du soir il mangea avec appétit ; mais lorsqu'il voulut boire, il fut surpris de ne pouvoir avaler, il s'imagina que c'étoit quelque chose qui lui étoit resté dans le gosier, il tenta de nouveau de boire, & il se trouva comme étranglé, mais il mangea facilement un peu de pain, quoiqu'il éprouvât toujours la même difficulté pour avaler la boisson ; il se retira fort mal à son aise, il eut quelques légers frissons, & il éprouva une si grande anxiété & tant d'opression qu'il ne put se lever le matin ; il mangea de la rotie de beurre, mais il ne put prendre du thé, il s'adressa à un apothicaire de Londres, qui le saigna, & qui lui donna quelques pilules purgatives ; mais comme il se trouva considérablement plus mal, il partit pour Richmond, où il me fit appeller environ sur les neuf heures du soir, le samedi 24 février.

Il craignoit que la difficulté qu'il éprouvoit de boire, ne fût une suite de sa morsure, ainsi que je l'appris par une conversation qu'il avoit eue avec sa femme ; mais il se flattoit toujours

que cela pouvoit venir d'un morceau de tripe qui s'étoit arrêté à son gosier, & il me dit qu'il s'étoit adressé à moi, dans l'espérance que je poufferois ce morceau, & que je le ferois descendre; mais lorsque je lui demandai s'il avoit ressenti quelque douleur au poignet qui avoit été mordu, il me dit qu'il devinoit ma façon de penser, & qu'il sauroit se soumettre à son destin.

Il parut très-agité & très-oppresé, se plaignit beaucoup d'un poids sur l'estomac & d'une anxiété qu'il ne pouvoit décrire; son pouls étoit très-vif & très-petit, ses yeux étoient hagards, il se plaignoit d'un léger mal de tête & d'une grande sécheresse à la bouche, mais il craignoit jusqu'à la vue des boissons. En lui montrant un verre d'eau, il parut très-agité; mais il dit qu'il étoit déterminé à le boire. Il n'en eut pas mis une goutte dans sa bouche, qu'il eut de violentes convulsions. Comme il y eut un peu d'eau répandue sur la table, sa main s'étant posée par hasard dans cet endroit, il ressentit le même effet.

Il me dit qu'il avoit observé une légère démangeaison au poignet depuis quelques jours, mais cette partie ne paroissoit ni décolorée ni enflée; comme il avoit déjà eu un accès d'hydrophobie, pendant vingt-sept heures, je ne crus point qu'on pût le secourir; cependant je lui fis appliquer un large vésicatoire sur les épaules, j'ordonnai qu'on lui fît des frictions aux bras & aux jambes toutes les deux heures, avec une once d'onguent mercuriel, & je lui fis donner un lavement, contenant une once de teinture d'assa foetida, & cinquante gouttes de laudanum,

toutes les quatre heures. le D^r. Prendergast qui le vit avec moi , desira qu'on lui fît prendre le turbith minéral, mais il lui fut impossible de l'avaler.

Le samedi matin 25 , il avoit toute sa connoissance, mais il ne s'étoit point mis au lit , il se retiroit dans un coin de sa chambre ayant les yeux très-hagards , & il formoit souvent un bruit semblable à l'aboiement d'un chien. Il dit aux personnes qui étoient auprès de lui , de ne point s'effrayer , & qu'il ne leur feroit aucun mal; mais il ne voulut pas qu'on lui parlât, & lorsque quelqu'étranger entroit dans sa chambre , il éprouvoit une grande agitation.

Vers le midi , il voulut mordre & battre les personnes qui l'environnoient , & il entra dans de si violentes convulsions qu'on fut obligé de le ferrer à l'aide d'un juste au corps. Après une violente secousse, il devint beaucoup plus tranquille, on continuoit les frictions mercurielles sans interruption, mais sans aucun effet sensible , & dès ce moment-là, sa situation devint vraiment déplorable; il s'imagina qu'on alloit l'étouffer entre deux lits de plumes, & toutes les fois que j'allois le voir, il craignoit que ce ne fût pour donner l'ordre fatal.

On ne put jamais ôter de son esprit cette malheureuse idée, & il se détermina à ne plus se plaindre dans la vue de cacher la nécessité où il supposoit que je me trouverois d'avoir recours aux moyens extrêmes qu'il redoutoit. Cette inquiétude mortelle, parut beaucoup plus fâcheuse que ses douleurs, & je n'ai pas été le premier, qui aie pensé qu'il souffroit beaucoup

moins que quelques personnes ne souffrent dans plusieurs autres maladies.

Dès ce soir là, jusqu'à trois & quatre heures du lundi matin, il conserva toute sa raison, il donna des ordres pour ses funérailles, & ayant fait ses adieux à sa femme, il fut saisi d'une convulsion qui termina ses souffrances.

J'examinai le cadavre le lendemain. En ouvrant la tête, je n'apperçus aucune trace de maladie, les vaisseaux du cerveau ne parurent pas plus remplis de sang qu'à l'ordinaire, & l'on ne decouvroit aucun vestige d'inflammation ni de gonflement autour du pharynx, ou des parties voisines. L'œsophage & la trachée artère parurent à la vérité recouverts d'un mucus plus épais qu'il ne l'est ordinairement; mais il est facile de rendre raison de ce phénomène, lorsqu'on fait attention que ce malade n'avoit pris aucun liquide depuis plus de cinquante-six heures, le lobe gauche des poumons & le bord du grand lobe du foie parurent enflammés, mais tous les autres viscères parurent dans leur état naturel.

Il paroît d'après cette observation ainsi que d'après plusieurs autres récentes, que l'ormskirk ne possède point des vertus prophylactiques relativement à cette maladie, & qu'on ne peut pas trop compter sur la méthode de plonger les malades dans la mer, pour la prévenir; le seul effet que cette immersion produit, étant plutôt dû à l'impression que la crainte produit sur le système nerveux, qu'à la force tonique ordinaire des bains froids.

Il paroît qu'il y a des raisons pour soupçon-

ner que la morsure d'un chien peut occasionner l'hydrophobie, quoiqu'il n'en soit pas attaqué, car le chien de cet homme n'avoit donné aucun symptôme de cette maladie avant de l'avoir mordu, mais il fut tué trop promptement pour s'assurer de ce qu'il en étoit. Je tiens d'une autorité respectable, que le chien qui mordit le fils de l'Amiral Rowley (1), il y a environ deux ans, mangea & but un bassin de lait & d'eau après l'avoir mordu, & qu'il ne témoigna aucune disposition à mordre le cocher de Sire James Cockburne qui lui passa une corde autour du col, & qui le conduisit dans la remise où il vécut quatre jours.

Comme ce pauvre homme se porta bien pendant si long-temps & n'éprouva aucune incommodité à la partie mordue, il n'y a point de raison pour imaginer que l'augmentation de l'irritabilité du système nerveux, occasionnée par l'état où son esprit a été pendant quelque temps, a pu agir comme une cause occasionnelle de la maladie. S'il en étoit ainsi, n'auroit-on pas pu se promettre quelques bons effets d'une longue suite de bains froids, aidée par les plus puissans toniques, sur-tout vu que le mercure n'a pu prévenir la rage?

Comme le bain froid paroît avoir été utile dans quelques cas du mal mâchoire, ne pourroit-on pas l'essayer dans l'hydrophobie (2)?

(1) Voyez cette observation décrite dans le septième volume de ce Journal, page 90.

(2) C'est ce qui a été rapporté par le Dr. Vaughan, mais sans aucun avantage sensible. Voyez les observa-

Celse avec sa brièveté ordinaire, recommande ainsi que d'autres auteurs le bain froid, & d'après ce qu'il dit » *unicum tamen remedium est* » on pourroit croire qu'il a eu du succès dans quelques cas ; mais son idée paroît plutôt avoir été de forcer par-là le malade à avaler de l'eau, car il conseille de le p'onger au-dessous de l'eau, dans le cas où il sauroit nager, & il finit par dire, » *sic enim simul sitis & aquæ metus tollitur* (1) ».

Cette observation ne répand aucun jour sur la rage ; la seule conséquence que nous en puissions tirer, c'est que nous ignorons entièrement la nature & le traitement de cette cruelle maladie.

Richemont, 8 avril 1787.

XI. *Détails sur deux cas de constipation violente dont le premier a été traité avec succès par l'application intérieure & extérieure de l'eau fraîche, & le second par l'évacuation des matières par le vagin ; lettre de M. Charles Kite, Membre de la corporation des Chirurgiens de Londres ; & Chirurgien à Gravesend dans le Comté de Kent.*

MONSIEUR,

Je prends la liberté de soumettre les deux

sions & remarques sur l'hydrophobie de cet Auteur, page 35, note de l'Editeur.

(1) *Celsus de Medicinâ, lib. V, cap. 27.*

observations suivantes à vos réflexions ; la terminaison de la première est décisive en faveur d'une méthode à laquelle on ne paroît pas encore avoir fait assez d'attention ; & comme elle tend d'une manière remarquable à établir une pratique qui n'est pas parfaitement connue, je désire qu'elle puisse contribuer à la répandre davantage.

La seconde observation n'a aucun rapport avec la première, quant à sa terminaison ; cependant comme elles se ressemblent par leur nature, en ce qu'elles proviennent d'une cause, dont autant que je puis le savoir, aucun écrivain n'a fait mention ; & comme les causes de ces cas en général sont très-peu connues, je présume qu'elle pourra également vous faire plaisir.

OBSERVATION 1^{re}.

Daniel Donaldson, homme fort & vigoureux, âgé de 48 ans, & qui avoit été matelot, jouissoit encore au mois d'Octobre 1785, d'une bonne santé ; mais vers ce temps-là, demeurant dans un atelier de charité, dans le Comté de Lincoln, il fut attaqué d'une fièvre intermittente irrégulière qui dura deux ou trois mois, & qui s'est guérie à l'aide de quelques remèdes parmi lesquels le malade ne croit pas que le quina fût employé ; il datoit l'époque de sa maladie de ce moment-là ; car peu après il fut sujet à des douleurs dans différentes parties de l'abdomen, mais plus particulièrement à l'hypocondre gauche & autour du nombril ; lorsque les douleurs étoient violentes, la partie

s'enflait & il y avoit de la constipation ; mais lorsqu'on procuroit quelques selles, le malade alloit aussitôt beaucoup mieux, & le gonflement disparoissoit ; il s'aperçut bientôt que, quand il y avoit une certaine quantité de matière fécale accumulée, les mêmes symptômes reparoissoient, & il étoit obligé d'avoir recours aux sels ou à d'autres purgatifs pour se procurer quelques évacuations ; il éprouva les mêmes incommodités à-peu-près tous les 4 ou 5 jours ; mais comme les remèdes dont il avoit usé jusqu'alors, lui avoient toujours procuré un soulagement momentanée, il ne me fit appeler que le 23 Mars 1786, parce qu'il se trouvoit plus mal à raison de ce qu'ayant pris ses remèdes ordinaires, ils avoient manqué leur effet.

La douleur que le malade éprouvoit étoit accompagnée d'un peu de tension, & elle étoit générale dans tout l'abdomen, mais immédiatement au-dessous du nombril, elle étoit beaucoup plus forte ; dans cet endroit il y avoit un gonflement considérable, qui me parut d'abord être un effet de la contraction des muscles abdominaux, mais après elle me parut bien plutôt un amas de matière fécale & d'air arrêté dans quelque portion des intestins. Il y avoit environ une semaine que ce malade n'étoit allé à la selle ; il avoit souvent rendu des urines, mais en petite quantité ; il n'y avoit aucun symptôme d'inflammation ou de fièvre, car il n'avoit point eu de frissons, & son pouls ne s'écartoit que peu du pouls naturel, & il n'éprouvoit ni maux de cœur ni vomissemens.

Avant que je le viffe, il avoit pris trois onces de fel qui n'avoient produit aucune évacuation ; je lui fis donner une forte dose de jalap & de crème de tartre avec aussi peu de succès. L'extrait cathartique & le mercure doux l'ayant soulagé dans un premier accès, on y eut recours & on les donna à haute dose, mais sans aucun succès. On eut en même temps recours aux lavemens qu'il ne rendit pas toujours, mais qu'il rendit souvent dans le même état que lorsqu'on les lui avoit donnés. Il paroît inutile de spécifier tous les remèdes que l'on employa, il suffira peut-être de dire qu'après une saignée on eut recours tour à tour au sel purgatif, à l'infusion de féné, au jalap, à l'extrait cathartique au mercure doux, à l'huile de ricin, &c. & que comme les purgatifs n'occasionnèrent aucunes douleurs ni maux de cœur, je les employai à des doses plus fortes que je ne les avois jamais données ni personne à ce que je sache : on donna des lavemens émolliens, huileux & purgatifs. Quelquefois même on y fit entrer une dissolution de térébenthine, & souvent une forte infusion de tabac. La dose ordinaire de chaque lavement étoit d'une pinte ; on les faisoit injecter à force avec une canule plus large que les canules ordinaires.

Je m'étois d'abord assuré de l'état de la partie inférieure du rectum, mais je pensai bientôt qu'il étoit nécessaire d'examiner s'il existoit quelque embarras à la partie du colon ; d'après cette idée, on introduisit avec précaution une chandelle d'environ un pied de long, mais

fans rencontrer aucun obstacle ; cependant on l'y laissa jusqu'à ce que le suif fût fondu ; & concevant qu'il pouvoit résulter quelque'avantage d'une substance douce qui séjourneroit pendant quelque temps dans ces parties , on réitéra le remède.

On employa le bain chaud , mais le malade étoit sensiblement plus mal pendant qu'il y étoit ; lorsqu'il en sortoit, on lui donnoit un lavement de fumée de tabac , on le remettoit après cela dans le bain ; & pendant qu'il y étoit , on lui en donnoit un autre ; & enfin , on lui en donnoit un troisième , lorsqu'il en sortoit ; le même jour , on jetta sur ses jambes & sur ses bras une petite quantité d'eau froide pendant qu'il étoit sur une couverture dans une chambre chaude ; mais le lendemain on le porta sur des pierres froides d'une maison de bain, absolument nud, en même temps pendant un froid assez dur, on lui jetoit des seaux pleins d'eau froide sur les jambes , les cuisses & les bras ; cette opération , au lieu d'augmenter les douleurs comme le bain chaud , fit beaucoup de bien au malade ; mais ce soulagement dura peu , & ce fut le seul effet que ce traitement produisit.

Le lendemain , après qu'on lui eut donné un lavement de fumée de tabac , il eut mal au cœur & vomit beaucoup ; ce qu'il rendit avoit une odeur très-forte de tabac , & ressembloit exactement par l'odeur & au coup-d'œil , aux matières fécales liquides qu'il avoit rendues en faisant des efforts violens. Quelque petite que fût cette évacuation ; lorsque le

mal de cœur eut cessé, il se trouva beaucoup mieux : c'est pourquoi j'aidai le vomissement, en lui faisant prendre un scrupule de vitriol blanc toutes les demi-heures, jusqu'à ce qu'il opérât, ce qui ne tarda pas; il vomit une ou deux fois avec le même succès. On avoit employé tout ce que l'on avoit pu imaginer pour procurer quelque succès, je parcourus envain les meilleurs écrits, tant des anciens que des modernes, pour trouver de nouveaux remèdes (1) : ceux que l'on avoit employés l'avoient été de la manière la plus propre à favoriser leur action, sur-tout on s'étoit servi des plus violens purgatifs à des doses presque illimitées; l'opium, l'éther & les injections de toute espèce (on en a fait au moins à cinquante); l'électricité, les bains chauds, l'application de l'eau froide, remède célébré avec tant de raison dans ces cas, mais sans le moindre succès.

Lorsque je vis le malade, le 15^e. jour de sa maladie, je le trouvai dans l'état suivant; les intestins continuoient à être dans une constipation obstinée; le ventre étoit dur, & immédiatement au-dessous du nombril, il étoit gonflé un peu régulièrement; la douleur occasionnée par la tension étoit violente avec des instans de rémission; mais elle augmentoit beaucoup par la compression, les vomissemens étoient fréquens quelquefois d'une ma-

(1) Je dois en excepter le vif-argent, en faveur duquel le témoignage d'un grand nombre d'autorités respectables, ainsi que le sens commun, parlent si puissamment, mais que je n'employai pas.

tière limoneuse , d'autre fois d'une matière stercoreuse & avoient l'odeur & l'air de ces liquides (1) ; le poulx étoit mou , foible & irrégulier ; les yeux enfoncés dans leur orbite & pesans ; la respiration courte & précipitée , & accompagnée d'un mouvement continuel des narines , le hoquet étoit fréquent & fatigant ; le malade avoit presque entièrement perdu l'appétit & le sommeil ; il avoit de fréquens soubresauts , & quelquefois de la disposition au délire ; la sécrétion des urines étoit peu abondante ; il les rendoit souvent avec un peu de douleur , & elles déposoient un sédiment noir & abondant.

Le malade jusques-là avoit supporté sa maladie avec courage , & avoit souffert avec une patience singulière que l'on exécutât toute sorte de moyens , mais alors comme il sentoit le danger éminent où il étoit , il s'inquiéta , se découragea ; le désespoir étoit peint sur sa figure , & il pria qu'on le laissât mourir tranquille. Sa situation me parut si fâcheuse , que j'espérai à peine pouvoir la changer ; j'adoptai l'opinion de ceux qui pensent que , dans les cas désespérés , il vaut mieux avoir recours à des remèdes douteux & même dangereux , que d'abandonner un malade sans lui procurer quelque moyen de se sauver. Tant que nous

(1) Un jour qu'il se trouvoit mal , après avoir pris un lavement de fumée de tabac qui avoit pénétré , il dit qu'il sentoit fortement le tabac ; mais je n'ai jamais pu savoir qu'aucun autre lavement eût produit le même effet.

observerons cette règle invariable, nous ne discontinuerons nos efforts que quand nous ne pourrons plus les employer, & je suis persuadé qu'on lui devra nombre de guérisons rares. Tous les praticiens, guidés par ces sentimens, se rappelleront sûrement plusieurs cas dans lesquels leur persévérance en apparence inutile, a été couronnée par les succès les plus inattendus. Quoi qu'il en soit, la suite de cette observation est si décisive, qu'il est inutile d'employer d'autres preuves en faveur de cette opinion. D'après ces principes, en me rappelant les différens moyens que nous avons employés, je ne pus m'empêcher d'observer que, quoique l'application d'eau froide n'eût été suivie d'aucune évacuation, le malade s'étoit trouvé soulagé, tandis que le bain chaud l'avoit incommodé.

Je me déterminai à employer encore une fois ce premier remède ; mais pour en tirer un profit plus sensible, je fus persuadé qu'il étoit nécessaire de l'employer beaucoup plus long-temps qu'on ne l'avoit fait : c'est ce que l'on exécuta, mais de manière qu'il n'y avoit que le danger extrême du malade qui pût justifier un procédé aussi désespéré.

Comme il étoit beaucoup trop foible pour qu'on pût le porter aux bains publics, on le laissa sur le bord de son lit, les pieds dans un tonneau, & on lui jetta deux ou trois seaux d'eau froide sur les jambes & les cuisses, de manière que ses pieds étoient continuellement arrosés d'eau ; on continua cette opération pendant dix minutes sans aucune inter-

ruption ; il se trouva alors tellement affecté par le froid , que je jugeai prudent de cesser.

On l'essuya & on le mit dans son lit ; au bout d'une demi-heure , comme il étoit assez bien remis , on lui donna un lavement avec une pinte & demie d'eau froide ; & immédiatement après , on lui appliqua des linges trempés dans l'eau froide sur tout l'abdomen ; on réitéra cette application toutes les fois que les linges commençoient à s'échauffer. Les effets de ce traitement furent si marqués qu'on en fut vraiment surpris ; car au bout de quelques minutes , le malade eut une abondante évacuation de matières fécales extraordinairement grosses & dures ; elle fut suivie par plusieurs autres évacuations plus petites ; le gonflement & la tension de l'abdomen étoient considérablement diminués ; il n'y eut plus de vomissement ni de hoquet , & tous les symptômes d'un prompt rétablissement parurent bientôt ; cependant , quoique les selles passassent avec la plus grande abondance , elles ne parurent point encore suffisantes pour que l'évacuation fût complète. On eut recours à plusieurs doses de séné & de sels avec des lavemens purgatifs & relâchans chauds , mais avec aussi peu de succès qu'auparavant. Au bout de deux jours , je craignis que le malade ne retombât dans la même situation ; c'est pourquoi j'ordonnai des lavemens d'eau froide , l'application réitérée de linges froids , & tous les quarts d'heure une demi-pinte d'eau jusqu'à ce qu'il en eût pris une carte. Ces moyens nous procurèrent encore une selle assez abondante , &
j'espérai

J'espérai qu'en revenant aux purgatifs & aux lavemens également purgatifs, nous pourrions obtenir l'effet que nous désirions; je fus cependant encore trompé dans mes espérances. Au bout de trois jours, j'eus la mortification de trouver le malade aussi constipé qu'auparavant.

En réfléchissant attentivement sur cette maladie, il me parut qu'à la première opération, avec l'eau froide prise intérieurement & employée extérieurement, le malade étoit extrêmement affecté par le froid, & que, par cette raison, il s'étoit fait une évacuation copieuse; mais qu'à la seconde fois, comme il avoit paru peu affecté par le froid, l'évacuation avoit été moindre, & qu'il fallut beaucoup plus de temps pour l'obtenir: c'est ce qui me détermina à revenir au premier procédé; en conséquence, on lui jeta deux seaux d'eau sur les cuisses & les jambes, jusqu'à ce qu'il devînt extrêmement froid; après quoi on employa les lavemens froids & les linges trempés dans l'eau froide; l'événement répondit complètement à mon attente; il se fit une évacuation copieuse, & j'eus le plaisir le lendemain matin de voir qu'un purgatif ordinaire avoit agi fort librement, & que les intestins étoient alors complètement débarrassés.

Il ne sera pas inutile d'observer que, malgré l'énorme quantité de purgatifs que le malade avoit pris, on fut obligé de continuer leur usage une fois tous les deux ou trois jours, pendant quelque temps après son rétablissement.

Au bout de trois semaines après qu'il fut délivré de cette maladie, il devint ascitique; dès qu'on s'en apperçut, on eut recours aux diurétiques de différentes espèces, principalement aux oignons de scille & à la digitale pourprée, mais sans succès. On lui donna tous les jours la crème de tartre à la dose d'une once; elle lui fit rendre du sang & des mucosités, mais point d'eau; présumant que le foie étoit attaqué, je fis faire des frictions avec des fortes doses d'onguent mercuriel camphré sur la région de ce viscère, & j'employai pendant quelque temps du mercure doux à la dose de six grains par jour; mais au bout de trois semaines, l'enflure avoit tellement augmenté, elle étoit si douloureuse, que l'on fut obligé de faire la ponction; on évacua dix-neuf pintes; en exposant une partie de cette eau à un degré de chaleur suffisante pour coaguler le sérum, il n'y en eut qu'une partie qui se coagula & encore imparfaitement. On revint à la digitale pourprée, & l'on donna un grain de cette plante deux fois par jour pendant quinze jours, elle occasionna des maux de cœur & de légers vomissemens sans augmentation d'urine. On réitéra plusieurs fois la ponction, mais cette opération de même que tous les autres remèdes, ne furent que des palliatifs. Le malade résista jusqu'au commencement de Décembre, & enfin il mourut.

Je désirois beaucoup examiner l'état des viscères après la mort, mais plusieurs circonstances m'en empêchèrent; je m'en consolai en quelque sorte, en faisant réflexion que pen-

dant près de neuf mois , ce malade n'avoit eu aucun retour de constipation , si ce n'est dans quelques instans qui rendirent nécessaires de légères doses de purgatif ordinaire.

O B S E R V A T I O N I I.

Au milieu de Juin 1784 , je fus appelé à Ludderdown , pour voir Mistriss Neville , âgée de 27 ans , & d'un très-grand embonpoint.

Elle se rétablissoit des couches de son second enfant. Son premier travail avoit été si violent & si précipité , qu'il se termina sans sage-femme. Le placenta se sépara très-bien , mais trois jours après l'accouchement , elle fut attaquée de frissons qui durèrent 3 ou 4 heures , & qui furent suivis d'une perte considérable qui , après avoir beaucoup affoibli la malade , s'arrêta d'elle même. Le second fut aussi précipité que le premier , ne donnant pas le temps d'appeler le Chirurgien. Le troisième jour après , elle fut également attaquée de frissons suivis de perte qui s'arrêta comme la première , après avoir considérablement affoibli la malade.

Un mois après son dernier travail , elle fut attaquée de fortes douleurs lancinantes à la partie inférieure de l'abdomen , immédiatement au-dessus du pubis. Ces douleurs occupoient une espace de la largeur de la pomme de la main. Elles étoient fixées dans cet endroit & ne s'en écartoient jamais : vers le même temps la malade eut la fièvre & fut constipée.

Ces accidens augmentant continuellement ,

je fus appelé le septième jour, & elle me raconta ce que je viens de dire.

Les tégumens de l'abdomen n'étoient point enflés ni sensibles au toucher ; mais en pressant un peu fort au-dessous du pubis , la malade éprouvoit une douleur très-forte. Il y avoit plus d'une semaine qu'elle n'étoit allée à la selle , si ce n'est que de temps en temps elle avoit rendu des petits morceaux de matière fécale de la grosseur d'une noix & aussi durs que de la pierre , mais elle avoit un besoin continuel d'aller , & tous les quarts d'heure elle avoit de violentes contractions qui durent environ cinq minutes , pendant lesquelles sa douleur étoit insupportable. Dans les instans de rémission , elle étoit cependant assez bien , & de temps en temps elle jouissoit d'un très-bon sommeil.

Son pouls étoit foible , petit & un peu dur ; la chaleur du corps étoit considérable ; la peau étoit sèche , & elle rendoit souvent en petite quantité des urines très-colorées & sans sédiment , elle avoit quelquefois l'air très-abattu , d'autre fois , elle étoit très-rouge , ressemblant à quelqu'un qui est très-fatigué , mais en même temps elle avoit cet air que l'on ne sauroit décrire , mais qui me persuadoit que sa maladie n'avoit pas fait sur la constitution , cette impression que j'aurois imaginé avoir été produite d'après le récit de sa maladie ; sa langue étoit blanche & sèche , & elle buvoit souvent en petite quantité pour diminuer sa soif.

Je pensai qu'il falloit essayer de la saigner ; mais lorsqu'on eut tiré environ huit onces de

fang, le pouls s'abattit, & je fis sur le champ arrêter la saignée. Le sang reposé étoit un peu ferme, mais il n'avoit pas un mauvais coup d'œil. J'ordonnai des pilules composées d'extract cathartique, de mercure doux & d'opium, remèdes que j'ai souvent employés avec les plus grands avantages dans les constipations rebelles, & je recommandai à la malade d'en prendre une toutes les demi-heures, jusqu'à ce qu'elles eussent produit l'effet désiré. J'ordonnai des lavemens purgatifs toutes les heures, & des fomentations chaudes pour être continuées sans interruption.

Le lendemain lorsque j'allai voir ma malade; il ne s'étoit fait aucune évacuation par les selles; la douleur avoit été beaucoup plus considérable, & toutes les fois qu'on lui donnoit des pilules ou quelques boissons, elle les rendoit immédiatement après. On réitéra la saignée; l'huile de ricin donnée seule, dans l'orge, ou mêlée avec l'eau de menthe poivrée, éprouvoit le même sort que tout le reste; c'est pourquoi j'ordonnai deux ou trois grains d'opium, & une heure après, différens purgatifs, & des lavemens d'infusion de tabac, sur lesquels je fis insister; j'ordonnai le bain chaud & les fomentations dans les intervalles des bains.

Ce traitement fut aussi inutile que le précédent, & je trouvai que la malade alloit sensiblement plus mal.

Je n'hésitai point à convenir que je ne connoissois absolument rien à la cause de cette maladie, & je me persuadai qu'elle demeureroit

inconnue, jusqu'à ce que la dissection nous eût éclairés à son sujet.

Je m'étois d'abord informé si la malade avoit une tumeur dans l'abdomen avant cette maladie; l'on m'avoit répondu que non : j'imaginois donc que cette affection pouvoit venir d'un amas de matières fécales dans le rectum, mais d'après le rapport de la nourrice qui avoit donné les lavemens, cela ne pouvoit pas être, cependant ne voulant pas m'en rapporter à cette femme, je me déterminai à m'assurer de ces deux particularités. Pendant que je passois dans une chambre voisine, la malade éprouva la sensation de quelque chose qui crevoit au dedans d'elle, & il y eut immédiatement après une selle très-abondante, mêlée de pus, ce qui lui procura un soulagement très-prompt. Désirant m'assurer d'où provenoit ce pus, j'engageai les femmes qui servoient la malade à cette recherche, mais comme elles ne furent point d'accord dans leur rapport, on me pria de l'examiner moi-même, & je crus appercevoir qu'il venoit du vagin. En introduisant mon doigt dans cette partie, l'évacuation augmenta; mais en l'examinant plus attentivement, je ne pus déterminer précisément de quelle partie du vagin cette évacuation venoit.

Cependant, faisant attention à toutes les circonstances de cette maladie, je regardai comme très-probable que cet amas étoit situé dans la membrane cellulaire qui réunit le vagin & le rectum; on donna un lavement qui passa très-bien, & dès ce moment-là, les selles devinrent

très-régulières, & la malade se rétablit bientôt parfaitement bien.

Gravefend, le 17 avril 1787.

XII. *Observation sur la cause de la mort des enfans, lorsque le cordon ombilical est comprimé pendant le travail, par John Clarke, licencié ès accouchemens du Collège royal de médecine, & Démonstrateur d'accouchemens à Londres.*

IL n'est pas rare de voir des cas, où des enfans qui étoient certainement vivans au commencement du travail, naissent morts; ce qui arrive ordinairement par la compression du cordon ombilical. Cet accident peut avoir lieu de bien des manières, mais le plus ordinairement, lorsque le cordon est trop long. Lorsque le cordon est trop long, il peut se rencontrer à l'orifice de la matrice, & il peut descendre dans la cavité du bassin avant que les autres parties de l'enfant se présentent, & alors lorsqu'on ne le détourne pas promptement, & que le travail est long, l'enfant naît mort.

Il arrive quelquefois que des praticiens, dans la vue d'augmenter l'action de l'utérus & d'abrégier le travail, déchirent les membranes & évacuent les eaux, ou que les membranes se déchirent naturellement dans le commencement de l'accouchement. Par ce moyen, il se fait une espèce de courant qui entraîne le cordon ombilical (ce qui n'arriveroit point sans cela) vers

l'orifice de la matrice, & si on l'y laisse, on court les risques de la compression pendant le travail, & de faire périr l'enfant (1). On a eu différentes opinions sur la cause de la mort de l'enfant lors de ces accidens ; & la plus générale, est celle qui l'attribue à l'apoplexie, ou à ce que le cœur & ses vaisseaux sont tellement distendus par le sang, qu'ils ne peuvent plus exercer leur action, ou à ce que la nutrition est interceptée ; mais dans le premier cas, la mort de l'enfant ne seroit point aussi prompte ; & dans la seconde de ces suppositions, qui n'est probablement pas appuyé sur des faits, il est question de savoir

(1) Peut-être que l'un des grands usages des membranes qui contiennent les eaux, est de préserver la vie de l'enfant, des accidens auxquels elle seroit exposée par les contractions de l'utérus ; car si le cordon ombilical se trouvoit dans une situation défavorable, comme dans quelque jointure ou même entre le corps de l'enfant & les parois de l'utérus, sa circulation seroit en danger ; & c'est ce que préviennent en grande partie les eaux, parce qu'alors l'utérus ne peut agir sur l'enfant lui-même, mais seulement comme dans une vessie pleine d'eau, où la compression n'agit pas immédiatement sur les corps qui peuvent y être contenus, & en conséquence la vie de l'enfant est généralement en sûreté jusqu'à ce que les eaux se soient écoulées : ceci peut fournir une observation pratique ; c'est que nous devons apporter beaucoup de soin à ne jamais déchirer les membranes trop précipitamment, soit par mal-adresse, soit pour épargner notre temps, toutes les fois que le cordon ombilical peut être entraîné par les eaux ; nous devons au contraire prévenir cette rupture par toutes sortes de moyens, excepté dans les cas où la sûreté de la mère ou celle de l'enfant peuvent l'exiger.

depuis quand la circulation est interceptée, car dans ce moment-là, le corps de l'enfant est pourvu de toute la quantité de sang qui lui est nécessaire, & c'est pourquoi l'on peut concevoir que l'enfant vivroit s'il n'y avoit point d'autres obstacles (1).

Mais comme je suis disposé à croire que le placenta exerce chez le fœtus les mêmes fonctions que le poumon exerce par la suite chez les adultes, indépendamment de la nutrition dont il est l'organe, je présume que la mort de l'enfant qui a lieu par la compression du cordon ombilical, est due au défaut d'air, & qu'il périt de la même manière que les personnes noyées; c'est ainsi qu'on peut rendre compte des rétablissémens qui ont lieu dans l'un & l'autre cas.

L'admission de l'air dans le sang paroît nécessaire chez tous les animaux, mais la manière dont cela se passe chez chacun d'eux, est différente chez quelques-uns. Cette admission de l'air dans le sang se fait par l'application immédiate de l'air sur les poumons; tels sont les animaux qui vivent au grand air; chez d'autres, cette même admission de l'air dans le sang, se fait par le moyen d'un fluide susceptible d'être imprégné d'air, & qui le communique

(1) On peut répondre à la dernière opinion, qu'un enfant peut encore vivre plusieurs jours après sa naissance, & qu'ainsi il ne périroit pas sitôt par le défaut de nutrition, dans un aussi court espace de temps que celui qui est nécessaire pour son passage à travers le bassin.

au poumon ; ainsi qu'on le voit dans plusieurs espèces de poissons à coquilles , qui par leur structure , sont incapables de locomotion , tel que les huitres , &c.

Si l'influence de l'air est nécessaire en général , pour conserver la vie animale , il paroîtra très-probable qu'elle est aussi importante dans le fœtus , & d'après ce principe , on trouve dans les animaux ovipares un appareil convenable à l'admission de l'air dans le sang de l'embryon , & un autre qui expose le sang à l'air ; dans les animaux vivipares , il paroît qu'il n'y a pas d'autre organe propre à remplir cette fonction dans le fœtus que le placenta. Dans la construction du système vasculaire chez les adultes , la nature prend un grand soin de rapporter le sang qui a servi à la circulation dans les poumons & des poumons au cœur , en sorte que par l'élaboration de la respiration , il peut circuler par tout le corps.

On trouve un appareil semblable dans le fœtus pour apporter le sang au placenta , & former le système général de circulation du fœtus , sans que cependant il passe par ces poumons où il n'acqueroit rien.

Dans les adultes , si l'admission de l'air dans le poumon ne peut avoir lieu , soit que la trachée artère soit bouchée soit que l'on plonge la bouche dans l'eau , ou s'il y a quelqu'obstruction dans les vaisseaux qui empêchent le sang de passer dans les poumons , la vie des malades ne se soutiendra qu'avec peine , ou même s'éteindra tout à fait.

C'est ainsi que le fœtus languit ou périt ,

lorsque le passage du sang à travers le placenta se trouve empêché, & cela à peu près de la même manière que les adultes périssent, lorsque le passage de l'air dans les poumons est obstrué; le moyen par lequel l'influence de l'air est portée par le placenta au sang du fœtus, ressemble probablement à celui par lequel cette même influence agit sur les huîtres par le moyen de l'eau, & comme l'on fait que le poisson ne peut vivre dans de l'eau d'où l'on a ôté l'air, de même il n'est pas possible que les enfans survivent aux accidens qui empêchent leur sang de communiquer à celui de leur mère par le moyen du placenta, dont le sang étant renouvelé par les artères spermatisques & hypogastriques, est imprégné d'air par le moyen des poumons de la mere.

Si donc le défaut d'air est la cause de la mort des enfans lorsque le cordon est comprimé, le traitement qui doit suivre pour les rappeler à la vie, est le même que celui qui convient aux personnes noyées.

L'application des stimulans reproduit seul la vie chez les personnes noyées en excitant l'action des organes de la respiration, & il n'y a point de stimulant aussi puissant que de l'air frais appliqué sur le poulmon: la chaleur excitée soit par les frictions, soit par le bain chaud, ou par tout autre moyen peut aussi aider à rappeler la vie, en fournissant au corps une chaleur extérieure, en favorisant ainsi les forces vitales affoiblies qui succomberoient bientôt, lorsqu'il faudroit qu'elles reproduisissent & soutinssent la chaleur nécessaire au corps animal;

mais cette chaleur seule n'est pas suffisante pour rendre la vie au malade.

Lorsque les enfans naissent morts en apparence, quoique nous puissions aider leur retour à la vie par la chaleur & par les frictions, cependant à moins que nous ne puissions exciter la respiration, qui est la seule source de l'admission de l'air après la naissance, toutes nos tentatives seront inutiles, ainsi que j'ai eu l'occasion d'en faire dernièrement la malheureuse expérience avec le D^r. Denman, sur un enfant chez lequel, quoique nous soyons parvenus en imitant la respiration à exciter les mouvemens du cœur, comme les muscles de la respiration chez cet enfant, n'étoient pas susceptibles de contraction ou d'excitement, le cœur cessa enfin d'agir & l'enfant mourut.

Puisque l'air est nécessaire pour la conservation de la vie animale, nous pouvons conclure 1^o. qu'il est également nécessaire dans le fœtus, & cette opinion est fortifiée par l'analogie avec ce qui se passe chez les fœtus des animaux ovipares.

2^o. En comparant le retour du sang au placenta chez le fœtus, avec le retour du sang aux poumons chez les adultes, il paroîtra probable que les fonctions de ces viscères sont les mêmes.

3^o. Si ces premières conséquences sont justes, les accidens qui suivent, les embarras qui gênent la circulation dans la trachée artère ou dans les poumons, & dans les fœtus par le cordon ombilical, seront analogues.

4^o. Les moyens de rappeler les malades à la vie, seront les mêmes dans les deux cas à sa-

voir l'application ou l'influence de l'air sur le sang.

5°. Je dois croire & nous pouvons dire avec raison que les enfans qui meurent par la compression du cordon ombilical, meurent par le défaut de l'influence de l'air sur le sang.

Chancery Lane, 31 mai 1787.

XIII. *Extrait d'une lettre de M^r. Robert Chesher, Chirurgien à Hinckley, dans le Comté de Leicester, contenant des détails sur un cas de luxation de l'humérus, dans lequel on facilita la réduction de l'os, en excitant des maux de cœur par le moyen du tartre émétique, communiquée au D^r. Simmons, par le D^r. Denman, Médecin à Londres.*

IL y a quelque temps que je fus appelé chez un homme fort & robuste qui s'étoit démis l'épaule; la tête de l'os avoit glissé assez loin sous le muscle pectoral, on avoit fait plusieurs tentatives inutiles pour en opérer la réduction. J'étois dans ce temps-là malade, & ne me sentant pas assez fort pour vaincre cette difficulté, je fis placer le malade sur une chaise, & je lui fis donner une dissolution de tartre émétique dans l'eau de menthe; à la troisième prise il se trouva mal & si foible qu'il pouvoit à peine se soutenir dans sa chaise. Je fis faire alors une extension modérée, & guidant moi-même la

tête de l'os, elle rentra très-aisément dans son articulation. (1)

XIV. *Observation sur l'usage de l'arsenic dans les fièvres intermittentes, par Robert Willam, D^r. M. membre du Collège royal de médecine, & Médecin de l'hôpital public, & de l'hôpital de Finsbury, à Londres.*

DANS un petit ouvrage qui a été publié dernièrement par le D^r. Fowler, Médecin à Stafford, on a recommandé l'arsenic comme un remède sûr & efficace dans le traitement des fièvres intermittentes; la partie la plus prudente de la faculté se récria contre ce remède, dans

(1) Dans les transactions philosophiques, volume LI, on trouve un cas de luxation de l'os de la cuisse, par M. Yonge, Chirurgien à Plimouth, dans lequel les muscles étoient tellement affoiblis, « par le séjour » du malade dans son lit, & tellement diminués par » l'usage réitéré des purgatifs, qu'ils se prêtèrent fa- » cilement », & que l'on opéra la réduction le vingt-cinquième jour après que l'on eut inutilement tenté de l'opérer par la méthode ordinaire, immédiatement après l'accident. Cet événement conduit M. Yonge à demander très-ingénieusement si, « en donnant de forts » purgatifs, fréquemment réitérés, de manière à re- » lâcher & à affoiblir les muscles des sujets forts & » vigoureux, on ne parviendroit pas plus facilement » à la réduction dans les luxations de l'humérus ». L'observation rapportée par M. Chessher, fait voir combien cette idée est fondée. (Note de l'Editeur).

la crainte qu'un usage indiscret d'un minéral aussi actif, ne produisît les plus dangereux effets. Cependant plusieurs praticiens se sont hasardés à l'administrer, & ont donné les détails de leur succès à la prière du D^r. Fowler. J'en ai fait l'épreuve d'une manière assez étendue, dans plusieurs cas de fièvres intermittentes que j'ai eu à traiter pendant ce printemps; j'ai fait faire pour cela une certaine quantité de dissolution d'arsenic, suivant la formule prescrite dans le traité dont j'ai parlé; & il me paroît que les détails de mes expériences à ce sujet, ne seront point déplacés dans le journal de médecine.

OBSERVATION I.

John Hawes, âgé de vingt-six ans, fut reçu à l'hôpital public au mois de mars 1787, pour une fièvre tierce qu'il avoit portée pendant plusieurs semaines sans se la faire traiter; comme cette maladie ne céda pas aux premières doses de quina, j'ordonnai après avoir fait vomir le malade, douze gouttes (1) de la dissolution d'arsenic, à prendre trois fois par jour dans de l'eau d'orge; les accès ne revinrent point, & le malade fut renvoyé au bout de quinze jours en parfaite santé; cette dose ne produisit ni nausée, ni tranchée, ni aucun autre symptôme fâcheux.

(1) Huit gouttes de cette dissolution contiennent environ un demi-grain d'arsenic. Voyez le volume VI de cette traduction.

OBSERVATION II.

Une jeune femme d'environ dix-sept ans, reçue vers le même temps, avoit une fièvre intermittente depuis neuf semaines; un émétique & un purgatif suivi du quina, qu'elle avoit pris dans les premiers temps de sa maladie, n'avoient produit aucun effet. Le 17 Mars elle commença à prendre quinze gouttes de la dissolution, & elle se ressentit de l'accès suivant, mais ce fut le dernier. On continua le remède pendant dix jours, sans qu'il produisît aucun autre effet sensible.

OBSERVATION III.

Charles Deves, âgé de douze ans, d'une constitution délicate, irritable & fort maigre, fut reçu au mois d'Avril 1787, ayant une fièvre quotidienne très-régulière; comme il paroissoit y avoir dans ce malade, une disposition aux congestions addominales, je crus qu'il étoit important d'arrêter de bonne heure les progrès de la maladie. Après avoir évacué convenablement, cet enfant voyant que son estomac ne supporteroit pas impunément le quina, les amers & les autres toniques que l'on emploie ordinairement, j'ordonnai dix gouttes de la dissolution, à prendre comme dans les premiers cas, & j'eus le plaisir d'en observer les mêmes effets. Elle prévint le retour de l'accès sans occasionner aucun symptôme fâcheux, malgré l'état peu favorable du malade, & sa constitution

tution fut tellement améliorée par l'usage continué de la dissolution, qu'il prit dès-lors une occupation qui lui donnoit quelque travail, & il continue à l'exercer en bonne fanté.

OBSERVATION IV.

George Egintown, âgé de trente-six ans, ayant une fièvre quotidienne depuis trois semaines, prit quinze gouttes de la dissolution ordinaire, le 21 avril 1787; il porta de lui-même la dose à vingt-sept gouttes, ce qui le rendit très-malade. Le 25 sa fièvre n'étoit point revenue, il se plaignoit d'une grande douleur & de beaucoup de roideur aux bras & aux épaules, ce qu'il attribua au remède. Ce symptôme ayant disparu, il fut renvoyé guéri le 30.

OBSERVATION V.

John Sepherd, âgé de quarante ans, après une fièvre catharale, éprouva des frissons irréguliers qui revenoient dans le principe tous les jours, & qui finirent par ne plus revenir que tous les trois jours; cet état fébrile duroit en général deux ou trois heures chaque fois, & étoit suivi de sueurs abondantes pendant la nuit; l'émétique, le quina & l'élixir de vitriol ne l'avoient point soulagé. Depuis le 11 jusqu'au 23 Avril, il prit la dissolution arsenicale à la dose de quinze gouttes, & dès-lors il n'a plus éprouvé de ces accidens, il fut renvoyé peu de jours après en bonne fanté.

OBSERVATION VI.

Au commencement d'Avril, M^r. Champnei, Apothicaire à Holborne, m'a donné des détails sur une fièvre tierce invétérée, d'une malade de la Maison de force de Saint-André, pour laquelle, pendant neuf semaines on avoit employé toutes les méthodes curatives. Cette femme étoit âgée de quarante ans, d'une constitution très foible & peu accoutumée à l'exercice. Les émétiques, le quina avec la serpentaire de virginie & le gingembre, l'alun, le sel de tartre, le vitriol blanc employés après de bonnes évacuations, n'avoient point eu de succès.

Je priai M^r. Champnei d'essayer la dissolution d'arsenic à la dose de douze gouttes qu'on augmenteroit par degrés jusqu'à vingt; le paroxisme qui suivit la première dose n'eut pas lieu, mais la maladie revint après cela deux fois, & disparut enfin laissant la malade recouvrer ses forces petit à petit. Lorsqu'elle prenoit plus de quinze gouttes de la dissolution arsenicale, elle s'en trouvoit un peu incommodée. Je fus appelé auprès de cette malade le 11 Avril, jour où elle se plaignoit de douleurs aux bras & aux épaules de la même manière que George Egintown. Ces douleurs se dissipèrent même pendant l'usage du remède continué à plus petites doses.

Comme à ces époques le temps étoit très-froid, je doutois s'il falloit rapporter ce symptôme dans ces deux cas, au remède ou à la saison, je n'ai plus eu lieu de l'observer.

OBSERVATION VII.

Un jeune homme d'environ vingt-sept ans, se trouvant guéri d'une fièvre tierce, au moyen des trois premières doses de la dissolution arsenicale, en discontinua l'usage. Quelque temps après, s'étant inconsidérément exposé au froid, il éprouva une rechute & il reprit de lui-même l'usage du remède qui ne fit aucune impression sur sa maladie.

C'est pourquoi il s'adressa de nouveau à moi, & il me procura la satisfaction d'observer que lorsque l'affection catharale fut dissipée, les paroxismes de la fièvre cédèrent promptement à l'usage de la dissolution.

Les observations que je viens de rapporter en détail, sont les premières que j'aie faites ; c'est pourquoi elles exigeoient une attention particulière : il paroît maintenant qu'il doit suffire de rapporter la somme totale des malades, traités suivant cette méthode. Cette dissolution a été administrée à environ quarante autres malades dans différentes espèces de fièvres intermittentes, & elle a presque toujours réussi dès l'instant que l'on en a fait usage.

Je l'ai donnée à différens âges, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de soixante & douze à des doses proportionnées. Elle n'a occasionné ni nausées, ni douleurs, ni tranchées, excepté chez les deux malades dont j'ai parlé. En un mot, je ne connois point de remède plus sûr que la dissolution d'arsenic, lorsqu'on l'emploie avec précaution ; je n'en connois point

qui produise l'effet qu'on se propose d'une manière plus agréable & plus efficace.

Je puis ajouter le témoignage de plusieurs personnes au détail que je viens de donner. Je puis citer en particulier, M^r. Bell, Chirurgien, le D^r. Marsh & mon digne collègue, M^r. Péarson, Chirurgien de l'hôpital public.

Un remède qui n'a aucune saveur désagréable & qui à d'aussi petites doses, produit d'aussi grands effets, peut être regardé comme une acquisition pour la médecine pratique ; il est recommandable comme très-sûr & comme à grand marché, dans le plus grand nombre de cas de fièvres intermittentes, & particulièrement chez les enfans qui supportent difficilement le quina & les autres remèdes que l'on emploie ordinairement. Son usage pourra s'étendre à plusieurs autres maladies, puisque nous connoissons la manière de l'administrer avec sûreté. Je l'ai moi-même employé dans quelques maladies particulières avec satisfaction ; mais je ne suis pas encore prêt à écrire à ce sujet. Mes succès dans les cas dont j'ai parlé, ont occasionné une agréable surprise, & ont entièrement dissipé les craintes que je conservois au sujet de l'usage interne de cette substance. Le D^r. Fowler en insistant pour recommander un usage plus général, quoique toujours mesuré de ce minéral, s'est vu exposé aux propos de la détraction. J'ai publié ces observations, non-seulement dans la vue de rendre justice à mon ami, mais aussi d'après l'importance du sujet pour la médecine en général. La principale objection que l'on fait contre ce remède,

ce sont les dangereuses conséquences qu'il pourroit avoir s'il étoit employé par une main ignorante ; mais je présume qu'elle aura peu de poids aux yeux des philosophes qui désirent sincèrement l'avancement de la médecine.

Holborn, le 30 Mai 1786.

C A T A L O G U E.

1. *A N Essay on difficult.* Essai sur les accouchemens difficiles ; par *Thomas Denman, D. M.* licentié ès accouchemens, du Collège de médecine 8°. chez *Johnson*, à Londres 1787.
2. *Practical Observations.* Observations pratiques sur l'histoire naturelle & le traitement des maladies vénériennes, en trois volumes, par *John Howard*, Chirurgien, 8°. chez *Haldowin*, à Londres, 1787.
3. *A Treatise on the* : Traité sur le venin de la vipère, sur les poisons américains, sur les baies de laurier & sur quelques autres poisons végétaux, auxquels on a joint des observations sur la structure primitive du corps animal, différentes expériences sur la reproduction des nerfs, une description d'un nouveau canal de l'œil, traduite de *Félix Fontana*, Directeur du cabinet d'histoire naturelle du grand Duc de Toscane ; par *Joseph Skinner*, Chirurgien de vaisseaux, & membre de la corporation des Chirurgiens de Londres, 8°. chez *Murray*, à Londres, 1787. 2 vol.

4. *Phisiological Conjectures*. Conjectures physiologiques sur certaines fonctions de l'économie animale dans le fœtus & dans l'adulte; par *James Rimer*, 8°. chez *Evans*, à Londres, 1787.

5. *Mémoire of the*. Mémoire de la Société de médecine de Londres, instituée en l'année 1773, 1 vol. 8°. chez *Dilly*, à Londres, 1787.

6. *An Extraordinar*. Observations sur un cas extraordinaire du déchirement du vagin vers le terme de la grossesse, avec des réflexions qui tendent à faire voir que plusieurs cas que l'on a regardés comme des ruptures de l'utérus, ne sont que des déchiremens du vagin; par *William Goldson*, Membre de la corporation des Chirurgiens de Londres, 8°. chez *Murray*, à Londres, 1787.

7. *An Estimate of the*. Essai sur la température de différentes latitudes; par *Richard Kirwan*, Ecuyer, Membre de la Société royale de Londres, des Académies de Stokolm, Upsal, Dijon, Dublin, &c. 8°. chez *Elmsly*, à Londres.

8. *An Essai on*. Essai sur le phlogistique & sur la constitution des acides par le même.

9. Leçon contenant une description détaillée de la situation des grands vaisseaux, des extrémités du tourniquet, des méthodes d'opérer les compressions exactes des artères dans les cas d'hémorragie à la suite des blessures, pour les Élèves de l'Ecole maritime de Chelsea; par *William Blizard* de la Société royale de Londres, Chirurgien de l'hôpital, Professeur d'anatomie & de chirurgie, &c. 8°. chez *Dilly*, à Londres, 1786.

10. *Experimens and.* Expériences & observations sur le danger du cuivre & de l'airain, dans les préparations chimiques & pharmaceutiques, par le même.

11. *The histori of.* Détails de quelques cures remarquables dans des maladies vermineuses, par un remède doux & efficace qui fortifie la constitution sans aucune préparation de mercure, & qui prouve que toutes les maladies occasionnées par des vers, peuvent être guéries sans avoir recours à des remèdes violens qui altèrent toujours la constitution des malades, avec une méthode assurée pour guérir la colique de poitou en moins de vingt-quatre heures, par *J. Harriſſon*, Membre de la corporation des Chirurgiens de Londres, 8°. chez *Faulder*, à Londres, 1786.

12. *A Tréatiſe on the.* Traité sur les causes & les effets des tumeurs squireuses & cancéreuses, avec une apologie du ſecret de *M. Guy* dans ces maladies, & avec des témoignages de ſes succès, qui prouvent par la théorie & par l'expérience, qu'une ſeule application de ce remède ſuffit pour guérir toutes les tumeurs squireuses sans avoir recours à l'opération; par *Henri Saffory*, Membre de la corporation des Chirurgiens de Londres, &c. 8°. chez *Lane*, à Londres, 1786.

13. Discours prononcé à la Société américaine de Philadelphie, le 27 février 1786, contenant des recherches sur l'influence du phyſique sur le moral, par *Benjamin Rush*, D. M. Professeur de Chimie, à l'Université de Pensilvanie, 4°. à Philadelphie, 1786.

14. Abrégé du cours de médecine, théorique & pratique, en quatre parties, première partie, par le D^r. Waterhouse, Professeur de médecine, théorique & pratique, à l'Université de Cambridge, dans la nouvelle Angleterre, Professeur d'histoire naturelle, au Collège de Rhodiflan, 8v°. à Boston, 1786.

15. Dissertatio Inauguralis, sistens experimenta chimica, & instrumenta chirurgica emendata. Auctore Carol. Henric. Bernh. Weigel, 4°. Griphixæ, 1785.

16. Programma, quo Christ. Ehrenfr. Weigel, Dissertationem C. H. B. Weigel, publicè defendendam indicit, præmittens Historiæ Barilliorum rudimenta. 4°. Griphixæ, 1785.

17. Sermo Academicus de Civis Medici in Republica conditione atque officiis ex lege præcipuè erutis, quem professionis Medicæ adeundæ causâ die 24 Novembr. 1785. I. P. Frank, M. D. & in Reg. Ticin. Academia Med. Præst. Prof. 8°. Paviæ, 1785.

18. I. P. Frank Oratio Academica, de vesica urinali ex vicinia morbosa ægrotante, die 29, Aprilis, 1786, recitata. 8°. Paviæ, 1786.

19. Francisci Tavares, M. D. in Conimbric. Univerf. P. P. O. &c. de Pharmacologia Libellus Academicis Prælectionibus accommodatus. 8°. Coimbræ, 1786.

20. Synopsis Nosologiæ Methodicæ, continens Genera Morborum. Auctore Guillelmo Cullen, M. D. editio quarta, emendata & plurimum aucta. Recudi curavit & præfatus est J. P. Frank, M. D. &c. 8°. Paviæ, 1787.

21. Dissertatio Inauguralis Medica de Ver-

mibus medicatis, Auctore *Joanne Justo Guil-
elmo Forcke*; Springa-Hannoverano. 4°. Goet-
tingæ, 1786.

22. Dissertatio Medica de Medicina Africa-
norum, quam præside *Carol. P. Thunberg*, M.
D. Prof. Med. & Botan. Reg. & Ord. &c. pro
gradu Doctoris publico examini subjicit *Petrus
Ulr. Berg*. Uplandus, 1785.

23. Disputatio Botanica de Erica, quam
præside *Carol. P. Thunberg*, Med. Doct. Prof.
Med. & Botan. &c. publico examini subjicit
Jacobus Bernardus Struve, Vestro-Gothus. 4°.
Upsaliæ, 1785, c. tab. æn. 6.

24. Dissertatio Botanico-Medica de Aloe,
quam præside *C. P. Thunberg*, M. D. Prof.
Med. & Botan. &c. publico examini subjicit
Andreas Hæfflius, V. Gothus, 4°. Upsaliæ,
1785.

25. Exercitationes Physico-Medicæ de ad-
miranda Naturæ simplicitate, & de utili qui-
dem, sed admodum limitanda, Medicina po-
pulari, auctore *Leon. Ludov. Finke*, M. D. &
Prof. in Acad. Lingenfi. 8°. 1785.

26. Historia Salicum iconibus illustrata a
Georgio-Francisco Hoffman. Fascic. I. II. III.
Folio. Lipsiæ, 1785-6.

27. De Violæ Caninæ in Medicina usu, auc-
tore *Joanne Henrico Andrea Niemeyer*, Nord-
heimensi. 4°. Goettingæ, 1785.

28. Methodus Formulas Medicas conscriben-
di; in usum prælectionum Academicarum edi-
dit *Jo. Frid. Pichler*, M. D. & Coll. Med. Argen-
torati Socius. 4°. Argentor. 1785.

29. *Geo. Rud. Boehmeri*, Bibliotheca Scrip-

torum Historiæ Naturalis, Œconomix, aliarumque artium ac scientiarum ad illam pertinentium realis systematica. Tom. I. 8v°. Lipsiæ. 1785.

30. Remède nouveau contre les maladies vénériennes, tiré du règne Animal; ou Essai sur la vertu anti-vénérienne des Alkalis volatils; dans lequel on expose la méthode d'administrer ces sels; avec des réflexions, des observations, & des remarques critiques tendantes à perfectionner les autres méthodes. Par M. *Bern. Perilhe*, D. M. Professeur royal de Chimie & de Botanique au Collège de Chirurgie de Paris, &c. Seconde édition, revue & considérablement augmentée. 8°. Montpellier, 1786.

31. Essai d'un système des Transitions de la nature dans le règne Minéral. Par M. le Comte *G. de Razoumowski*, Membre de la Société de Lausanne, &c.. 8°. Lausanne, 1785.

32. Les règles & les préceptes de la santé, de Plutarque, traduits du Grec par *Jacques Amyot*, Grand Aumônier de France, avec des notes & des observations de M^r. l'Abbé *Brotier*. 12°. Paris, 1785.

33. Projet d'instruction sur une maladie convulsive, fréquente dans les Colonies de l'Amérique, connue sous le nom de Tetanos. Demandé par le Ministre de la Marine à la Société royale de Médecine. 8°. Paris, 1786.

34. L'Art de prolonger la vie, & de conserver la santé; ou Traité d'Hygiène par M. *Pressavin*, Gradué de l'Université de Paris, Membre du Collège royal de Chirurgie de

Lyon, & ancien Démonstrateur en matière Médico-Chirurgicale. 8°. Lyon, 1784.

35. Mémoire qui a remporté le prix au jugement de l'Académie de Dijon en 1782, sur la question proposée en ces termes : déterminer avec plus de précision qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, les caractères des fièvres intermittentes, & indiquer par des signes non équivoques, les circonstances dans lesquelles les fébrifuges peuvent être employés avec avantage, & sans danger, pour les malades. Par M. *Voullonne*, Docteur en Médecine de la faculté de Montpellier, Aggrégé & premier Professeur dans la faculté d'Avignon. 8°. Avignon, 1786.

36. Nouvelles instructives, bibliographiques, historiques & critiques, de Médecine, Chirurgie & Pharmacie; ou Recueil raisonné de tout ce qu'il importe d'apprendre chaque année pour être au courant des connoissances & à l'abri des erreurs relatives à l'art de guérir. Années 1785, 86 & 87. Tom. III. 12°. Paris, 1785, 86 & 87.

37. Examen d'un ouvrage intitulé Nouvelles instructives, bibliographiques, historiques & critiques de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, &c. Par M. *Pierre Sue*, ancien Prévôt du Collège de Chirurgie, &c. 8°. Paris 1786.

38. *Ueber die regeneration*. Lettre de Frédéric Michaelis, D^r. M. à M. Camper, sur la régénération des nerfs. 8°. à Cassel, 1785.

39. *Ueber Anwendung*. Application de l'électricité aux maladies, avec une description de la machine de Nairne, pour l'électricité positive & négative, ainsi que d'un nouveau lit élec-

trique; par J. L. Boeckmann, Professeur d'histoire naturelle à Carlsruhe. 8v°. Durlach, 1786, avec une planche.

40. *Theorische und*. Observation théorique & pratique, sur l'action musculaire des vaisseaux capillaires, considérée relativement à certains phénomènes du corps animal, malade & en santé, par M. H. Van-der-Bosh. 8°. Munster, 1786.

41. *Ueber den gegenwaertigen*. Sur la rareté des bons Chirurgiens & des bons Accoucheurs, dans la plus grande partie de l'Allemagne, avec des vues pour remédier à ce défaut; par G. S. B. Raven, Chirurgien & Accoucheur à Zell, 8°. Gottingue.

42. *Istruzioni mediche per le genti di campagna*. 8°. à Bassano, 1785.

43. *Istruzione veterinaria*. Instruction vétérinaire aux Maréchaux & aux agriculteurs, sur l'épidémie qui règne sur les bœufs près des campagnes de Remini, avec des notes; par le Comte Francesco Bonzi. 8°. à Remini, 1786.

44. *Odontologia ossia*. Traité sur les dents; par A. Campani, Dentiste de Florence. 8°. à Florence, 1786.

45. *Dissertatione sopra*. Dissertation sur l'origine des maladies, & sur leur remède spécifique avec la méthode de l'employer, à Rome, 1787.

46. Essai sur le lait considéré médicalement sous ses différens aspects, ou histoire de ce qui a rapport à ce fluide chez les femmes, les enfans & les adultes, soit qu'on le regarde comme cause de maladie, comme aliment, ou

comme médicament. Par M. *Petit-Radel*, Docteur Régent de la faculté de Médecine de Paris, & ancien Chirurgien Major du Roi dans les Indes Orientales. 8v°. Paris, 1786.

47. Recherches sur la cause des affections hypocondriaques, appelées communément vapeurs; ou Lettres d'un Médecin sur ces affections. On y a joint un journal de l'état du corps en raison de la perfection de la transpiration & de la température de l'air. Par M. *Claude Revillon*, D. M. de l'Académie des Sciences de Dijon, Correspondant de la Société Royale de Médecine de Paris, à Mâcon. Nouvelle édition. 8v°. Paris, 1786.

48. Essais sur l'Histoire Médico-topographique de Paris, ou Lettres à M. d'Aumont, Professeur en Médecine à Valence, sur le climat de Paris, sur l'état de la Médecine, sur le caractère & le traitement des maladies, & particulièrement sur la petite vérole & l'inoculation. Par M. *Menuret de Chambaud*, D. M. de l'Université de Montpellier, Médecin consultant de Madame la Comtesse d'Artois, &c. 12°. Paris, 1786.

49. Traité des Maladies des yeux & des oreilles, considérées sous le rapport des quatre parties ou quatre âges de la vie de l'homme, avec les remèdes curatifs, & les moyens propres à les préserver d'accidens; avec Planches gravées en taille douce. Par M. l'Abbé *Desmonceaux*. 2 Tomes. 8v°. Paris, 1786.

50. Traité de l'Hydrocèle, cure radicale de cette maladie, & traitement de plusieurs autres. Par M. *Imbert Delonnes*, premier Chirurgien

de Mg^r. le Duc d'Orléans, &c. 8v°. Paris, 1786.

51. Nouvelles observations pratiques sur les maladies de l'œil & leur traitement; ouvrage fondé sur une nouvelle théorie, dans lequel l'auteur explique & concilie plusieurs méthodes d'opérer la cataracte, & propose différens instrumens nouveaux pour cette opération, ainsi que pour les diverses maladies qui affectent l'œil. Par M. *Gleize*, D. M. Médecin Oculiste de Monseigneur le Comte d'Artois. 8v°. Paris, 1786.

52. Recherches physiologiques & philosophiques sur la sensibilité ou la vie animale. Par M. *de Seze*, D. M. de l'Université de Montpellier, agrégé à la Faculté de Bordeaux. 8v°. Paris, 1786.

53. Essai sur le Fluide électrique, considéré comme agent universel. Par feu M. le Comte *de Tressan*, Lieutenant Général des Armées du Roi, Membre des Académies Royales des Sciences de Paris, Londres, &c. 8v°. 2 tomes. Paris 1786.

54. Manière d'allaiter les enfans à la main au défaut de nourrice; traduit de l'Italien de M. *Baldini*. 8v°. Paris, 1786.

55. *Bemerkungen Ueber*. Observation sur l'origine & le traitement de différentes espèces de fièvre; par Ch. Fréd. Richter, D. M. 8v°. à Hall, 1785.

56. *Praktische abhandlung*. Essai pratique sur quelques maladies du système nerveux; par J. G. Khun, D. M. 8v°. à Breslaw.

57. *Abhandlungen dar boehmischen*. Transac-

tion de la Société des Sciences de Bohême;
pour l'an 1785, 4°. à Prague, 1785.

58. *Kleine physikalisch-chemische*. Essais phisico-chimiques, par J. Fréd. Westrumb, 8v°. à Leipfic, 1785.

59. *Rapsodien der philosophischen*. Essais de pharmacologie philosophique, avec un plan de chimie théorique & pratique, & une table relative aux expériences de pharmacie, par J. J. Bindheim. 8v°. à Berlin, 1785.

60. *Abhandlung von einer*. Essais sur une nouvelle méthode, au moyen de laquelle on peut guérir sûrement & radicalement les maladies les plus invétérées qui ont leur siège dans le bas ventre, & en particulier dans la région hypocondriaque; par J. Kœmpf, Médecin du Prince de Hesse-Hanau. 8v°. à Dessau, 1784.

61. D. *Gualth. Van Doeveren* Primæ lineæ de cognoscendis mulierum morbis in usus Academicos; recudi curavit D. *Joh. Christ. Traugott Schlegel*, Medicus apud Longosalisenses. 8v°. Lipsiæ, 1786.

62. *A. Cornelii Celsi* Medicinæ libri octo ex recensione *Leonardi Targæ*; accedunt notæ variorum, item quæ nunc primum prodeunt, *J. L. Bianconii* Dissertatio de Celsi ætate, & *Ge. Matthiæ* Lexicon Celsianum. 4t°. Lugd. Bat. 1785.

63. *Henrici Augusti Wrisberg*, Phil. & Med. Doct. Consil. Aulici Regii & Electoralis, Med. & Anat. in Univers. Georgia Augusta Profess. public. & ordin. &c. Sylloge Commentationum Anatomicarum, 1. De membranarum ac in-

volucrorum continuationibus; 2. De nervis arterias venasque comitantibus; & 3. De nervis pharingis. 4t°. Goettingæ, 1786.

64. *Henrici Friderici Delii*, Conf. intim. Aulae Brandenb. Medic. Profess. primar. Adversaria argumenti physico-medici. 4t°. Erlangæ 1785.

65., *Josephi Jacobi Plenck*, Chirurg. Doct. Chimiae atque Botanices Prof. publ. ordin. in Acad. Chirurg. Milit. &c. Toxicologia, sive Doctrina de Venenis & Antidotis. 8v° Viennæ, 1785.

66. Ad audiendam orationem solemnem, qua ordinariam Academiae Professionem 1785, auspicaturus est, humanissimè invitat *Chr. G. Escheubach*, præmittuntur de quibusdam auri calcibus & salibus mercurialibus observationes 4t°. Lipsiæ, 1785.

67. *Joannes Gottlieb Walter* de morbis Peritonæi & Apoplexia. Cum Tabulis Æneis. 4t°. Berolini, 1785.

68. Carmen de Medico, ignorata morbi causa, male curante. 8v°. Tubingæ, 1784.

69. *Discorso Academico*. Discours Académique sur les avantages d'une éducation philosophique en Chimie; par *P. Moscati*, Professeur de Chirurgie & de Chimie. 8v°. à Milan, 1784.

70. Prodrome d'un ouvrage sur le système des Vaisseaux lymphatiques contenant vingt-quatre planches in Folio, par *Paul Mascagni*, Professeur d'Anatomie dans l'Université de Sienne. 4t°. Sienne, 1784.

71. Manuel des Goutteux & des Rhumatisques; ou l'art de se traiter soi-même de la goutte

goutte, du rhumatisme, & de leur complication, avec la manière de s'en préserver, de s'en guérir, & d'en éviter la récidiye. Par M. *Gachet*, Maître en Chirurgie. 8v°. Paris, 1786.

72. Manuel pour le service des Malades, ou Précis des connoissances nécessaires aux personnes chargées du soin des malades, femmes en couches, enfans nouveau-nés, &c. Par M. *Carrere*, Conseiller Médecin ordinaire du Roi, Professeur Royal émérite en Médecine, Censeur Royal, ancien Inspecteur Général des Eaux minérales du Roussillon & du Comté de Foix, ci-devant Directeur du Cabinet d'histoire naturelle de l'Université de Perpignan, de la Société Royale de Médecine, des Académies de Toulouse, de Montpellier, des Curieux de la nature, &c. 12°. Paris, 1786.

73. Traité d'Anatomie & de Physiologie, avec des planches coloriées, représentant au naturel les divers organes de l'homme & des animaux, dédié au Roi; par M. *Vicq D'Azir*, Docteur Régent & ancien Professeur de la Faculté de Médecine à Paris, de l'Académie royale des Sciences, Secrétaire perpétuel de la Société Royale de Médecine, &c. Tome I. Folio. Paris, 1786.

74. Recherches sur l'origine & le siège du Scorbut, & des fièvres putrides; ouvrage traduit de l'Anglois de M. *Milman*, par M. *Vigaroux de Montagut*, D. M. & Membre de la Société royale des Sciences de Montpellier. 8v°. Paris, 1786.

75. Cours de Matière Médicale de M. *Cullen*, D. M. ancien Professeur de Médecine cli-
1787. Tome VII. Part. II. M

nique, de Chimie, de Matière Médicale, &c. dans l'Université d'Edimbourg, mis à la portée de la bonne éducation; traduit de l'Anglois, pour servir d'introduction à ses élémens de Médecine pratique, auquel on a ajouté des notes & des observations. Par M. *Caulet de Veaumorel*, Médecin de la Maison de Monsieur, Frère du Roi. Tome I. 8v°. Paris, 1787.

Fin de la seconde partie.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
TRADUIT DE L'ANGLOIS,
D É D I É

A M. AMELOT DE CHAILLOU, Intendant
de Bourgogne, &c.

*OUVRAGE publié par le Dr. Samuel Foart Simmons ;
Médecin en chef de l'Hôpital Saint-Luc de Londres ;
Membre du College roy. de Médecine & de la Société
roy. de la même Ville ; du College roy. de Médecine
de Nancy ; de la Soc. roy. de Méd. de Paris & de celle
d'Edimbourg ; de l'Acad. roy. des Sc. de Montpellier,
& de la Soc. philos. & littér. de Manchester, &c. &c.*

*Et en françois par G. Masuyer, D. M. de la Faculté
de Montpellier ; du Col. roy. de Médecine de Dijon ;
Associé ordin. de l'Acad. des Sciences, Arts & Belles-
Lettres de la même Ville, &c.*

ANNÉE 1787.

TOME VII. PARTIE III.



A D I J O N,

Chez EDMÉ BIDAULT, Libraire, place Royale,

Et se trouve A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS jeune, Libraire, quai des
Augustins.

M. DCC. LXXXIX.

A V E C A P P R O B A T I O N.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

725 EAST 58TH STREET

CHICAGO, ILL.

U.S.A.

1955

RECEIVED

APR 11 1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955

1955



JOURNAL DE MÉDECINE
DE LONDRES,
POUR L'ANNÉE 1787.

TROISIÈME PARTIE.

- I. *Catalogue des plantes médicinales qui croissent à la Jamaïque, par William Wright, D. M. de la Société royale de Londres, du Collège royal de Médecine, & de la Société d'Edimbourg; lettre à sir Joseph Banks, Bar. Pr. R. Soc. communiquée au D^r. Simmons.*

Monsieur,

A la prière de feu le D^r. Fothergill & du D^r. Solander, j'ai fait un catalogue des plantes médicinales qui croissent à la Jamaïque, pour être présenté à la Société de Médecine de Londres; mais la mort de ces amis, & la dissolution de la Société, m'ont empêché de
1787. Tome VII. Part. III. N

le publier : maintenant que j'ai revu cet ouvrage , & que je l'ai augmenté d'un grand nombre d'observations & de faits , je prends la liberté de vous l'offrir comme un témoignage de mon respect ; & s'il obtient votre approbation , je vous prie de le faire passer au D^r. Simmons, pour qu'il puisse être inséré dans le Journal de Médecine de Londres.

J'ai l'honneur, &c.

Edimbourg, ce 27 Mai 1787.

I N T R O D U C T I O N.

Je prie de remarquer que les descriptions suivantes ont été faites sur la plante même , & que les remarques médicales sont le résultat d'observations soignées & d'une expérience en médecine pratique de plusieurs années à la Jamaïque.

Je crois être fondé à penser que j'ai fait des découvertes importantes qui ont échappé à Sloane Jacquin & Browne , & que ce que j'ai écrit répandra quelque jour sur la matière médicale. Si des bons observateurs contribuoiént ainsi au bien public , nous pourrions espérer que l'histoire des drogues étrangères seroit bientôt plus parfaite.

I. *Aloès perfoliata.* -- *Aloès hépathique.* -- *Aloès cabalin.* -- *Aloès des Barbades.*

C'est une plante commune dans les Indes occidentales , où elle est connue sous le nom

de *semper vivum*, & on la cultive particulièrement aux Barbades.

Cette plante fleurit en Juin, mais elle ne donne point de semences : on la multiplie par les rejets qui sortent des racines. On obtient l'aloès hépatique de la manière suivante.

On déracine la plante, on la nétoie bien ; après quoi on la ratiffe, on la coupe par morceaux que l'on met dans de petites corbeilles ou sur des filets. On place ces corbeilles ou filets sur des fourneaux de fer avec de l'eau, & on les fait bouillir pendant dix minutes, après quoi on les retire, & on en met de nouveaux morceaux, jusqu'à ce que la liqueur soit épaisse & noire ; on passe alors cette liqueur à travers un couloir, dans une cuve profonde étroite dans le fond pour la reposer & pour laisser déposer les fécules. Le lendemain, on tire la liqueur éclaircie par un robinet, & on la remet dans de grands vaisseaux de fer. Dans le commencement on la fait bouillir très-vîte, mais sur la fin l'opération se fait lentement, & il faut remuer continuellement la liqueur pour l'empêcher de brûler ; lorsqu'elle est de la consistance du miel, on la jette dans des gourdes ou callebasses pour la vendre : elle s'épaissit avec le temps.

II. *Aloès spicata* -- *Aloès sucotrin*.

Il y a environ douze ans que le Dr. Forthergill envoya cette plante au jardin botanique de la Jamaïque ; mais lorsqu'on a transplanté ce jardin dans l'intérieur de l'île, cette

plante , ainsi que beaucoup d'autres très-utiles ; ont péri ; si on l'avoit propagée , elle feroit devenue une très-bonne acquisition pour l'isle , on peut préparer sa gomme résine comme la précédente.

III. *Amomum zinziber.* -- *Le gingembre.*

On cultive ici deux sortes de gingembre ; le blanc & le noir.

Les racines sont pérennes & digitées ; tous les printemps elles donnent des tiges très-tendres dont on fait les meilleures conserves.

Le gingembre noir donne un plus grand nombre de racines larges , & on n'a besoin que de le râper & de le faire sécher ; mais il faut râper le gingembre blanc , le faire bouillir dans l'eau , enlever la première peau & faire sécher avec soin la racine.

Cette dernière espèce est la plus chère.

On prétend que le gingembre appauvrit les terres , ce qui , avec l'incertitude de la vente , fait que l'on ne trouve cette plante que sur les montagnes où elle n'est pas très-abondante :

Les propriétés & les vertus du gingembre sont connues ; elles entrent en médecine dans un grand nombre de compositions , & elles méritent de plus en plus d'être employées comme utiles pour remplacer les plus chères épiceries. A la Jamaïque le peuple l'emploie en bains & en fomentations avec succès dans les maladies des viscères , dans les pleurésies & dans les fièvres continues rebelles.

Outre le gingembre des boutiques , il y en

a plusieurs autres espèces bâtardes , qui diffèrent pour la forme , les fleurs , la grosseur & l'âcreté des racines , tels sont :

- 1°. *Amomum zerumbet* ;
- 2°. *Costus arabicus* ;
- 3°. *Alpinia racemosa*.

Les racines de ces espèces sont plus blanches , moins âcres & plus douces que le gingembre , & on les fait souvent entrer dans des alimens doux.

IV. *Amyris balsamifera*. -- *Le bois de rose*.

On trouve cet arbre sur les montagnes pierreuses ; il s'élève à une hauteur considérable. Les troncs sont remarquables par leurs protubérances ; les feuilles ont la forme de celles du laurier ; les fleurs sont bleues , petites & noires ; le bois de l'amyrin forme un très-bon merrain , il est rempli d'une huile balsamique d'une odeur très-pénétrante ; il conserve sa faveur & sa solidité , quoiqu'exposé au grand air pendant plusieurs années ; peut-être que , si on le soumettoit à la distillation , on en obtiendrait un parfum égal à l'huile de rhodes.

V. *Anacardium occidentale*. *L'anacarde*.

Ce bel arbre qui fournit beaucoup d'ombrage pousse de bonne heure au printemps ; il continue à donner des fleurs pendant plusieurs mois ; ces fleurs sont en épis ; elles sont petites , rou-

ges & donnent beaucoup d'odeur. Il est assez singulier que la noix ou la semence soit produite la première : elle a la forme d'un rein, & elle parvient promptement à sa grosseur naturelle ; elle n'y est pas plutôt arrivée , que la pomme de l'anacarde la recouvre en peu de jour en s'attachant à la noix. Les anacardes sont rouges ou blanches ; lorsqu'elles sont mûres , elles sont molles & ont un goût de douceur & d'âpreté qui est très-agréable ; lorsqu'on en fait un syrop qui se conserve pendant plusieurs mois , on le mange avec le lait , & ce mélange fournit un très-bon restaurant ; lorsque l'on a fait un peu griller le fruit , on en exprime le jus avec celui de limon , & l'on forme une espèce de punch.

Entre la peau extérieure & l'amande de l'anacarde , il y a une huile épaisse & caustique que quelques personnes emploient pour faire disparaître les rousseurs ; elle enflamme la peau de manière que le remède est pire que le mal ; elle paroît être aussi très-volatile d'après ses effets , car si l'on fait griller des noix d'anacardes dans une chambre , ceux qui sont cette opération ont pour l'ordinaire le visage enflammé & tuméfié , & bientôt après il est recouvert de croûtes érépélateuses.

Les noix d'anacardes grillées sont meilleures que les châtaignes. Lorsqu'on les a fait blanchir dans l'eau , elles sont aussi douces que les amandes , & on les emploie comme celles-ci en émulsions.

Cet arbre croît très-promptement , car dans un an il fleurit & donne des fruits , il dure

plusieurs années ; & lorsqu'il est vieux , il fournit une grande quantité d'une gomme transparente qui n'est point inférieure à la gomme arabique.

VI. *Andropogon littorale.*

Jen'ai vu cette plante que sur le bord de la mer, près la baie de Sainte-Anne, à la Jamaïque ; elle avoit cinq pieds de haut ; elle avoit ses tiges & ses racines coudées , comme celles de l'églantier , *rosa canina*. On a employé avec succès une forte décoction de ces racines dans les obstructions des viscères, donnée à la dose de trois pintes par jour ; mais dans les maladies du foie, elle réussit beaucoup mieux, lorsqu'on y joint le mercure doux à petite dose.

VII. *Annona muriatica.*

squamosa.

reticulata.

palustris.

Toutes ces espèces croissent dans les champs à la Jamaïque, où elles sont cultivées à raison de leur fruit.

L'*Annona muriatica* porte un gros fruit de la forme d'un cœur, terminé en pointes & environné d'épines ; lorsqu'on le cueille avant sa maturité & qu'on le fait bouillir, on le ferre sur la table comme des courges ; & si on le fait griller, ou si on le bat, il ressemble aux yams ; lorsqu'il est mûr, il est mou, doux & détersif : c'est pourquoi il est bon dans les fièvres où la bouche est remplie d'aphthes.

L'*annona squamosa* est un fruit très-agréable; mais il n'y a qu'un très-petit nombre de personnes qui mangent l'*annona reticulata*; l'*annona palustris* vient dans les petits ruisseaux; la racine est spongieuse & aussi légère que le liège; elle forme d'excellens repassoirs pour les rasoirs, Les feuilles de ces différentes espèces ont une forte odeur comme celle du sa-vinier : les feuilles & les fruits sont anthelminthiques.

VIII. *Arachis hypogea*.

On cultive cette plante dans les jardins & dans les champs; elle a une fleur jaune; ses cosses sont sous la surface de la terre, & contiennent deux semences oblongues. Ces semences grillées sont préférables aux châtaignes & fournissent par l'expression une huile aussi bonne que celle d'amande; lorsqu'on les bat dans un mortier de bois ou de marbre, & lorsqu'on les mêle avec de l'eau, elles forment une excellente émulsion qui n'est pas inférieure à celle d'amande, d'anacarde, ni à aucune autre.

IX. *Agrimone mexicana*.

C'est une plante commune & incommode; ses fleurs sont jaunes, ses feuilles & ses tiges sont piquantes; & lorsqu'on les déchire, il en sort un suc jaune qui ressemble à une dissolution de gomme gutte; ses gouffes sont aussi piquantes & contiennent plusieurs petites semences noires qui sont émétiques prises comme

plein le dez à coudre d'une femme ; à plus petites doses , elles sont purgatives. On les emploie dans les diarrhées & les dyssenteries.

X. *Aristolochia triloba.*
odoratissima.

Ces deux espèces sont appellées contra-yerva , & la dernière est d'un usage ordinaire ; elle croît au milieu des buissons ; ses fleurs sont larges & mélangées ; elles ne peuvent manquer de s'attirer par-là les regards des observateurs les moins attentifs.

Les racines de cette seconde espèce sont longues , d'un diamètre égal , & épaisses comme le petit doigt d'un homme ; elles ont une odeur très-forte semblable à celle de la racine de contra-yerva que l'on trouve dans les boutiques.

Les habitans de la Jamaïque emploient la décoction de ces plantes dans les rhumes & & autres maladies fébriles ; mais comme toutes ces espèces sont âcres & stimulantes, elles font souvent du mal , sur-tout quand il y a diathèse inflammatoire , & lorsqu'on n'a pas fait précéder des évacuations convenables.

XI. *Arum colocasia.*
sagittæ folium.

On cultive ces plantes comme nutritives ; la racine est très-grosse & elle donne des tiges qui , bouillies ou grillées , se mangent comme du pain : on fait bouillir la racine pour les cochons. Elle fournit beaucoup d'amidon.

XII. *Arum macrorhizon.*

C'est une plante grimpante qui a des tiges rondes grosses, & des racines qui donnent, lorsqu'on les coupe, une liqueur résineuse blanche qui a une forte odeur de térébenthine.

XIII. *Arum divaricatum.*

Cette plante croît sur les branches des plus petits arbres; les tiges sont comme celles des deux premières espèces d'arum; les racines de ces deux espèces sont employées en décoction comme la farse-pareille.

XIV. *Arum arborescens.*

Cette plante croît dans les terres humides, & s'élève à la hauteur de sept ou huit pieds; toutes ses parties sont âcres. Le jus frotté sur la peau cause une démangeaison incroyable; lorsqu'on la mange sans la connoître ou à dessein, elle irrite & même enflamme la bouche & le gosier, & empêche ceux qui l'ont mangée de parler.

Un Médecin du règne de Charles II, a fait un traité sur l'usage de cette plante dans l'hydropisie, je l'ai essayée dans cette maladie, mais je n'ai pu en donner une assez haute dose pour produire l'effet désiré à raison de son acrimonie. Une négresse qui étoit au désespoir, mangea une certaine quantité de cette plante dans la vue de se faire mourir; il y eut une

excoriation de la bouche & du gosier ; & la malade rendit plusieurs vers , mais elle se rétablit bientôt après.

XV. *Asclepias curassavica.*

C'est une plante qui croît dans les pâturages , s'élève à la hauteur de trois pieds ; elle a des tiges vertes & des feuilles lancéolées ; les fleurs viennent au sommet & forment une espèce d'ombelle ; elles sont rouges , jaunes & très-belles.

Cette plante est laiteuse , mais elle n'est pas dangereuse comme plusieurs de ce genre. On donne souvent le suc des feuilles aux personnes qui ont des vers , depuis la dose d'une cuillerée à café jusqu'à celle d'une once à prendre à jeun ; donnée de cette manière , je peux répondre de ses bons effets ; lorsqu'on la donne à plus haute dose , elle agit comme légèrement émétique & purgative , & dans les fièvres occasionnées par les vers , elle agit comme diaphorétique & diurétique ; c'est ainsi qu'en même temps qu'elle chasse les vers , elle excite la crise ; les racines sont blanches & ligneuses ; données en poudre , elles sont vomitives , mais c'est une pratique dangereuse.

XVI. *Bixa orellana.* -- *Le roucou.*

On s'en sert pour clôture , & quelquefois il s'élève à vingt pieds ; le tronc est noir & uni , l'écorce est dure ; & par la macération , on en peut faire de la filasse ; les fleurs sont

pâles & rouges , & ressemblent à celles de l'églantier ; les semences sont ovales , pointues & piquantes , & contiennent un certain nombre de semences , écarlate.

Lorsque les gouffes sont mûres , on les cueille dans des corbeilles ; & lorsqu'on les a ouvertes , on jette les semences dans un tonneau plein d'eau propre ; on remue bien le tout , & la substance rouge quitte les semences que l'on rejette ensuite. On passe la liqueur devenue trouble dans un tamis , & on la fait évaporer à feu lent , jusqu'à consistance d'extrait ; on forme alors des rouleaux du poids d'une livre que l'on fait sécher à l'ombre , & que l'on revend ensuite dans le commerce.

Cette couleur est très-chère , & se vend depuis 15 jusqu'à 20 schellings , on l'emploie dans la teinture , & dans le chocolat auquel il communique une saveur , ainsi qu'une couleur très-belle & très-agréable.

On l'a regardé comme un remède très-utile dans les cas de colique néphrétique & dans le calcul ; on peut en prendre une demi-drachme dans une tasse de chocolat deux ou trois fois par jour.

Les Indiens de l'Amérique Espagnole se peignent le corps avec le roucou.

XVII. *Bromelia ananas.* *pinguin.*

On cultive l'ananas dans toutes les îles de l'Amérique , d'où on les apporte dans tous les cafés d'Angleterre. Il y en a plusieurs espèces ,

mais celles qui sont en pain de sucre sont les meilleures. Les ananas murs sont regardés comme le meilleur fruit des Indes occidentales , & sont recherchés par tout le monde , & particulièrement par les malades , dans les dyssenteries , &c. ils ont une propriété détersive , & ils valent mieux pour nétoyer la bouche & les gencives que tous les autres gargarismes.

Outre qu'on les mange crus , on en fait des confitures dont on fait des présens ; on en fait aussi des tartes , & on les confit au vinaigre. On plante les ananas pinguins pour clôtures. Le fruit est de la grosseur d'une prune , le suc en est extrêmement détersif , & on l'emploie souvent pour nétoyer la bouche. On en donne souvent de petites tranches avec du sucre contre les vers ; mais lorsqu'on en donne trop , on peut excorier la bouche & l'œsophage.

XVIII. *Bursera gummifera.*

C'est un arbre que l'on trouve souvent dans les forêts , & qui croît promptement , s'élève à une grande hauteur & devient très-gros. L'écorce est brune & ressemble beaucoup à celle du bouleau d'Angleterre ; le bois est spongieux & peu utile , si ce n'est à faire des clôtures avec des pieux que l'on plante , & qui forment bientôt une barrière durable. Cet arbre a des fleurs jaunes mâles & femelles ; le fruit est une capsule triangulaire qui rend une espèce de térébenthine claire ; en perçant l'écorce , on obtient une liqueur laiteuse épaisse qui se durcit bientôt , & forme une résine qui ne

diffère pas beaucoup de la gomme élemi des boutiques.

Le D^r. Browne, & après lui Linnœus ont pris l'écorce des racines pour le simarouba dont nous parlerons ci-après.

XIX. *Camocladia pubescens*.

C'est un grand & bel arbre propre à la bâtisse que l'on rencontre souvent dans les forêts. Le bois en est jaune, dur & prend un beau poli.

Toutes les parties de l'arbre ont une saveur chaude & poivrée, l'écorce a un goût extraordinaire qui ressemble un peu aux esprits ardens, mais qui dure plus long-temps; car si on en mâche la plus petite portion, on ne peut en perdre le goût que plusieurs heures après.

Cette écorce conserve son âcreté lorsqu'elle est sèche, & l'on pourroit en faire un remède utile dans les léthargies & les paralysies où l'on a besoin de stimulans.

XX. *Canella alba*.

C'est un arbre commun à la Jamaïque qui s'élève à une hauteur considérable; les feuilles sont ovales, polies & luisantes; les fleurs sont petites, rouges & d'une odeur pénétrante; elles forment une espèce d'ombelle remplacée par des baies noires succulentes, de la grosseur d'une groseille noire; lorsqu'elles sont mûres, elles sont douces & aromatiques; mais lorsqu'on

les cueille vertes , & qu'on les fait sécher , elles ressemblent au poivre noir , mais elles sont plus chaudes.

L'écorce est la canelle des boutiques ; elle entre dans plusieurs compositions officinales , & elle forme un remède cordial & aromatique.

Le feuillage & l'ensemble de cet arbre ressemblent beaucoup à celui qui fournit l'écorce de wenter ; leurs qualités sensibles sont aussi les mêmes , & ils nous paroissent être des espèces du même genre.

XXI. *Capparis cinophallophora.*

Cet arbrisseau se rencontre dans les taillis , & forme très-facilement des buissons ; il est remarquable en ce qu'il a de larges fleurs blanches dont les étamines sont extraordinairement longues. Les cosses sont inégales & ont un pied de long ; lorsqu'elles sont mûres , elles s'ouvrent par degrés & laissent appercevoir leur semence dans une espèce de niche cramoisie.

La racine est grosse , jaune & charnue , & elle a un goût très-fort de raifort sauvage. Le D^r. Canvane le recommande comme un spécifique dans l'hydropisie. Il en ordonne la décoction , mais l'infusion est préférable , parce que l'ébullition dissipe ses parties actives.

Il y a plusieurs autres espèces de capparis à la Jamaïque dont les propriétés ressemblent à celles de la moutarde.

XXII. *Capsicum annuum*;*baccatum.**grossum.**frutescens.*(*Varietas.*)*galericulum.*

Ces espèces & quelques-autres variétés sont appellées poivre noir. Le *capsicum frutescens* & l'espèce que nous avons désignée par le mot *varietas*, sont indigènes ; on cultive les autres dans les jardins ; elles ont toutes les mêmes propriétés qui ne diffèrent que par le degré ; le *capsicum frutescens* est le plus petit , mais le plus chaud.

Tous les *capsicum* peuvent se conserver dans le vinaigre , & forment les meilleures marinades ; lorsqu'ils approchent de la maturité , ils deviennent rouges ; si on les cueille dans ce temps-là , qu'on les fasse sécher & qu'on les réduise en poudre , ils forment ce qu'on appelle le poivre de Cayenne. Quelques-uns y mêlent du sel commun , mais c'est une mauvaise méthode , car elle expose à la diliquescence & noircit le mélange. Le poivre a un effet chaud & doux sur l'estomac ; il a toutes les vertus des épiceries orientales sans produire ces maux de tête que les dernières occasionnent souvent : mêlé avec les alimens , il prévient les flatuosités que produisent les alimens végétaux ; mais ses abus occasionnent des obstructions aux viscères principalement au foie.

Dans

Dans les maladies qui tiennent de l'hydropisie ; & dans toutes celles où les préparations martiales sont indiquées , une petite dose de poivre forme un excellent adjuvant.

Dans les affections léthargiques ; ce stimulant chaud & actif peut être utile ; dans les fièvres des tropiques , le coma & le délire sont des accidens fort ordinaires ; dans ces cas les cataplasmes de capsicum ont de prompts & heureux effets ; ils rubéfient les parties , mais ils les entament rarement , à moins qu'on ne les garde trop long-temps. Dans les ophtalmies occasionnées par le relâchement des membranes de l'œil , le suc délayé de capsicum est un remède souverain , & j'ai souvent été témoin de ses vertus dans plusieurs cas de cette espèce ; dans quelques parties de l'Amérique méridionale , les Indiens piquent les reins & le ventre de leurs malades atteints de fièvre hectique avec des épines trempées dans le suc du capsicum. On a dit que le capsicum appliqué aux reins occasionnoit la gonorrhée ; mais cette opinion est contraire à l'expérience , & trop ridicule pour s'arrêter à la combattre sérieusement.

XXIII. *Cassia occidentalis.*

Cette plante commune a une odeur désagréable comme toutes les casées vertes , ses fleurs sont jaunes , ses racines charnues , & on les emploie dans les décoctions apéritives & diurétiques.

XXIV. *Cassia. -- Fistula.*

On cultive cette plante dans les jardins & dans tous les établissemens; elle s'élève environ à trente pieds de hauteur, & elle a ses fleurs en grappes qui sont jaunes & papilionnées, les gouffes sont d'environ deux pieds de long & de la grosseur du doigt d'un homme; elles sont noires, unies & luisantes; c'est la casse en bâton des boutiques, la même que celle que l'on apporte des Indes orientales; les gouffes de la casse de Java sont très-grosses, & leur pulpe est inférieure à celle des nôtres qui entrent dans quelques préparations officinales.

XXV. *Cassia fenna italica.*

Cette plante croît sur les bancs de sable près de la mer, particulièrement auprès des pallisades, près Port-Royal à la Jamaïque.

Elle s'élève sur des tiges herbacées à deux pieds de hauteur; elle donne à ses aisselles des épis très-minces avec des fleurs jaunes; les gouffes & les semences sont les mêmes que celles du féné des boutiques; j'ai fait sécher des feuilles, & je les ai employées dans des tisanes purgatives à la même dose que celles du féné d'Alexandrie.

J'ai offert des échantillons de ce féné à MM. de la Société des Arts; & quoique je n'aie reçu aucune marque de leur approbation, j'ai remarqué avec plaisir qu'ils avoient proposé dernièrement un prix pour élever le féné d'Alexandrie aux Indes occidentales.

XXVI. *Cassia alata*.

C'est une plante annuelle, ses tiges sont ligneuses & s'élèvent à la hauteur de cinq ou six pieds; ses feuilles sont ailées & ressemblent à celles du noyer; les épis des fleurs sont simples; les fleurs sont larges, jaunes & placées si près l'une de l'autre qu'elles forment un cône, la gouffe est triangulaire, & a quatre pouces de long, les semences sont en grand nombre & ont la forme de cœur.

Les dartres sont fréquentes à la Jamaïque & très-invétérées parmi les Espagnols de l'Amérique; j'ai vu cette maladie si générale, que la constitution en est altérée, la peau lèpreuse, & les malades n'ont pas un moment de repos, à raison de la démangeaison insupportable de leurs ulcères.

Dans le commencement de cette maladie; les fleurs sont aussi utiles que les applications du soufre; mais lorsqu'elle est plus avancée, le mercure à l'extérieur, & la décoction des bois à l'intérieur, sont les seuls moyens de guérir les malades.

XXVII. *Cassia chamecrista*.

On trouve souvent cette plante dans les intervalles des endroits remplis de cannes; elle a environ trois pieds de hauteur avec peu de branches & un grand nombre de petites feuilles ailées qui se resserrent immédiatement lorsqu'on les touche. Les fleurs sont jaunes; la

gousse forme une capsule molle d'un pouce de long, noire & chevelue; les racines sont ligneuses & ont beaucoup de fibres.

En Guinée & dans les Indes occidentales, les Nègres sont des empoisonneurs adroits; les plantes qu'ils emploient à cet effet sont du genre des lactescentes & de celui des contortées; tels sont l'*echytes suberrecta*, le *cameraria*, le *plumeria* & le *nerium*. On ne sauroit trop apprécier un antidote contre ces substances délétères; tels sont les propriétés de la décoction des racines de cette plante.

Une poignée de ces racines bouillies dans trois pintes d'eau que l'on fait réduire à deux, & filtrées, adoucies avec le sucre, peut s'employer pour boisson ordinaire à la dose de trois quarts en vingt-quatre heures.

XXVIII. *Cinchona caribæa*.

Comme j'ai donné des détails sur cet arbre avec une planche dans les Transactions philosophiques, volume 67, page 504, je renvoie le lecteur à cet ouvrage; je puis cependant ajouter que j'ai trouvé des arbres dans la paroisse de St. James à la Jamaïque, qui avoient cinquante pieds de haut, & qui étoient d'une grosseur proportionnée; le bois est dur, nuancé & susceptible de recevoir un très-beau poli; l'écorce des gros troncs est raboteuse; la première peau épaisse & inerte; la seconde peau plus mince que celle des jeunes arbres, mais plus fibreuse; j'ai employé ce quina, dans tous

les cas où le quina du Pérou est indiqué, avec le plus grand succès.

Demi-once infusée dans une bouteille de vin blanc ou d'esprit-de-vin, donne un amer gracieux : dans le commencement des thiphus, je fais placer les malades dans des chambres bien aérées ; je fais répandre sur leurs mains & leur visage de l'eau froide, & je leur ai conseillé avec succès de mâcher un peu de cette écorce.

XXIX. *Cinchona triflora.*

Cette espèce de quina a été découverte par M. Robert, ecclésiastique à la Jamaïque ; les feuilles ressemblent beaucoup à celles de la précédente, elles donnent à leurs aisselles trois fleurs écarlates ; les gouffes sont un peu plus larges que celles de la première espèce ; l'écorce est de la couleur du quina du Pérou, & cet arbre ne croît que dans la paroisse de Manchioneel, le long de la rivière.

XXX. *Cinchona brachicarpa.*

M. Lindsay, Chirurgien & Botaniste habile, a découvert cette espèce dans la paroisse de West-Moreland, à la Jamaïque, en 1785 ; elle ressemble beaucoup aux précédentes, mais elle n'a que très-peu de fleurs ; on la trouve sur le côté d'une montagne élevée : on a beaucoup écrit sur le quina ; il y a plusieurs années que fire Joseph Banks fit graver une belle planche du cinchona officinalis, qu'il a donnée à ses amis ; c'est d'après cette planche que j'ai pu

comparer le quina de la Jamaïque, ainsi que des autres espèces dont j'ai parlé avec le quina du Pérou.

De toutes ces espèces, le *cinchona caribæa* approche le plus du quina du Pérou par ses vertus; il calme les vomissemens, & ne fatigue point l'estomac, tandis que les deux autres espèces comme le quina de Sainte-Lucie, deviennent émétiques à de petites doses, quoique toutes guérissent les fièvres intermittentes.

Sire Joseph Banks possède toutes ces espèces.

XXXI. *Cissampelos pareira*.

C'est une plante rampante qui croît au milieu des buissons & dans les clôtures. Les feuilles sont rondes, molles & cotonneuses, ce qui l'a fait appeller feuille de velours.

Elle donne ses fleurs à l'extrémité d'un épi fort mince; elles sont jaunes & très-petites; les fleurs femelles & les fleurs mâles croissent sur des tiges différentes; le fruit est une petite baie molle & tendre d'une couleur rouge, & qui contient une petite semence qui est entaillée comme la roue d'une montre.

Les racines sont noires, cordées, aussi épaisses que la fâse pareille, & s'étendent très-peu au-dessous de la surface de la terre.

Cette racine est un amer aromatique agréable & recommandé par Jeoffroy dans les cas de néphrétique, dans les ulcères des reins & de la vessie, dans l'asthme humoral, & dans quelques espèces de jaunisse.

Le peuple de la Jamaïque emploie la dé-

coction de ses racines pour les douleurs & les foibleſſes d'estomac qui viennent de relâchement.

XXXII. *Citrus medica.*
limonum.

Toutes les eſpèces de citrons ſont natives d'Aſie & des parties méridionales d'Europe d'où on les a apportées & plantées dans les parties les plus chaudes de l'Amérique & dans les îles à ſucre ; à préſent elles ſont ſi communes , qu'on en forme des haies ; le jus de limon de citron eſt à-peu-près le même , & leur uſage en médecine & dans les boiſſons eſt très-connu : il y a environ 14 ans que j'ai fait un mémoire ſur les effets du jus de limon combiné avec le ſel marin dans différentes maladies de la zone torride (1) ; il faut obſerver que , dans toutes les maladies dont j'ai parlé dans ce mémoire , il y avoit complication de fièvre rémittente.

Dans ce mémoire je n'ai parlé qu'en paſſant du diabète ; mais mes dernières expériences me mettent dans le cas d'aſſurer que ce remède eſt un ſpécifique dans cette maladie , ainſi que dans la lienterie ; maladies qui réſiſtent ſouvent aux efforts des plus habiles médecins.

(1) Voyez les Tranſactions américaines , vol. 2 , & le Journal de Médecine de Londres , vol. 7 de notre traduction.

XXXIII. *Citrus aurantium dulcis*
amara.

On cultive ces deux espèces dans les Indes Occidentales, ainsi qu'en Espagne & en Portugal; ces fruits acides jouissent depuis longtemps d'une grande réputation en Médecine, & il est inutile d'insister sur ce qui les regarde. Dans les climats chauds, les ulcères deviennent bientôt putrides : j'ai été long-temps persuadé que cela ne dépendoit point de la constitution, mais que ces ulcères & leurs foyers étoient absolument locaux; j'ai employé la pulpe d'orange cuite, en forme de cataplasme, & j'ai toujours observé qu'au bout de vingt-quatre heures, la fétidité de l'ulcère étoit détruite ou corrigée, & qu'il se dispoit facilement à la cicatrice; l'on continue les mêmes applications jusqu'à ce que la guérison soit complète.

XXXIV. *Citrus decumana*, *Shaddock.*

Ce fruit a été ainsi appelé du nom du Capitaine Shaddock, qui, le premier, l'apporta des Indes Orientales aux Barbades; ces fruits sont les plus beaux de toutes ces espèces, & ils sont environ cinq fois plus gros que les oranges, ayant la forme d'une poire; ils ont une odeur très-agréable & un goût amer; on en fait beaucoup de cas dans les pays chauds.

XXXV. *Citrus decumana* (*varietas*).

Cette espèce est plus petite que la précé-

dente , & elle est ronde ; quoique ses fruits soient très-beaux ; ils sont , en général , si aigres & si amers qu'ils sont rarement mangeables.

XXXVI. *Citrus bergamota.*

Cette espèce est commune aux Orcades ; elle est plus petite que l'orange , & elle a un parfum très-délicat.

XXXVII. *Citrus citrullus.*

Ce fruit est environ le double de la grosseur du limon , mais il a à peu près la même forme ; son jus est acide , & son écorce est très-épaisse.

Toutes les espèces de citron se ressemblent par plusieurs endroits ; les feuilles & les fleurs sont à peu près les mêmes , & tous les fruits ont à leur surface un fluide ou une huile volatile logée dans de petites cellules , que l'œil peut distinguer. On obtient facilement cette huile par la distillation.

On emploie le jus des limons , des citrons & des oranges , dans l'orangeat , le punch , & il entre dans plusieurs compositions pharmaceutiques ; avec la peau des citrons , on forme d'excellentes conferves , soit en sirop , soit candies dans le sucre.

XXXVIII. *Clinopodium rubosum.*

Cette plante est annuelle , & ses tiges herbacées s'élèvent à la hauteur de trois ou quatre pieds ; les feuilles sont grandes , inégales & den-

telées; les fleurs sont petites, & les semences renfermées dans des vaisseaux qui ont une forme spirale ou semblable à un bouton.

Les feuilles de cette plante, froissées & appliquées sur les vieux ulcères, produisent un excellent effet, & les semences froissées entre les mains rendent une odeur très-agréable, qui ressemble un peu à un mélange d'huile de romarin & de lavande, de rose & d'ambre gris: comme cette plante est très-commune dans les terres abandonnées, on peut facilement en recueillir une grande quantité, & obtenir cet excellent parfum par la distillation. Les gouffes séchées retiennent leur saveur pendant très-long-temps, & on peut les envoyer dans des boîtes de plomb en Europe.

XXXIX. *Coffea arabica*, le Café.

Il y a environ soixante ans que le café a été apporté du Levant à la Jamaïque; c'est maintenant une culture générale, même parmi le bas peuple. Le caffier fleurit deux fois par an; ses fleurs sont blanches & douces, semblables à celles du jasmin, & durent long-temps. Ses fleurs, avec les fruits verts & murs sur la même tige, forment un contraste très-beau & très-agréable; le fruit est une baie de la grosseur & de la figure d'une cerise rouge; la pulpe est douce & molle, & il n'y a pas de doute que l'on en puisse former du vin ou de l'eau de vie par la distillation, il y a deux grains dans chaque baie, ces deux grains sont bien connus.

Le café est un article de diette, & on l'ordonne rarement en médecine ; mais je l'ai vu produire de bons effets dans les asthmes humoraux, & soulager promptement les maux de tête qui viennent de la goutte ou d'autres affections nerveuses. On dit qu'il empêche de dormir ; mais c'est ce qui arrive toutes les fois que l'on prend quelques boissons chaudes sur le soir ou pendant la nuit.

La plupart des familles à la Jamaïque prennent deux fois par jour du café au lait.

XL. *Convolvulus brasiliensis.*

Cette plante croît sur le bord de la mer, ses feuilles sont larges & luisantes, & ses fleurs sont d'un rouge pâle ; ses racines sont plus épaisses que le tuyau d'une plume, & s'étendent à plusieurs aunes sous la superficie de la terre.

Toute la plante est laiteuse, & si l'on recueilloit ce lait, on pourroit en obtenir une résine semblable à la scamonée. Le peuple emploie cette racine comme un drastique dans l'hydropisie.

On pourroit facilement cultiver la scamonée d'Alep à la Jamaïque, ce qui formeroit une branche de commerce avantageuse. Elle croît abondamment dans le jardin de S. M. à Kew, & dans plusieurs autres jardins autour de Londres.

XLI. *Convolvulus batatas.*

On cultive cette plante rampante pour la

nourriture des habitans, & elle croît si vite qu'on peut la cueillir en six semaines ou deux mois; c'est pourquoi les planteurs cultivent généralement cette plante comme la provision la plus sûre.

Les racines ressemblent beaucoup aux patates ordinaires, mais elles sont beaucoup plus grosses. bouillies ou roties elles sont douces, mais non pas aussi farineuses que les autres patates, & elles fournissent la moitié moins d'amidon; quoi qu'il en soit, la patate fournit une bonne nourriture, & tient lieu de pain que l'on ne peut pas toujours avoir.

On croit en général à la Jamaïque que la patate ordinaire d'Angleterre, s'adoucit & dégénère en cette plante dans l'Isle; mais c'est une erreur.

XLII. *Crescentia cujete.*

On cultive cet arbre utile, les fleurs & les fruits naissent du tronc de l'arbre ou de ses grosses branches. Le fruit ou la callebasse est en général très-grosse. Quelques-unes, lorsqu'elles sont vidées, contiennent environ huit pintes d'eau. La peau sert d'ustensile aux nègres, comme de coupes, de boules & de cuillieres.

L'intérieur de la callebasse est blanc, assez ferme, & contient un grand nombre de semences. On donne le jus de callebasse à la dose de quatre onces, comme un purgatif dans tous les cas où les malades ont reçu quelque meurtrissure au front, & l'on en forme un sirop auquel on ajoute le jus de limon, un peu de

nitre, enfin un élixir parégorique que l'on vante beaucoup dans les toux sèches & dans la consommation.

Les petites callebasses grillées & la pulpe étendues sur des linges forment un bon cataplasme dans les cas de meurtrissure & d'inflammation. Il y a une petite espèce de callebasse qui croît sans culture, mais ce n'est qu'une variété de la précédente.

XLIII. *Croton eleutheria*, *clutia eleuteria*
linnæi.

Cet arbre est commun sur les bords de la mer, & s'élève à la hauteur de vingt pieds. Les feuilles ont deux ou trois pieds de long, & sont larges à proportion; vers leur partie supérieure, elles sont ondées & de couleur de rouille; à la partie inférieure, elles sont garnies de côtes, & elles ont un coup d'œil argenté & luisant.

Elles ont à leurs aisselles un grand nombre d'épis avec une quantité de petites fleurs blanches d'une odeur pénétrante. Leur capsule a trois coques comme les autres crotons.

L'écorce est la même que celle de la cascaille des boutiques; les auteurs de matière médicale en ont fait deux espèces d'écorces, & on les vend dans les boutiques comme des productions différentes, mais lorsqu'on les examine bien attentivement, on voit qu'elles ne sont qu'une seule & même écorce.

Le croton de linnæus est un arbrisseau de la Jamaïque, qui croît dans les champs, & qui

n'a aucune des propriétés fenfibles de la café-carille.

XLIV. *Daphné lagetto.*

Sir Hans Sloanc a donné une figure de cet arbre , mais il n'a pu voir ni fes fleurs ni fes femences ; le D^r. Brown , dans fon histoire naturelle de la Jamaïque , n'en donne pas une description plus complete , & les Botaniftes ne connoiffoient point cette plante jufqu'en 1787 , lorsque j'en apportai des échantillons de la Jamaïque , & que fire Joseph Bancks , le D^r. Solanders & moi , nous le mîmes dans la classe des Daphnés.

Cet arbre s'élève sur les montagnes pierreuses jufqu'à la hauteur de vingt pieds , le tronc est droit ; le bois est mou ; l'écorce épaisse , & on peut facilement la féparer en vingt ou trente lames blanches , & auffi fines que de la gaze : on a fait avec cette écorce des coëffes & tous les habillemens de femme.

Il a les mêmes propriétés que le mézéréon , mais à un plus haut degré ; une drachme de cet arbre , pour deux livres de décoctions de faife pareille , il est utile dans les véroles invétérées , dans les rhumatismes chroniques , & dans les douleurs des os qui dépendent de la vérole ou de l'yaws.

XLV. *Dioscorea alata.*

bulbifera.

fativa.

trifilla.

Les deux premières espèces font cultivées

pour des provisions ; les tiges sont grimpantes & on les soutient avec des pieux comme les houblons : on les plante dans le printems & elles sont mûres vers Noël ; les racines sont très-considérables , & quelques-unes pèsent depuis 30 jusqu'à 40 livres. On les conserve pendant plusieurs mois , & on en fait un usage journalier. Les hyams grillées ou bouillies se mangent comme les patates , mais elles sont un peu plus dures ; on les prépare de différentes manières : on les fait bouillir pour de la soupe , ou griller sur le feu ; elles fournissent une quantité considérable d'amidon.

L'hyams bâtard croît naturellement dans les bois de la Jamaïque ; les tiges sont anguleuses & découpées très-mince ; & si on les prend avec la main , elles coupent comme un canif ; les racines sont molles , digitées & fort grosses , colorées en jaune & très-amères ; elles purgent les personnes qui ne sont pas accoutumées à en manger , mais elles sont le plus ordinairement ravagées par les Nègres qui désertent les plantations.

L'yams trifilla étoit peu connue des blancs jusqu'à ces années dernières ; les feuilles sont différentes de celles des autres , & les racines ont six pouces de long & deux pouces de diamètre ; il y en a environ douze sur chaque tige ; les Nègres marons les plantent ; elles se conservent peu de temps ; cette racine bouillie ou grillée est beaucoup meilleure que les patates.

XLVI. *Dolichos pruriens.*

Cette plante croît naturellement autour des

haies dans plusieurs endroits de la Jamaïque ; & on la cultive dans quelques jardins.

C'est une plante grimpante qui a des tiges fort délicates ; ses feuilles sont trifoliées ; ses fleurs sont petites , papilionnées ; les gouffes ont quatre pouces de long , & sont de la grosseur du doigt , contenant quelques semences dures & oblongues ; la partie extérieure de la gouffe est garnie de soies ou pointes épaisses & noires qui , appliquées sur la peau , occasionnent les démangeaisons les plus insupportables.

Lorsque les gouffes sont mûres , on les trempe dans un sirop ; on les râpe ensuite avec un couteau , & on les jette là. Lorsque le sirop dans lequel ces soies qui revêtissent la gouffe se trouvent déposées , est devenu aussi épais que le miel , on peut s'en servir ; il agit comme anthelminthique , & il occasionne un embarras dans les premières voies qui sont défendues par leur mucus ; on peut le prendre depuis la dose d'une cuillère à café jusqu'à celle d'une cuillère à bouche , une fois par jour , avec sécurité.

XLVII. *Epidendrum vanilla.*

On cultive cette plante avec soin dans les Indes occidentales des Espagnols ; elle croît naturellement sur les montagnes de la Jamaïque. le D^r. Swartz , savant Botaniste Suisse , l'a trouvée dans son pays il y a environ trois ans ; les gouffes forment un excellent parfum & d'un grand prix ; c'est pourquoi elle mérite l'attention du commerce.

XLVIII.

XLVIII. *Epidendrum claviculatum.*

On trouve cette plante dans des terres graveleuses ; elle rampe sur la terre , & donne des racines d'espaces en espaces à mesure qu'elle s'étend ; la tige est de l'épaisseur du doigt , ronde , verte & juteuse ; elle a des nœuds à tous les douze ou quatorze pouces , & elle a plusieurs aunes de long , sans feuilles ; les fleurs sont larges & jaunes ; les gouffes ont deux pouces de long. En examinant le jus exprimé avec la lentille ou à l'œil nud , on le trouve rempli de petites pointes ou de foies.

Le D^r. Drummon , savant Médecin & botaniste de Westmoreland de la Jamaïque , qui , le premier , m'a fait voir cette plante , m'a assuré qu'il en avoit souvent donné le jus , à la dose d'une cuillère à bouche , comme un bon vermifuge , & que dans quelques espèces d'hydropisie , il augmente le flux des urines & guérit cette maladie. Les Nègres font beaucoup de cas de ce jus pour la guérison de la gonorrhée & de la vérole.

XII. *Eupatorium dalea.*

Cette plante est commune dans les montagnes de la Jamaïque ; elle est ligneuse & pérenne ; elle a environ quatre pieds de haut , les fleurs sont jaunes & les semences cotoneutes.

Les feuilles fanées ou légèrement séchées , ont une odeur très-agréable , presque égale à celle de la vanille , & on les trouve souvent

dans les préparations des Espagnols ; comme un parfum, au lieu de vanille.

L. *Favillea scandens*.

Cette plante est commune dans toutes les terres incultes & autour des bois ; c'est une plante grimpante qui monte autour des arbres & après les buissons , à des hauteurs considérables comme le lierre.

Les fleurs mâles & femelles croissent sur des plantes différentes, elles sont petites & jaunes ; le fruit est une calebasse ronde qui contient environ douze grains larges & plats ; lorsqu'il est mûr, les semences tombent au milieu de la calebasse, en se détachant d'un anneau qui les contenoit.

Le favillea scandens est très-amer & huileux ; le peuple l'emploie comme antidote contre les poisons végétaux, ainsi que contre les douleurs & foiblesses d'estomac.

Les semences battues dans un mortier de bois, & bouillies pendant long-temps dans l'eau, fournissent une huile aussi blanche & aussi dure que le suif, & on les emploie souvent aux mêmes usages aux Bayes de Musquito & de Hunduras où l'on en fait de la chandelle.

LI. *Geoffræa inermis*.

Dans le 67^e. volume des transactions philosophiques, j'ai donné la description de cet arbre, & quelques détails sur ses propriétés médicinales. La Société royale y a ajouté une

belle gravure. Les propriétés anthelmintiques de son écorce sont assez généralement connues, & on l'a mise au nombre des remèdes dans le Dispensaire d'Edimbourg, ainsi que dans quelques autres Dispensaires étrangers.

Qu'il me soit permis de remarquer ici que les Médecins comptent beaucoup trop sur les anthelmintiques; les symptômes ordinaires des vers sont souvent trompeurs, car ils peuvent aussi appartenir à différentes fièvres. Lors donc qu'on a lieu de douter, je joins toujours le quina avec cette écorce.

Lorsque, sur la fin des maladies aiguës, on rend quelques vers, c'est un mauvais symptôme en général, & l'on ne doit point donner alors les anthelmintiques, à moins qu'on ne donne en même temps le quina.

LII. *Abrus precatorius.*

Cette belle plante croît dans les haies & autour des clôtures; elle a un très-grand nombre de petites feuilles pinnatifides; ses fleurs sont papillonnées & d'un rouge pâle; les gouffes sont courtes & arrondies, contenant trois ou quatre petits pois rouges & luisans.

Les feuilles & les tiges entrent souvent dans les décoctions théiformes, auxquelles l'on ajoute un peu de jus de limon; cette boisson est utile dans la toux, les rhumes & la pleurésie. Les semences sont extrêmement dures & émétiques, on ne les ordonne point; elles sont communes dans les petits ouvrages à coquille. Les Nègres de la Jamaïque en font des colliers.

LIII. *Gouana Domingensis.*

Cette plante croît dans les haies; ses tiges sont ligneuses & flexibles de la grosseur du doigt; elles s'étendent très-loin & diminuent peu de calibre; les feuilles sont ovales, édentées; les fleurs sont petites & blanches, les capsules petites, molles & blanches.

On forme des vergettes pour les dents avec ses tiges, & en même temps qu'elle les nétoie, elles sont antiseptiques, à raison de leur amertume. On écrase cette plante, & l'on prend le jus comme un stomachique agréable, utile pour augmenter l'appétit & dissiper les douleurs de l'estomac, qui viennent du relâchement de ce viscère.

Ce que l'on appelle douleur d'estomac, est souvent une affection du foie qu'il faut soigneusement distinguer, car dans ce cas tous les toniques & amers sont nuisibles. Lorsque le foie est affecté, nous avons un remède souverain dans le mercure doux; un grain pris tous les soirs pendant six jours de suite, est en général suffisant.

LIV. *Guajacum Officinale.*

Cet arbre est originaire des indes occidentales, il ne croît que lentement & ne parvient qu'à une hauteur & une grosseur médiocres. Son feuillage toujours vert, ses innombrables fleurs azurées, & ses gouffes jaunes & molles forment un contraste agréable.

Son tronc est ordinairement courbé, son écorce est sillonnée & il en sort des larmes de gomme. Toutes les parties de cet arbre sont acres & d'un goût désagréable, & comme elles contiennent plus ou moins de résine, elles sont purgatives, diaphorétiques ou diurétiques.

Outre les larmes qui coulent du tronc, on obtient une gomme de la manière suivante : on coupe le tronc & les grosses branches en billots, d'environ trois pieds de long ; on les troue & on place une extrémité sur le feu, & l'autre sur une callebasse, de manière à recevoir la résine qui se fond & qui coule par le trou à mesure que le bois brûle.

On peut obtenir la gomme du gaïac en petite quantité, en faisant bouillir des copeaux ou des sciures du bois dans l'eau & le sel marin. La résine surnage & on peut l'écumer.

On peut aussi l'obtenir par le moyen des esprits ardents, de la même manière que le jalap & le quina ; mais cette méthode est dispendieuse & ennuyeuse.

La vérole fait les plus terribles ravages parmi les nègres de la Jamaïque, & se montre sous toutes les formes les plus hideuses, ce qui est dû à leur ignorance & à leur négligence.

Il n'y a rien de si commun parmi eux que d'arrêter des gonorrhées virulentes avec les gommes astringentes, les résines & le quina, de manière que les maîtres ou les surveillans ne sont instruits de leur situation, que quand les os spongieux du nez, du palais, ou le gosier sont considérablement affectés, ou lorsqu'ils

éprouvent dans leurs membres des douleurs nocturnes, des douleurs dans les os, lorsqu'ils ont des nodus & des ulcères avec carie.

L'yaws quoique très-différente de la vérole, produit souvent les mêmes effets sur les membres, le nez & le gosier, heureusement cependant qu'on peut y remédier par les mercuriaux & les décoctions diaphorétiques.

De toutes les préparations mercurielles, le le sublimé corrosif me paroît être la meilleure pour guérir des maladies si invétérées, surtout lorsqu'on le joint à d'autres remèdes qui favorisent son action vers la peau, tels sont le gaïac. J'ai éprouvé que la formule suivante étoit la meilleure.

Gomme de gaïac, dix dragmes.

Racine de serpentaïre de virginie, trois dragmes.

Piment, deux dragmes.

Opium, une dragme.

Sublimé corrosif, demi-dragme.

Esprit de vin, deux livres, mêlez le tout, & faites digérer pendant trois jours, coulant après cela la liqueur.

On donne deux cuillères à thé de cette teinture dans une demi-pinte de décoction de faïse pareille, deux fois par jour, ce qui guérit en général tous les symptômes de maladie vénérienne ou d'yaws, en quatre ou cinq semaines.

LV. *Hamatoxylum Campechianum.*

Le Dr. Barham a apporté cette semence de

la baie de Honduras à la Jamaïque, environ vers 1715; maintenant elle est beaucoup trop commune, car elle a couvert une grande surface de terrain, d'où il est difficile de l'extirper.

On en fait ordinairement des haies qui forment de belles & fortes clôtures contre le bétail & contre les maraudeurs; lorsque l'on élague ses branches inférieures, l'arbre s'élève à une assez grande hauteur, & lorsqu'il est vieux, le bois est aussi bon que celui de Honduras.

Le tronc & les branches ont de longues épines pointues, les feuilles sont en forme de cœur, les fleurs sont jaunes & en épis & couvertes de duvet, elles ont une odeur agréable & sont extrêmement belles, les gouffes sont molles & contiennent deux ou trois semences longues & polies.

On coupe cet arbre par billots, on enlève l'écorce & l'aubier & l'on envoie le cœur qui est rouge en Angleterre; dans le commerce pour la teinture & pour la médecine il est bien connu.

LVI. *Hibiscus Esculentus.*

On cultive cette plante dans les jardins & dans les enclos, comme faisant partie des provisions; elle s'élève à cinq ou six pieds de haut, elle a des feuilles larges & des fleurs jaunes très-grosses. La gouffe a depuis deux jusqu'à six pouces de longueur & un pouce de diamètre. Lorsqu'elle est mûre elle s'ouvre lon-

gitudinalement en cinq endroits différens, & donne un grand nombre de semences en forme de cœur.

Toutes les parties de cette plante sont mucilagineuses, sur-tout les gouffes; on les cueille vertes, on les coupe par morceaux, on les fait sécher & on les envoie en présens, ou on les fait bouillir dans les bouillons & dans les soupes, c'est le principal ingrédient de la célèbre soupe poivrée des indés occidentales, qui n'est autre chose qu'un bouillon chargé, dans lequel on fait entrer de la viande ou du poisson sec & du capficum, ce mets est vraiment agréable & très-nourrissant.

Comme remède on emploie l'hibiscus esculentus dans tous les cas où les émollients sont indiqués.

LVII. *Iatropa Janipha.*
manihot.

On cultive ces deux espèces comme nourriture; il est difficile de distinguer la première espèce par les racines; il vaut mieux s'en assurer par les fleurs, & arracher celle qui en donne; car c'est celle qui est venimeuse lorsqu'elle est crue.

Les racines de l'*iatropa manihot*, ne sont point fibreuses ou ligneuses dans le milieu de la racine; elles ne s'amolliissent point lorsqu'on les fait bouillir ou griller, tandis que la première espèce possède toutes les qualités opposées, & on la sert tous les jours sur la table sous forme de pains.

On fait le pain de manihot avec les deux espèces d'yatropha, de la manière suivante ; on lave & on ratiffe les racines, on les râpe ensuite dans un tonneau ou dans un baquet, après quoi on les met dans un sac de crin, & on les presse fortement. Lorsque la farine est sèche, on la met dans un bassin de pierre chaude sur le feu, & enfin on en forme des gâteaux qui donnent d'excellentes soupes, & qui équivalent au millet.

Les râclures fraîches de la seconde espèce sont utiles dans le traitement des ulcères mal disposés.

Ces racines fournissent une grande quantité d'amidon, que les Brasiiliens vendent par petite masse, sous le nom de *tapoïca*.

LVIII. *Iatropha Gossipifolia.*

curcas

multifida.

On emploie souvent avec succès la décoction des feuilles des deux premières espèces dans les affections spasmodiques d'entrailles, accompagnées de vomissemens, l'estomac la supporte plus facilement que toute autre chose, & il est rare qu'elle n'occasionne pas quelques quelques évacuations par les selles.

Les semences de toutes les trois sont drastiques, purgatives & émétiques, elles fournissent par la décoction une huile qui a les mêmes usages & les mêmes propriétés que l'huile de ricin.

LIX. *Lætia apetala.*

Cet arbre est commun dans les bois & dans les taillis , il s'élève à une hauteur & à une grosseur considérables. Le tronc est poli & blanc, les feuilles ont trois pouces de long , elles sont un peu dentelées & recouvertes de duvet, les étamines sont jaunes sans pétales, le fruit est aussi gros qu'une prune. & lorsqu'il est mûr il s'ouvre & laisse appercevoir un grand nombre de petites semences au milieu d'une pulpe rouge.

Le tronc ou les branches coupées par morceaux , exposées au soleil, rendent une liqueur claire qui se concrète en une résine blanche, qui paroît la même que la gomme sandaraque ; on s'en sert pour frotter le papier & l'empêcher de fonger.

J'en conserve, & il me paroît que cette gomme peut être utile en médecine comme celle de la même nature.

LX. *Lantana camara.*

aculeata

involucrata.

La première espèce croît naturellement au milieu des buissons , & est remarquable par la beauté de ses fleurs qui sont jaunes avec une teinte de rouge.

La seconde espèce a des petites fleurs blanches & des feuilles noirâtres, elle croît aussi dans les champs.

On trouve la troisième espèce près de la mer, c'est une petite plante qui a des feuilles couleur de cendre & une odeur très-agréable.

Les Nègres emploient les feuilles de ces différentes espèces, sur-tout de celle qui croît sur les bords de la mer en forme de thé, pour les rhumes & les foiblesses d'estomac; on les emploie aussi en gargarisme avec l'alun.

LXI. *Laurus cinnamomum.*

Ce bel arbre ainsi que plusieurs arbres utiles, a été pris sur un vaisseau français, & l'Amiral Rodney toujours attentif à la prospérité de la Jamaïque les présenta à l'assemblée de cette île. Un de ces arbres fut planté dans le jardin botanique de Saint-Thomas, & l'autre dans le beau jardin de M. Hinton, Ecuyer. Ces premiers arbres ont produit quelques centaines de jeunes arbres, par des rejetons & par des coupes qui ont été dispersées dans différentes parties de l'île, dans laquelle il croît parfaitement bien; c'est pourquoi on peut espérer qu'il formera bientôt un objet important de commerce.

Les plus petits morceaux sont un excellent cordial; la canelle que nous avons de la Hollande est souvent inerte, & donne lieu de penser qu'elle a subi une distillation.

LXII. *Laurus camphora.*

Cet arbre est une autre prise qui a été donnée aux habitans de la Jamaïque; elle est commune même dans les terres d'Angleterre.

Si on la cultive avec soin , elle pourra également former une acquisition utile ; le camphre , quoique solide , est l'huile essentielle de cet arbre , & on l'obtient par la distillation dans les Indes orientales.

LXIII. *Laurus sassafra.*

C'est une plante originaire d'Amérique , & elle croît abondamment dans le jardin de M. East ; si on la propage , elle formera aussi un article de commerce pour la Jamaïque.

On emploie en médecine les racines & leur écorce , & l'on fait des décoctions théiformes avec ses fleurs. Les racines & l'écorce de ces sassafra forment un excellent article dans la décoction des bois.

LXIV. *Laurus persea.*

Cet arbre n'a ni l'extérieur ni les propriétés sensibles du genre des lauriers ; quoiqu'il en soit , les fleurs en ont tous les caractères génériques.

On cultive généralement le laurus persea ; il s'élève rapidement à la hauteur de vingt-cinq ou trente pieds ; les feuilles sont longues ovales & pointues ; les fleurs sont jaunes & petites ; le fruit est en forme de poire , & pèse depuis une jusqu'à deux livres.

Lorsqu'on enlève la peau qui est verte , on trouve une substance qui est jaune & butireuse , & au cœur une grosse semence. Elle est extrêmement inégale à sa surface , dure & ligneuse.

Ce fruit est mûr en Août & en Septembre; & c'est un des alimens les plus agréables pour les Nègres pendant six ou huit semaines. On le prépare avec un peu de sel & avec un ou deux fruits du plantin (plantano) comme un mets très-cordial; on le sert aussi sur les tables des Européens, comme fruit de choix; lorsque la poire est mûre, la substance jaune est plus ferme que le beurre, & a un goût qui ressemble à celui du beurre ou de la moëlle; c'est pourquoi on l'appelle la moëlle végétale; mais quelque excellent que soit ce fruit lorsqu'il est mûr; il est très-dangereux, lorsqu'on le cueille ou qu'on le mange avant sa maturité; j'ai eu souvent occasion de m'assurer qu'il occasionne la fièvre & des dyssenteries que l'on ne guérit qu'avec peine.

Les feuilles de cet arbre & celles de l'abrus precatorius, forment des décoctions pectorales pour le peuple: on se sert des semences pour marquer le linge; on met la pièce de linge que l'on veut marquer sur la pierre, & l'on forme les lettres à travers le linge avec une aiguille que l'on fait pénétrer dans la semence; la marque est d'un rouge brun qui ne s'en va jamais.

LXV. *Malvaceæ*. (Ordre naturel des)

Nous comprendrons sous ce titre toute la famille des plantes de la seizième classe de Linnœus, & l'ordre naturel des columniférés. Toutes ces plantes sont mucilagineuses, savonneuses & émollientes, & on peut les employer avec sûreté par-tout où les remèdes mucilagineux

& émolliens sont indiqués : on peut substituer avantageusement la décoction du *fida alnifolia* & *rhombifolia*, ou des différentes espèces de fida à la décoction de guimauve.

Plusieurs de ces plantes fournissent de la gomme qui est de la même nature que celle d'acajou. On emploie quelques-unes de ces plantes pour aliment, elles sont très-restaurantes. Nous l'avons déjà dit au mot *hybiscus esculentus*.

LXVI. *Maranta arundinacea*.

On cultive cette plante dans les jardins pour les provisions; elle s'élève à deux pieds de haut; elle a de larges feuilles pointues, des petites fleurs blanches, & une semence.

Lorsque les racines ont un an, on les arrache, on les lave avec soin & on les réduit en pulpe dans un grand mortier de bois. On jette cette pulpe dans un grand tonneau d'eau pure; on remue bien le mélange, & l'on ôte avec la main la partie fibreuse que l'on jette-là. On laisse ensuite déposer la liqueur laiteuse, après l'avoir fait passer dans un tamis de soie ou dans un linge ferré, après quoi on décante l'eau éclaircie, & l'on trouve au fond du vaisseau une masse blanche que l'on mélange encore avec de l'eau propre, & l'on finit par faire sécher la masse au soleil, qui est de l'amidon tout pur.

La décoction des racines fraîches de cette plante, forme une excellente tisane dans les maladies aigües.

LXVII. *Mimosa tortuosa*.
nilotica.
sénégal.

La première de ces espèces a probablement été apportée à la Jamaïque, & maintenant elle y croît trop abondamment, car elle y forme des buissons épineux & très-incommodes.

On a introduit depuis peu les deux dernières espèces qui viennent de Guinée ; ce sont des arbres d'environ vingt pieds de haut : je les ai vus dans le jardin du Docteur Paterfon, à Gréenislant à la Jamaïque ; le *mimosa nilotica* légèrement incisé, fournit une quantité considérable de gomme transparente.

Ces différentes espèces ont des petites feuilles qui sont presque aussi sensibles à l'attouchement que celles du *mimosa pudica*. Les fleurs sont des boutons jaunes qui, lorsqu'on les frotte, rendent une odeur très-pénétrantes ; elles fournissent tous de la gomme arabique en plus ou moins grande quantité, & plus ou moins transparente.

LXVIII. *Mirabilis jalapa*.

Cette plante est commune dans les jardins des curieux d'Angleterre ; elle croît sans culture à la Jamaïque où elle est fort incommode. Quelques espèces ont des fleurs rouges, d'autres sont jaunes, & d'autres sont agréablement mélangées ; elle a une racine trouée qui, lorsqu'on la coupe, ressemble assez à celle du

jalap ; mais lorsqu'elle est sèche , elle est blanche , légère & spongieuse ; il faut la donner à grandes doses pour purger ; c'est probablement le mechoacan des anciens , mais non pas le jalap qui appartient au genre des *convolvulus*.

LXIX. *Musa paradisiaca.*

sapientum.

trogoditarum.

On cultive cet arbre dans une grande étendue de terrain à la Jamaïque ; son fruit est la principale nourriture des habitans.

Ses feuilles ont six ou huit pieds de long ; & deux ou trois pieds de large ; ses fleurs sont couvertes d'un calice qui tombe ; les fruits ont environ un pied de long ; ils sont ronds & un peu inclinés ; lorsqu'ils sont mûrs , ils deviennent jaunes, moux & doux ; les semences sont plus grosses que celles de la moutarde , d'une couleur noire & en plus grand nombre ; elles ne produisent rien , & l'arbre se propage par les rejets.

On coupe les fruits lorsqu'ils sont parvenus à leur grosseur , mais avant qu'ils soient mûrs. On enlève la peau verte , & l'on fait griller la pulpe sur un feu clair pendant quelques minutes ; on la retourne fréquemment , après quoi on la racle & on la serre comme du pain ; ses fruits bouillis ne sont pas aussi agréables.

Le musa sapientum ou bananier , produit des fruits plus petits que ceux du musa paradisiaca ou plantago ; on ne les mange jamais verts ; mais lorsqu'ils sont mûrs , ils sont très-agréables ,

agréables, soit qu'on les mange crus ou qu'on les fasse frire par tranches comme les bignets.

Tout le monde mange de ces deux espèces de fruits à la Jamaïque, & sans eux l'île seroit à peine habitable, car aucune espèce de provision ne pourroit en tenir lieu; la fleur de farine ou le pain même seroient moins agréables & moins capables de soutenir les Nègres dans leurs travaux, & de leur donner la force de remplir leurs tâches & de conserver leur santé.

Ces fruits engraisent aussi les chevaux, les cochons, les chiens & autres animaux domestiques.

Les fruits du plantago sauvage ne sont point mangeables; les feuilles de toutes ces espèces sont à-peu-près les mêmes; comme elles sont douces & polies, on les emploie dans les appareils après la levée des vésicatoires.

L'eau qui sort du tronc est astringente, & on l'emploie pour arrêter les diarrhées. Toutes les parties de l'arbre sont utiles dans différentes parties de l'économie rurale.

LXX. *Myrtus pimento.*

Cet arbre naît à la Jamaïque & croît dans toutes les forêts du côté du nord; les plantations de pimons sont très-considérables, & couvrent plusieurs centaines d'acres: c'est un article de commerce de cette île. Cet arbre a des fleurs d'un rouge brun, & les fleurs ressemblent à celles du sureau; le fruit est une baie noire de la grosseur d'une groseille noire, & contient deux semences grises & polies.

Aussitôt que les baies sont parvenues à leur grosseur , & peu avant leur maturité , on les cueille , on les fait sécher ; après quoi on les met en ballot d'environ cent livres pesant , que l'on envoie en Europe :

Le piment possède la saveur & toutes les propriétés des épices d'Orient ; il entre dans plusieurs préparations officinales , & il forme un des principaux ingrédiens de la poudre à la maréchale.

LXXI. *Passiflora hexangularis*.
maliformis.
Laurifolia.

On cultive toutes ces espèces à la Jamaïque ; elles sont toutes bonnes à manger , mais la pulpe de la première est vraiment délicieuse ; leur goût est acide , & recherché presque par-tout , sur-tout par les malades dans les maladies aiguës & dans les fièvres continues.

On fait souvent avec la peau de la grenade , avant sa maturité , des conferves ou des confitures.

LXXII. *Passiflora rubra*.

C'est une plante forte & ligneuse qui donne un très-grand nombre de fleurs veloutées ; le fruit est noir & de la grosseur d'une cerise. Un Médecin qui vivoit dans la paroisse de Hanovre , opéra quelques cures remarquables par l'usage des fleurs & des baies de cette plante ; mais l'opium a des vertus supérieures ,

& l'on en a abandonné l'usage comme d'un anodin peu avantageux.

LXXIII. *Picrania amara*.

C'est un grand & bel arbre qui est commun dans les bois de la Jamaïque. J'ai envoyé à sir Joseph Bank des rejets des fleurs & des semences dans l'esprit-de-vin ; & nous le regardons comme un nouveau genre qui appartient à la pentandrie monogyne de Linnœus. Ce nom exprime ses propriétés essentielles.

Toutes les parties de cet arbre sont très-amères , même plusieurs années après que l'on en a fait des planches ; ce que l'on apperçoit facilement , lorsqu'on en goûte les morceaux. Les meubles faits avec ce bois sont très-utiles , parce que les insectes ne peuvent pas s'y mettre.

Cet arbre a une grande ressemblance avec le *quassia amara* de Linnœus , à la place duquel on l'emploie comme antiseptique dans les fièvres putrides ; lorsqu'on l'emploie , des petites doses produisent autant d'effets que le *quassia amara* de Surinam (1).

(1) En 1772, le D^r. Wright découvrit l'arbre qui fournit le simarouba des boutiques , & l'année suivante il en envoya une description botanique à feu le D^r. Hope , à Edimbourg , sous le titre de *quassia simarouba* ; en même temps il en envoya des échantillons au D^r. Fothergill , qui les fit passer au célèbre Linnœus , à Upsal ; ce dernier communiqua cette découverte au Professeur Murray , à Gotingue , qui en a parlé dans le troisième volume de son *Apparatus med.* page 458. Nous apprenons du D^r. Wright , qu'il doit bientôt publier la description de cet arbre , avec des gravures.

LXXIV. *Piper amalago*;
inaquale.

Ces espèces & plusieurs autres, sont connues sous le nom de sureau poivrier ; la première espèce fournit de petits épis auxquels sont attachés un grand nombre de petites semences de la grosseur de celles de moutarde. Toute la plante a exactement le même goût que le poivre noir des Indes orientales.

Le poivre long est plus petit que l'amalago ; Les feuilles sont larges, polies & luisantes ; le fruit est semblable au poivre long des boutiques, mais plus petit.

Le peuple de la Jamaïque assaisonne ses mets avec le poivre noir.

Pour conserver ces deux espèces, il faut légèrement échauffer le fruit ; lorsqu'il est vert le faire sécher & l'envelopper dans du papier. Peut-être que par la suite cette production pourra mériter quelque attention.

LXXV. *Portlandia grandiflora*.

Le D^r. Browne a donné la description de cette plante avec une bonne figure ; elle a souvent donné des fleurs dans le jardin du Roi, à Kew, & dans celui du D^r. Pitcairn à Islington ; son écorce extérieure est raboteuse, sillonnée & singulièrement épaisse ; elle n'a point de goût ; la seconde est très-mince, & d'une couleur noirâtre foncée ; elle est amère & astringente, & elle possède les mêmes propriétés que le

quina : infusée dans l'esprit-de-vin ou dans le vin avec un peu de peau d'orange, elle forme une excellente teinture stomachique.

LXXVI. *Ricinus communis.*

Cet arbre croît promptement, car il parvient dans une année à toute sa hauteur qui excède rarement celle de vingt pieds ; le tronc est ligneux, la moëlle est large, les feuilles larges & palmées, l'épi des fleurs est simple & très-garni de fleurs jaunes en forme de cône, les capsules triangulaires & pointues ; elles contiennent trois petites semences polies & griffâtres.

Lorsque les capsules commencent à devenir noires, on les cueille ; on les fait sécher au soleil, & on sépare la graine que l'on conserve pour le besoin ou pour l'exportation.

On obtient l'huile de ricin par l'expression ou par la décoction ; on suit la première méthode en Angleterre, & la dernière à la Jamaïque : on fait ordinairement rôtir les semences dans un pot de fer sur le feu ; mais cette opération donne un goût, une odeur & une couleur empireumatique à l'huile ; la meilleure manière de préparer cette huile, c'est la manière suivante.

On prend un grand pot de fer, que l'on remplit à moitié d'eau ; on pile ensuite les semences dans un mortier de bois ; & lorsqu'on en a pilé une certaine quantité, on les jette dans le pot de fer. On augmente alors le feu & l'on fait bouillir la liqueur pendant deux

heures, en la remuant continuellement. Au bout de ce temps-là, l'huile commence à s'élever vers la partie supérieure avec une écume blanche, & on l'enlève jusqu'à ce qu'il n'en paroisse plus. On fait chauffer le restant dans un petit pot de fer, que l'on fait passer avec expression dans des linges; & lorsqu'elle est froide, on la conserve dans des jarres ou bouteilles pour s'en servir au besoin.

L'huile de ricin préparée de cette manière a une très-bonne odeur; & lorsqu'on la garde dans de bonnes bouteilles, elle conserve sa douceur pendant plusieurs années.

L'huile de ricin par expression, rancit promptement, parce que la partie âcre & mucilagineuse de la semence, se trouve entraînée par l'huile; c'est pourquoi je préfère l'huile faite par la décoction bien ménagée. Un gallon anglais de semence fournit environ deux livres d'huile; ce qui est une proportion très-forte.

Auparavant les troubles de l'Amérique, les planteurs importoit beaucoup d'huile pour la lampe & pour d'autres ouvrages dans les sucreries; maintenant que l'on peut se procurer l'huile de ricin à aussi bon marché que l'huile de poisson d'Amérique, on la préfère, parce qu'elle donne une lumière plus claire, & qu'elle n'a point d'odeur désagréable; cette huile est aussi fort bonne pour la peinture, pour les emplâtres & pour les linimens des Apothicaires.

Comme remède intérieur, elle purge sans irritation, & elle est si douce, qu'on peut la donner aux enfans lorsqu'ils viennent au monde, pour leur faire rendre leur méconium.

Toutes les huiles nuisent aux insectes , mais l'huile de ricin les tue & les chasse. On la donne en général comme un purgatif , lorsqu'on a fait usage pendant quelques jours de l'écorce de la *géoffrea inermis* ; dans les constipations & les douleurs d'entrailles , cette huile a des succès remarquables ; elle passe fort bien dans l'estomac , détruit les spasmes & occasionne des évacuations abondantes par les selles , sur-tout si l'on emploie en même-temps les fomentations & le bain chaud.

Les douleurs d'entrailles sont plus rares à présent à la Jamaïque , ce qui vient de plusieurs causes ; les habitans en général vivent mieux , ont des boissons plus saines ; mais les excès des nouveaux débarqués , en fait de boissons , les rendent encore assez fréquentes parmi les soldats , les matelots & les gens du bas peuple & parmi les blancs. Je les ai vu survenir dans des cas d'obstructions des viscères , après les fièvres intermittentes ou des fièvres de marais à la Jamaïque

LXXVII. *Saccharum officinale.*

Cette plante est originaire d'Afrique , des Indes orientales & du bresil , d'où on l'a apportée dans les Indes occidentales peu après leur découverte. La canne à sucre est l'orgueil de ces îles ; elle récompense généreusement les soins des planteurs , enrichit les marchands anglois & fait subsister des milliers de manœuvres , de gens de mer , & forme un immense revenu de la couronne.

Il n'est pas possible de rien dire ici des procédés pour faire le sucre, c'est ce que plusieurs écrivains ont fait, & en particulier, le colonel Martin d'Antigoa, ainsi que le D^r. Grainger, dans son joli poëme de la canne à sucre.

Le sucre qui dans le principe étoit un objet de luxe, est maintenant devenu un objet de première nécessité. Lorsque la canne à sucre est verte, tous les négres des plantations & tous les animaux, même les chiens deviennent gras, ce qui prouve assez les propriétés nourrissantes du sucre. On a dit que cet aliment décoloroit & gâtoit les dents, mais c'est une erreur, car personne au monde n'a de plus belles dents que les négres de la Jamaïque.

Le D^r. Alston, ci-devant professeur de botanique & de matière médicale à Edimbourg, a taché de détruire cette opinion. Il avoit les dents très-blanches, ce qu'il attribuoit à la grande quantité de sucre qu'il mangeoit.

Comme médicament il seroit impossible d'être court sur le sucre ; appliqué à l'extérieur il est souvent utile, mêlé avec la pulpe d'orange grillée & appliqué sur des ulcères putrides, c'est un puissant correctif.

LXXVIII. *Sesamum indicum.*

Cette plante a été introduite à la Jamaïque par les juifs pour les provisions, & on la cultive dans les jardins pour cet objet.

Cette plante est annuelle & herbacée, elle s'élève environ à trois pieds de haut, les fleurs sont en grand nombre, blanches, & elles ap-

partiennent à la classe de la Didynamie de Linnæus. Les gouffes sont de la grosseur du petit doigt, & contiennent un grand nombre de petites semences blanches.

Les nègres font bouillir ces semences dans leur soupe & leur bouillon au lieu de viande, les juifs en faisoient des gâteaux qu'ils mangeoient en forme de pain. L'huile que l'on en retire par expression, est aussi claire & aussi douce que celle d'amande, & se conserve mieux. L'huile de ben si utile pour les vernis les plus fins, pour le vernis des voitures, n'est probablement autre chose que celle de ces semences, dans lesquelles la partie huileuse est très-abondante, car neuf livres de semence fournissent deux livres d'huile.

LXXIX. *Smilax salsaparilla.*

Plusieurs espèces de ce smilax ont des racines à-peu-près semblables, mais celles de Honduras & de campêche sont les meilleures.

Cette espèce a des tiges de la grosseur du doigt, qui sont à nœuds, & garnies d'épines recourbées, les feuilles sont alternes, polies & luisantes à la partie supérieure. A la partie inférieure il y a trois nervures garnies de petites épines crochues; les fleurs sont jaunes mêlées de rouge, le fruit est une baie noire qui contient plusieurs semences brunes noirâtres.

La salsépareille croît principalement dans les terrains humides & près du bord des rivières; ses racines s'étendent sous la superficie de la terre, & ceux qui la recueillent n'ont besoin

que de détourner un peu la terre avec un crochet de bois pour en retirer ses racines très-longues à la suite l'une de l'autre, c'est ainsi qu'ils arrachent toute la plante. On la nétoye, on la fait sécher & on la met en paquet.

Les principales propriétés de la falsepareille sont d'être mucilagineuse & farineuse avec une légère acrimonie, dont tout le monde ne s'apperçoit même pas; & je suis porté à croire que l'on peut attribuer avec quelque fondement, ses propriétés médicinales à ses principes farineux & adoucissans.

Depuis que Sir William Fordyce a publié son mémoire sur la falsepareille dans les observations & recherches en médecine, (vol. 1^{er}.) La falsepareille a été plus employée qu'elle ne l'étoit; les planteurs de la Jamaïque conservent leur santé en en faisant un grand usage. Son usage est suivi des plus heureux effets dans l'yaws, dans les affections vénériennes, telles que les nodus tophus & exostoses, les douleurs des os & les ulcères cancéreux ou avec carie.

Sir Willam Fordyce paroît penser que la falsepareille est un spécifique à toutes les époques de la vérole, mais d'après des observations multipliées sur ses effets, je dois dire qu'il est impossible de s'en rapporter à la falsepareille seule; mais lorsqu'auparavant on a fait usage du mercure, ou lorsqu'on l'emploie en même temps que la falsepareille, on obtient une guérison très-prompte. Lorsque les malades ont été affoiblis par les douleurs, la maladie & le mercure, j'ordonne une décoction de falsepareille,

& plein une cuillère à bouche de cette racine en substance, deux fois par jour, avec le plus grand succès dans les cas les plus déplorables de maladies vénériennes, dans les cas d'yaws mal guéri, dans les cancers & les ulcères avec carie & putridité.

Il n'y a que quelques plantes de falsépareille à la Jamaïque, mais on peut l'y cultiver, & cette culture épargneroit une dépense considérable aux planteurs.

Nous avons aussi la racine de china qui croît naturellement à la Jamaïque, mais on en fait peu d'usage en médecine pratique.

LXXX. *Spigelia anthelmintica.*

Cette plante croît naturellement dans quelques parties de la Jamaïque, mais on la cultive ordinairement dans les jardins. Elle s'élève quelquefois à la hauteur de deux pieds, & le docteur Browne en a donné une planche très-exacte.

Les fleurs sont petites & blanches & contiennent une grande quantité de petites semences.

Cette plante a joui pendant long-temps de la plus grande réputation comme vermifuge, & l'on en fait tous les jours usage à la Jamaïque, d'après cette indication. Son action ressemble à celle du *spilegia marilandica*; la plupart des végétaux anthelminthiques ont quelque chose de narcotique, & ce genre de remède donné à haute dose, distend les vaisseaux de l'œil, & rend ses membranes plus brillantes. Elle produit

aussi le sommeil ; c'est pourquoi elle est utile dans les maladies vermineuses.

Après qu'on en a fait usage pendant quelques jours, on fait prendre au malade une dose d'huile de ricin. Qu'il me soit permis de me répéter ici sur l'incertitude des signes des vers, sur-tout dans les fièvres, & de prémunir le public contre l'idée de les guérir avec les anthelminthiques seuls. Il faut donner le quina dans tous les cas douteux, ou lorsque les vermifuges ne produisent pas l'effet que l'on en attend.

LXXXI. *Swietenia mahagoni.*

Cet arbre s'élève à la plus grande hauteur, & est très-majestueux ; il croît lentement, & devient très-dur ; son bois est très-connu en Angleterre.

Le mahagoni étoit très-commun à la Jamaïque ; mais maintenant on ne le trouve plus que sur les montagnes élevées & de difficile accès. Le tronc est, en général, droit, l'écorce raboteuse, écailleuse & brune ; celle des branches est grise & plus unie. Cette écorce séchée ressemble beaucoup à celle du quina pour la couleur & pour le goût, mais elle est plus amère.

L'écorce du mahagoni infusée dans le vin ou dans l'esprit-de-vin, forme une belle teinture, qui ressemble à celle du quina, à laquelle on la substitue souvent. J'ai vu donner avec succès la poudre de cette écorce dans les fièvres intermittentes, où l'on ne pouvoit se procurer le quina.

LXXXII. *Tamarindus indica.*

On cultive ce bel arbre dans toutes les indes occidentales; il s'élève à trente ou quarante pieds de haut. Le tronc est brun, écailleux & assez gros; le bois est brun, très-dur, & reçoit un beau poli.

Il a beaucoup de branches, beaucoup de feuilles petites & ailées; les fleurs sont jaunes & recouvertes d'un beau velouté. Elles durent pendant tous les mois de juin & de juillet. Le fruit est une gouffe, couleur de cendre, & assez grosse. Sa peau extérieure est mince & fragile. Lorsqu'on l'a enlevé, on trouve un grand nombre de semences dures, qui ressemblent à des fèves, qui sont enveloppées dans une pulpe brunâtre, contenues par quelques fibres ligneuses longitudinales. Ce fruit est mûr environ vers le printemps; on le cueille vers Pâques, & on le sert pour les usages journaliers.

On prépare les tamarins de deux manières; la manière ordinaire est de verser du sucre chaud sur la pulpe mûre; mais la meilleure méthode est de mettre des couches de tamarins avec des couches de sucre en poudre, dans un vaisseau de pierre; par ce moyen, les tamarins conservent leur couleur, & sont plus agréables. Les semences du tamarin préparées de cette manière, végètent plus aisément, & cette méthode fournit le moyen d'envoyer à l'étranger des tamarins très-bons, & des semences utiles.

On conserve dans beaucoup de maisons à la Jamaïque, les tamarins préparés, soit comme

un mets agréable, soit comme d'un grand usage en médecine. Ils sont rafraîchissans, laxatifs & antiseptiques ; c'est pourquoi ils sont utiles dans les maladies aiguës & putrides.

Le D^r. Zimmerman prescrit les tamarins dans la dyssenterie putride ; j'ajoute ordinairement une portion de sel d'epsom, jusqu'à ce que j'aie procuré quelques selles ; après quoi je continue les tamarins seuls, jusqu'à ce que la maladie soit guérie.

Dans les dyssenteries invétérées, j'ai éprouvé les meilleurs effets de 5 grains de mercure doux, soit que cette maladie fût entretenue par des obstructions bilieuses ou par des vers.

LXXXIII. *Theobroma cacao.*

On cultive cet arbre dans toutes les Iles de France & d'Espagne, & dans tous les établissemens des pays chauds de l'Amérique ; on avoit aussi commencé cette culture à la Jamaïque ; mais à présent il ne nous en reste plus que quelques arbres dégénérés, monument de notre indolence & de notre mauvaise police.

Cet arbre se plaît dans les endroits ombragés & dans les vallées profondes ; il s'élève rarement à plus de vingt pieds de haut. Les feuilles sont oblongues, larges & pointues ; les fleurs naissent du tronc & des branches un peu considérables ; elles sont petites & d'un rouge pâle ; les gouffes sont ovales & pointues ; les semences sont en grand nombre, & rangées suivant un ordre curieux, dans une substance moelleuse.

La noix du cacao , légèrement grillée dans un vaisseau de fer , quitte facilement sa tunique extérieure ; on écrase le noyau sur une pierre polie ; on y ajoute un peu d'arnoto , & avec quelques gouttes d'eau , on en forme une masse que l'on met par rouleau d'une livre chacun ; cette préparation la plus simple & la plus naturelle , est la meilleure. On en fait un usage journalier dans un grand nombre de maisons à la Jamaïque , & elle paroît très-utile pour élever les enfans.

LXXXIV. *Verbena Jamaïcensis.*

C'est une plante commune aux environs de tous les endroits cultivés à la Jamaïque. Les feuilles sont dentelées & assez larges ; les fleurs sont bleues.

On emploie souvent une forte décoction de verveine , comme un purgatif rafraîchissant , & le jus exprimé des feuilles de cette plante , à la dose d'une tasse , forme un purgatif actif.

LXXXV. *Zanthoxylum , clava Herculis , trifoliatum.*

La première de ces espèces est un bois jaune ; épineux , & forme un arbre propre à faire du bon mérin. On appelle la seconde espèce l'arbre du mal aux dents , & il n'est pas rare dans les terrains graveleux , près de la mer.

Les baies de ces deux espèces sont un peu poivrées , & l'écorce de la racine est un puissant sialagogue , qui procure la même sensation

que si la bouche étoit remplie de sang ; c'est pourquoi il est si utile dans les maux de dents.

LXXXVI. *Zea-mays.*

On cultive le blé d'inde ou mays en Amérique , ainsi qu'à la Jamaïque , pour nourriture ordinaire. Le mays du nord de l'Amérique est blanc, mou , spongieux , & de la forme de fèves de turquie sèches.

Le mays de la Jamaïque est beaucoup plus petit, rouge & compacte ; les grains sont attachés autour d'une substance spongieuse & légère , que l'on appelle épis , dans des raies longitudinales , au nombre de douze environ dans chacune. Le plus souvent il y a deux ou trois épis sur la même tige : sa croissance est prodigieuse.

On cultive le blé d'inde dans une grande étendue de pays à la Jamaïque ; mais cette denrée n'est pas un objet d'approvisionnement très-utile pour l'île ; car on l'emploie principalement à engraisser la volaille , à nourrir les chevaux , les pigeons & les cochons.

Palmées.

Nous avons plusieurs espèces de cet ordre naturel à la Jamaïque , dont quelques-unes sont indigènes , & d'autres y ont été apportées.

LXXXVII. *Cocos nucifera* , *guinensis.*

L'arbre qui porte le coco , a été originairement

ment apporté des côtes d'Espagne à la Jamaïque, & les planteurs le cultivent comme un arbre utile & d'ornement. Il donne des fruits environ dix ou douze ans après qu'il a été planté ; ce fruit est gros, triangulaire, & d'environ douze pouces de long & neuf pouces de diamètre. Lorsqu'on a enlevé la peau extérieure & une substance fibreuse qui se trouvent au dessous, on trouve une noix ronde & dure, qui contient environ huit pouces, d'une eau douce.

Les côtes des feuilles sont unies & flexibles ; & on les emploie à la place des bougies ; ces feuilles sont utiles pour couvrir les maisons, & leurs écorces bonnes pour faire des paniers. Le réseau qui couvre les racines les plus tendres, sert de passoire, & la liqueur que l'on obtient du tronc, fermentée avec le riz, donne l'arack. La substance fibreuse qui recouvre la noix, filée & tissue, forme de très-bonnes cordes. On fait avec la coquille des coupes à boire. L'eau en est agréable, & on la boit pour appaiser la soif. Avant que le fruit soit tout à fait mûr, la noix est molle, & on peut la manger à la cuillère ; mais lorsqu'elle est mûre, elle est dure. Elle peut, ainsi que les autres noix, occasionner des douleurs à l'estomac ; on fait, avec les noyaux séchés & râpés, une espèce de tarte ou de gâteau de fromage (talmouse) ; on peut aussi l'employer pour les émulsions au lieu d'amande, & l'on en obtient, par l'expression & la décoction, une grande quantité d'huile.

Le coco guinenfis croît dans les vallées & sur les montagnes ; il s'élève à la hauteur d'en-

viron trente pieds. Les feuilles & le tronc sont garnis d'épines, en forme d'aiguille. Les fruits sont de la grosseur des noix *hicory*, & très-durs : les Nègres font bouillir ces noix dans leurs mets; & lorsqu'on les fait bouillir dans l'eau, elles fournissent une huile jaune & épaisse, ou une espèce de beurre.

LXXXVIII. *Cocos butyracea.*

Cet arbre a été originairement apporté de Guinée par les Nègres; le tronc est droit & garni par un grand nombre de longues épines ou aiguilles. Le fruit est triangulaire, jaune, & de la grosseur d'une prune; le noyau fournit, par la décoction, l'huile de palme des boutiques.

Le fruit de cette espèce & de la précédente; sert à nourrir les cochons, qui sont en grand nombre dans l'intérieur de l'île, & qui en sont avides.

LXXXIX. *Areca oleracea.*

Cet arbre se trouve dans les forêts; le tronc est droit, & sillonné en forme d'anneau, dans les endroits où l'on apperçoit les vestiges de la queue des feuilles. Ces feuilles, à leur extrémité, forment une espèce de parasol, & ont environ deux aunes de long. Les racines du milieu sont larges, & forment un tronc vert au dessous de l'extrémité ligneuse. A mesure que les feuilles inférieures tombent, la partie la plus large de la queue forme un berceau

élevé pour les enfans des Nègres ; & lorsqu'on les coupe , on en fait des supports commodes dans les cas de fracture. A la partie inférieure de toutes les queues de feuilles , on trouve des pellicules minces , qui étant sèches , peuvent servir de papier. On marine l'intérieur de ces queues , ou bien , lorsqu'on les fait bouillir , on les sert sur les tables. On emploie les troncs en forme de gouttières ; la moelle donne une espèce de sagou , & les noix fournissent de l'huile par la décoction.

XC. *Le palmier qui donne le sagou.*

Cet arbre précieux a été apporté dans l'île par l'Amiral Rodney , avec plusieurs autres plantes utiles , prises sur un vaisseau françois , par le Capitaine Marshall.

Cette plante étoit fort jeune lorsque je la vis , & elle se portoit bien ; on en avoit un grand soin dans le jardin de M. East , où l'on espère qu'elle réussira , & qu'on pourra la propager par les semences.

A Amboyne & dans plusieurs autres endroits des indes orientales , on fait le sagou avec cet arbre ; on bat la moelle , & l'on en forme une pâte que l'on fait passer à travers un tamis , pour la granuler de la même manière que la poudre à canon.

Le sagou des boutiques n'est autre chose que l'amidon de patate , & le *tapioca* du Brésil est l'amidon de la cassade. Voyez les art. *iatropha* & *maranta*.

XCI. *Phœnix dactylifera.*

Cet arbre n'est point indigène , mais il a été apporté dans l'île peu à près sa conquête, par les Espagnols ; cependant il y en a encore fort peu ; on sert le fruit sur les tables pour les desserts , & les noyaux fournissent une huile ou un beurre semblable à l'huile de palme de Guinée.

Il y a un grand nombre d'autres palmiers qui croissent sans culture à la Jamaïque ; leur fruit est une baie ou une coquille , & ils ont tous une ou plusieurs noix , qui contiennent un noyau qui donne de l'huile , ce qui , ajouté à leur ressemblance extérieure , n'en fait qu'une classe ou une famille naturelle.

II. *Détails sur un cas , dans lequel on a enlevé une partie considérable de l'os de la mâchoire inférieure , avec des remarques sur les effets que le pus enfermé dans un alvéole , peut produire ; par M. Joseph Brandish , membre de la corporation des Chirurgiens de Londres & Chirurgien à Alcester , dans le Comté de Warwick ; lettre au D^r. Jonsthone , Médecin à Worcester , communiquée par ce dernier au D^r. Simmons.*

LE 14 Février 1785 , je fus appelé pour voir Henri Haines , enfant d'environ cinq ans ; ses parens me dirent qu'il avoit eu la jaunisse & une fièvre violente , mais qu'il s'étoit ré-

tabli. Il se plaignoit alors d'un ulcère à la bouche, pour lequel on avoit employé différens remèdes. En examinant le malade, je trouvai en effet un ulcère à la gencive de la mâchoire inférieure du côté gauche. La troisième dent molaire étoit tombée; la respiration étoit très-fétide à raison de la suppuration; il y avoit un peu de fièvre & des sueurs coliquatives pendant la nuit. Je fis prendre au malade une infusion de quina trois ou quatre fois par jour, & je lui recommandai de se laver souvent la bouche avec un gargarisme composé de miel & de teinture de rose & de myrrhe; je conseillai à ses parens, toutes les fois qu'il se feroit gargariser, de lui toucher son ulcère avec un linge trempé dans la teinture de myrrhe.

Au bout d'environ 15 jours la dent tomba, l'ulcère s'agrandit, & bientôt le malade perdit deux ou trois autres dents; le pus étoit si abondant qu'on étoit obligé de changer trois ou quatre fois la semaine le couffin sur lequel le malade reposoit. Il souffroit beaucoup de temps en temps, ce qui, ajouté à l'évacuation continuelle qui se faisoit par labouche, l'empêcha de dormir & l'affoiblit considérablement.

Dans ces circonstances, je touchai les bords de l'ulcère avec l'acide vitriolique adouci par le syrop de mûre pendant plusieurs matins; malgré cela, l'ulcère continuoit ses progrès & les alvéoles se trouvèrent bientôt à nud. Je conviens que je ne savois plus que faire, parce que rien ne paroissoit produire de bons effets; cependant j'ordonnai le quina en substance à

haute dose , & je continuai l'usage du gargarisme & de la teinture de myrrhe. Bientôt après l'enfant se trouva considérablement soulagé ; & au bout de trois mois environ , il se fit une séparation à l'os de la mâchoire ; il y eut un petit ulcère qui creva à la partie extérieure au-dessous du condyle de la mâchoire au-dessous de l'oreille , & qui fournit une évacuation considérable. Je pansai cet ulcère avec le cérat de turner ; je fis en même temps continuer le quina deux ou trois fois par jour , jusqu'à ce qu'enfin s'en étant lassé , le malade le quitta ; on le mit à la diette laiteuse , & on n'employa plus que la teinture de myrrhe ; il se passa Près de cinq mois auparavant que l'os fût entièrement séparé. L'ulcère extérieur guérit promptement ; & la bouche , en continuant le gargarisme ci-dessus , alla beaucoup mieux ; l'enfant se porte maintenant très-bien , & n'est point du tout défiguré.

Cette observation prouve clairement , à ce que je pense , qu'il peut exister des maladies semblables à celles occasionnées par la transplantation des dents dont M. Hunter parle dans son traité des maladies vénériennes sans qu'il y ait aucune affection vénérienne , & même sans qu'il y ait eu de transplantation de dents , mais seulement par du pus formé , & enfermé dans l'alvéole de la dent ; c'est ce qui paroîtra assez clair d'après ce qui me reste à dire.

Peu après qu'Henry Haines commença à mieux aller , on m'apporta un enfant à-peu près du même âge qui avoit un petit ulcère

à la gencive de la mâchoire inférieure ; comme la dent qui correspondoit à l'ulcère étoit ébranlée , je l'arrachai ; & quoiqu'il se fit un écoulement de pus , je ne pus m'assurer s'il venoit de l'alvéole ou de l'ulcère. Quoi qu'il en soit , l'os étoit endommagé , car il y avoit plusieurs mois que cet ulcère duroit. L'enfant perdit trois dents & il se fit une petite exfoliation de l'os de la mâchoire ; il prit le quina , & fit usage du gargarisme ci-dessus.

Depuis que j'ai lu l'observation de M. Hunter, j'ai dernièrement eu occasion de voir un autre enfant d'environ quatre ans , qui , à ce que l'on croyoit , avoit aussi un cancer à la gencive de la mâchoire inférieure. Je trouvai encore chez ce malade un petit ulcère au bord de la gencive , & la dent correspondante à l'ulcère n'étoit point ébranlée ; mais d'après la ressemblance de ce cas avec le précédent ; je l'arrachai , & il y eut une petite évacuation de pus. Je fis laver la partie avec une légère teinture de myrrhe , & elle guérit sans difficulté.

Dans les cas de transplantation de dents , il paroît que le pus qui se forme dans l'alvéole vient de l'irritation occasionnée par la fixation de la nouvelle dent ; mais quelle est la cause de cette maladie sur les enfans ? c'est ce que je laisse à d'autres que moi le soin de déterminer & j'espère que ces observations pourront être utiles à des praticiens dans les mêmes cas.

Alcester , 30 juin 1787.

III. *Nouvelle remarque sur l'influence que l'on suppose à la lune dans les fièvres, communiquée au D^r. Simmons; par Robert Jackson, Médecin à Stockton.*

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, d'ajouter quelques remarques aux reflexions que le D^r. Lind a publié dans la seconde partie du journal de médecine au sujet de l'influence de la lune dans les fièvres, j'avoue que c'est d'après la dissertation inaugurale du D^r. Lind, que je lus étant jeune, que je me formai une idée de la rechute des fièvres dans l'Inde; ayant eu occasion bientôt après de vérifier les observations du D^r. Lind dans différentes parties du monde, je fus assez heureux pour ajouter quelque chose à ces observations; & ce que j'ai dit à ce sujet, en dernier lieu, ne me paroît point appuyé sur un fondement précaire. Le D^r. Lind, qui a le mérite d'avoir fait connoître ce fait à l'Europe semble avoir aujourd'hui changé d'opinion par rapport à sa cause, & je ne puis m'empêcher de penser qu'il n'en a pas changé sans des raisons suffisantes; je ne veux point avoir une dispute de mots; mais soit que l'on suppose que l'invasion & la rechute des fièvres, que l'on a observées aux environs des nouvelles & pleines Lunes soient dues à l'action immédiate de la lune ou à d'autres causes; c'est ce qui m'est parfaitement indifférent: je désire seulement qu'on sache que ce que j'ai observé dans dif-

férentes contrées où j'ai vécu , ne peut point être attribué à des causes locales dépendantes des hautes marées qui peuvent s'épancher sur les terres. Comme il est très-vrai que je ne cherche point dispute , je conviendrai volontiers qu'à Savana , en mer , à la Jamaïque , qui est située , comme vous le savez , sur les bords de la mer , la connexion de la lune avec les fièvres , est plus remarquable que dans aucune autre partie du monde que j'ai habité. Malgré cela , je dois ajouter que les marées ne s'y élèvent presque jamais au-dessus de 18 pouces ; que des marées si basses sur un rivage sablonneux puissent produire des effets aussi considérables , c'est à ce que je présume ce que personne ne pensera ; mais comme ce que j'ai remarqué s'observe également , quoi qu'à un moindre degré , dans les parties intérieures de l'Amérique à plus de 100 milles de la mer , on ne pourra plus disputer à ce sujet.

Que la connexion dont il est question ne soit point locale ou ne soit point bornée dans les contrées situées entre les tropiques , c'est ce que prouvent mes observations dans des latitudes plus élevées de l'Amérique , mais sans parler de plusieurs autres faits de ma connoissance , c'est ce que prouve encore une observation que j'ai trouvée dernièrement consignée dans un traité sur les fièvres intermittentes de Nétherlands , du D^r. Grainger. Ce Médecin en décrivant les progrès des fièvres intermittentes , de 1748 , ajoute : *neque silentio prætereundum quòd die quo sol deficit viginti recens corripiebantur* (1).

(1) *Historia febris anomalæ batavæ* , page 21.

Ceci n'est qu'un fait isolé , mais de grande importance dans la question dont il s'agit. Les curieux pourront voir dans cet ouvrage que la maladie commença le 9 Juillet à une époque de la pleine lune.

Il n'est pas nécessaire de rien objecter au raisonnement du D^r. Lind au sujet de l'effet immédiat des marées ; je conviendrai que les eaux que laissent les hautes marées peuvent devenir la source d'un grand nombre de maladies ; mais que les marées de ce soir , puissent être la cause des fièvres de demain matin ou même du lendemain , c'est ce qui est si contraire à l'expérience , que je ne saurois en convenir. J'ai souvent eu occasion de voir des gens bien portans placés dans des circonstances peu favorables à la santé , & j'ai toujours observé qu'il se passoit quelque temps auparavant que les maladies se fissent sentir. Ce temps étoit plus ou moins long à proportion de ce que la cause fébrile étoit plus ou moins concentrée , ou à proportion de ce que les tempéramens y étoient plus ou moins disposés , & je n'ai jamais vu si ce n'est dans les cas de rechûte que l'invasion des fièvres fut comme instantanée.

Stockton , le 31 Juillet 1787.

IV. *Observation sur une rupture du tendon d'achille , communiquée au D^r. Simmons, par John Rodbard, Chirurgien à Ipswich.*

IL y a environ cinq ans que , franchissant un ruisseau , mon pied porta trop peu sur une

pierre pour supporter le poids de mon corps
 sans glisser. Craignant de tomber, je fis un
 effort pour prévenir ma chute, & je me cassai
 le tendon d'achille environ trois doigts au-
 dessus de son insertion au calcaneum. Dans ma
 pratique, j'avois eu occasion d'observer trois
 cas semblables, & je les avois traités suivant
 la méthode de feu le professeur Monro, met-
 tant le pied dans une extension continuelle,
 jusqu'à ce que ces parties fussent réunies, mais
 j'avois éprouvé que quand les malades com-
 mencent à marcher, ce n'est qu'avec beaucoup
 de peine, & qu'il se passoit un temps consi-
 dérable avant qu'ils pussent poser le talon à
 terre. J'avois toujours observé que ces mala-
 des ne montoient qu'avec beaucoup de peine,
 ce qui m'engagea à essayer si la nature ne four-
 niroit point une matière propre à renouvel-
 ler ces parties ou à former un calus, ou quelque
 nom que l'on donne à la chose, si elle ne rem-
 pliroit pas l'espace compris entre les extrémités
 fracturées sans l'extension du pied, & si par ce
 moyen je ne m'exempterois pas des douleurs
 que mes malades avoient éprouvées pour mettre
 le talon à terre. L'expérience me réussit à sou-
 hait, je tins mon pied dans sa position natu-
 relle, je vaquai à mes occupations, je marchai
 beaucoup tous les jours & j'eus seulement soin
 que les jointures fissent le moins de mouve-
 mens possibles, jusqu'à ce que je sentisse la par-
 faite réunion du tendon. Je puis maintenant
 marcher & courir en montant sans douleurs.
 Je me sers de ce membre comme de l'autre;
 ma jambe a considérablement diminué, mais

ma cuisse est aussi remplie que l'autre. Depuis ce temps-là j'ai vu un cas semblable traité de la même manière avec le même succès, & dans lequel je me suis contenté d'un léger bandage autour de la cheville du pied, trempé dans l'eau végeto-minérale de Goulard.

Ipswich, le 1^{er}. Août 1787.

V. *Détails sur une particularité de la vision d'un enfant à East-Dereham, communiquée au D^r. Simmons, par M. J. S. Webster.*

PERMETTEZ-MOI, Monsieur, de vous communiquer les détails suivans sur un défaut remarquable de vision. Je désire le trouver inséré dans le journal de médecine de Londres; mais je pense qu'il est bon de vous faire remarquer qu'étant Chirurgien de la maison d'industrie dans laquelle l'enfant qui fait le sujet de cette observation, demeure, j'ai eu souvent occasion de l'examiner; & comme dans toutes mes recherches j'ai été sur mes gardes pour ne point me laisser tromper, je ne doute point que vous ne me croyez, lorsque je vous assure que je n'ai pas plus envie de tromper que d'être trompé.

Helene Bunnett, ou comme on l'appelle la fille aux yeux de chouette, est âgée de 13 ans, d'une forte complexion, n'ayant jamais été malade; elle est née dans une maison de travail dépendante de East-Dereham, dans le comté de Norfolk.

Cette enfant depuis son bas-âge est sujette à

une particularité qui fixe l'attention ; toutes les fois qu'elle entre dans une chambre pendant le jour , ses regards sont fixés à terre , & ses yeux paroissent comme enfoncés dans la tête , de manière qu'on n'en apperçoit aucune trace dans leur orbite ; quelquefois ils sont si recouverts par les paupières , que l'on croiroit que les humeurs de l'œil se sont vidées.

On n'apperçoit aucune trace d'infirmité aux tuniques de l'œil. La choroïde est blanche ou légèrement grise ; l'iris est parfait ; les prunelles sont entièrement noires & les yeux se ressemblent parfaitement.

Je commençai à essayer sa vision par des objets un peu considérables , tels qu'une montre , un bouton large , une clef ; elle distinguoit ces objets quoiqu'avec difficulté , & j'observai qu'elle avoit la vue très-basse.

Je lui offris ensuite des bouteilles de remèdes de différente couleur , tels que l'eau de vitriol bleu , l'eau végéto-minérale , & plusieurs autres ; mais lorsqu'elle cherchoit à les distinguer , elle se trompoit en général ; après cela je lui présentai des objets plus petits , tels qu'une pièce de 6 sols , des épingles , mais elle ne pouvoit les appercevoir.

En fermant les volets , & en obscurcissant tout-à-coup la chambre , pendant que je fixois mes regards sur ses yeux , je les ai vus se dilater sur-le-champ , & les prunelles aussi parfaites & aussi grandes que chez tout le monde ; au contraire , en ouvrant les volets aussi subitement qu'on les avoit fermés , les prunelles se contractoient aussitôt , & le globe de l'œil

paroissoit vuide ; je fermai alors ses paupières ; & je les frictionnai à plusieurs reprises , mais sans observer aucune apparence de dilatation dans l'œil. Ayant obscurci de nouveau la chambre , de manière que je ne pouvois point distinguer les objets , je lui présentai les mêmes bouteilles , ainsi que différens morceaux de draps de couleur différente , qu'elle distingua très-bien ; de manière qu'elle me désigna à-peu-près la quantité de liqueur contenue dans chacune de mes bouteilles , de même que les différentes couleurs des morceaux de draps , excepté de ceux que l'on appelle couleur mêlée , & peut-être qu'elle ne se trompoit sur ceux-ci que par le défaut d'habitude où elle est de distinguer les complications de couleurs. Je pris une épingle ; & la jettant par terre à une distance assez considérable dans la chambre où nous étions , je changeai de place avec elle , & je la priai de chercher l'épingle qu'elle eut bientôt trouvée. Pendant tout le temps que la chambre demeura fermée , ses yeux furent continuellement dilatés , sans varier dans leur dilatation.

Le nom de fille aux yeux de chouette dont je me suis servi , n'est point un nom que je lui ai donné , mais celui par lequel les pauvres , qui demeurent dans la même maison qu'elle , la distinguent ordinairement.

Je lui fis dernièrement les questions suivantes , que je puis donner avec les réponses , parce que je les faisois écrire.

Quest. Qu'est-ce que vous voyez lorsque vous êtes au soleil ?

Rép. Je ne puis rien voir du tout.

Quest. Les yeux ne vous font-ils jamais mal ?

Rép. Il me font très-mal en été & dans les chaleurs.

Quest. Dans quelle direction regardez-vous lorsque vous voulez distinguer quelque chose ?

Rép. Par le coin de l'œil comme les personnes qui louchent.

Elle m'a également dit qu'elle distinguoit aussi bien les objets à la lueur de la lune & au crépuscule que dans l'obscurité.

East-Dereham , 12 Août 1787.

C A T A L O G U E.

1. *SOME'account of.* Détails sur les eaux de Walton , près de Tewkesbury , avec des réflexions sur l'usage & les maladies des glandes lymphatiques , par *James Johnston* , M. D. Médecin de l'hôpital général de Worcester , de la Société royale de Médecine d'Edimbourg , Correspondant de la Société royale de Médecine de Londres , 8v°. à Worcester.

2. *Observations on the old.* Observation sur les principes des anciens systèmes de médecine , avec un abrégé de la doctrine moderne , contenant des détails sur l'état de la médecine des temps actuels , en remontant jusqu'au rétablissement des études grecques dans les parties occidentales de l'Europe , par quelqu'un versé dans ces matières , 8v°. chez *Murray* , à Londres , 1786.

3. *Observations upon-the.* Observations sur les opinions de John Hunter dans son dernier traité des maladies vénériennes , par *Jessefoot* , Chirurgien , troisième partie , 8v°. chez *Becket* , à Londres , 1787.

Strictures in vindication. Remarques sur quelques-unes des opinions mal présentées , par *M. Foot* , dans ses deux brochures , intitulées , Nouvelles observations sur les nouvelles opinions de John Hunter , dans son dernier traité des maladies vénériennes , *Th. Brand* , 4t°. chez *Nicol* , à Londres , 1787.

5. *A review of.* Réflexions sur les observations de *M. Jessefoot* sur les nouvelles opinions de John Hunter dans son dernier traité des maladies vénériennes , par *Charles Brandon-trie* , 8v°. chez *Murray* , à Londres , 1787.

6. *An essay on sea.* Essai sur le bain de mer & sur l'usage intérieur de l'eau de mer , par *Richard Kintish* , D. M. de la Société d'Edimbourg , &c. 8v°. chez *Murray* , à Londres , 1787.

7. *An essay on the.* Essai sur la méthode d'étudier l'histoire naturelle ; discours prononcé à la Société des curieux , studieux de la nature , à Edimbourg , en 1782 , par *Richard Kintish* , D. M. 8v°. chez *Elmsley* , à Londres , 1787.

8. *A short assay on.* Essai sur la propagation des animaux & des végétaux en réponse à une lettre publiée dernièrement & supposée écrite par un habitant d'Exeter en faveur de l'opinion de la génération équivoque , 12°. chez *Wilkie* , à Londres 1787.

9. *Prospectus of system.* Prospectus d'une anatomie complète, enrichie de plus de 240 planches, copiées d'après les plus célèbres auteurs d'Europe, par *Andrew Bell*, in-folio, à Londres, 1787.

10. *A set of anatomical tables.* Suite de planches anatomiques avec des explications & un abrégé d'accouchement pratique pour éclaircir un traité sur ce sujet, avec une suite d'observations, par *William Smellie*, M. D. nouvelle édition soigneusement revue & corrigée avec des notes relatives aux progrès de cet art, par *A Hamilton*, M. D. de la Société royale d'Edimbourg, Professeur d'accouchement à l'Université de la même Ville, 8v°, chez *Elliot*, à Londres, 1786.

11. *Select cases in.* Observations choisies sur différentes espèces de folies, avec la méthode de traitement adoptée pour chacun, par *William Perfect*, D. M. 8v°. chez *Murray*, à Londres, 1787.

12. *Observations on poisons.* Observations sur les poisons & sur l'usage du mercure dans le traitement des dysenteries invétérées, par *Thomas Houlston*, D. M. ancien Médecin de l'hôpital de Liverpool, honoraire de la Société littéraire & philosophique de Manchester & de la Société de Médecine d'Edimbourg, nouvelle édition, avec augmentation & correction, & un appendix, 8v°. chez *Elliot*, à Edimbourg, 1787.

13. *An account of the.* Essai sur la culture & l'usage de la racine de disette, traduite du 1787. Tome VII. Part. III. §

François de M. l'Abbé de *Commerel*, 8v°. chez *Dilly*, à Londres, 1787.

14. *A concise account*. Essai sur un nouveau remède appelé esprit éthéré anodin, avec des observations sur son efficacité vraiment extraordinaire dans des maladies de la nature la plus rebelle & la plus allarmante, principalement dans l'hydropisie de poitrine & les autres espèces d'hydropisies avec un post-scriptum, au D^r. *James Mackictrick Adair*, par *William Tickell*, 8v°. à Bath, 1787.

15. *The families of*. Famille des plantes avec leurs caractères naturels, suivant le nombre, la situation & la proportion de toutes les parties de la fructification, traduite sur la dernière édition (publiée par le D^r. Reichard) du genera plantarum & du mantissa plantarum de Linnœus, & du supplément des plantes du même auteur, avec toutes les nouvelles familles des plantes de Thunberg & l'Héritier, auquel on a ajouté un catalogue accentué du nom des plantes avec leurs épithètes & autres termes de botanique, pour enseigner leur véritable prononciation, par une Société Botanique de Lichfield, 8v°. deux vol. à Lichfield, 1787.

16. *Reports of the human*. Référé de la Société instituée en 1784 pour rappeler à la vie les personnes qui paroissent suffoquées, années 1785 & 1786. 8v°. chez *Dodley*, à Londres, 1787.

17. *Dissertatio Medica Inauguralis de Corporum humanorum temperamentis, morbisque nonnullis quibus horum quidque maximè pen-*

deat. Auctore *Joanne Ainslie*, Scoto. 8v°. Edin. 1787.

18. Differtatio Medica Inauguralis de Diarrhœa. Auctore *Camphel Betham*, Scoto. 8v°. Edin. 1787.

19. Differtatio Medica Inauguralis de Asthmate periodico. Auctore *Andr. Carrick*, Britanno. 8v°. Edin. 1787.

20. Tentamen physiologico-medicum inaugurale de Secretione uterina, vel fluxu qui vulgo menstruus dicitur. Auctore *Joanne Craven*, Hiberno. 8v°. Edin. 1787.

21. Tentamen Medicum Inaugurale de Infania. Auctore *Francisco Duncan*, Scoto. 8v°. Edin. 1787.

22. Tentamen Medicum Inaugurale de ista Herniæ uterinæ Specie quæ Retroversio Uteri vulgô dicitur. Auctore *Thoma Gill*, Anglo. 8v°. Edin. 1787.

23. Differtatio Medica Inauguralis de Rabie Canina. Auctore *Jacobo M. Illwaine*, Hiberno. 8v°. Edin. 1787.

24. Tentamen Medicum Inaugurale de Febre puerperarum. Auctore *Alexandro Jackson*, Hiberno. 8v°. Edin. 1787.

25. Differtatio Medica Inauguralis de Pneumonia. Auctore *Carolo Kerr*, Britanno. 8v°. Edin. 1787.

26. Tentamen Medicum inaugurale quædam complectens de Morbis ex graviditatē pendentibus. Auctore *Gulielmo Lecky*, Hiberno. 8v°. Edin. 1787.

27. Tractatus Inauguralis de Febre remittente Marilandica. Auctore *Daniel Moores*,

- reipublicæ Marilandicæ Cive. 8v^o. Edin. 1787.
28. Tentamen Medicum Inaugurale quædam complectens de Typho. Auctore *Thomâ Renwick*. 8v^o. Edin. 1787.
29. Dissertatio Medica Inauguralis de Leucorrhœa. Auctore *Jôanne Symphon*, Hiberno. 8v^o. Edin. 1787.
30. Dissertatio Medica Inauguralis de Medicina Sectæ Methodicæ veteris. Auctore *Thoma Smith*, Dunelmensi. 8v^o. Edin. 1787.
31. Dissertatio Medica Inauguralis de Apoplexia. Auctore *Carolo Stewart*, Britanno. 8v^o. Edin. 1787.
32. Dissertatio Medica Inauguralis de Cynanche Maligna. Auctore *Roberto Walker*, Vitginienfi. 8v^o. Edin. 1787.
33. Dissertatio Medica Inauguralis de Rachitide. Auctore *Joanne-Watson Sproule*, Hiberno. 8v^o. Edin. 1787.
34. *Josephi Emmanuel de Davalos*, Limani apud Peruvianos, Specimen Academicum de morbis Limæ grassantibus, ipsorumque Therapeia. 8v^o. Monspeli, 1787.
35. Dissertatio Medica de morbis epidemicis. Auctore *Joanne-Bened. Zandyck*, M. D. 4t^o. Douay, 1786.
36. Fundamenta Botanica, sive Philosophiæ Botanicæ explicatio à *Domenico Cirillo*, M. D. 8v^o. Neapoli, 1786.
37. *Johannis Meursii* de Puerperio Syntagma; cum Historia monstrosæ Partium genitalium Conformationis in adolescente, Animadversionibus illustrata, Edidit *Joh. Georg. Fridr. Fränzius*. 8v^o Lipsiæ, 1785.

38. De Sanguine & de Sanguineis Concre-
tionibus per Anatomen indagatis, & pro Cau-
sis Morborum habitis, Quæstiones Medicæ.
Auctore *Josepho Pasta*, Bergomate, in Patriâ
Protophysico, Nosocomii majoris Medico:
8v°. Bergoma, 1786.

39 *Joannis Brugnoni*, Chir. Colleg. Direct.
Reg. Schol. veter. de Testium in Fœtu positu;
de eorum in Scrotum descensu; de tunicarum,
quibus hi continentur, numero & origine
Dissertatio. 4t°. August. Taurin. 1786.

40. *Francisci-Henrici Birnfiel*, M. D. Civi-
tatis Bruchsalienfis atque in eadem Copiarum
militarium, Nosocomii F. Misericordiæ ad Sanc-
tum Lazarum, Orphanotrophii & Sophronis-
terii, & Principatus Spirensis Cis-rhenani,
Physici ac Medici, de Dyfenteria Liber, sistens,
præter completam Dyfenteriarum in Annis
1778; 1779 & 1780, epidemicarum Histo-
riam, hujus Morbi singularem Naturam, Cau-
sam, & Hippocraticam medendi Methodum,
unâ cum perbrevis morborum intercurrentium
recensione. 8v°. Manheim, 1786.

41. De Medicis veterum Hebræorum eo-
rumque Methodo sanandi Morbos pauca disserit
Jo. Henr. Lautenschlager. 4t°. Schleiz, 1786.

42. Histoire d'une Symphyseotomie, prati-
quée avec succès pour la mère & pour l'enfant,
le 23 Janvier 1786; par M. *Verdier du Clos*,
Docteur en Médecine de l'Université de Nan-
cy, Correspondant de la Société royale de
Médecine de Paris, &c. 8v°. Mans, 1787.

La femme qui fait le sujet de cette obser-
vation avoit 29 ans, elle étoit petite, elle

avoit été rachitique dans son enfance & étoit dans un mauvais état ; ses douleurs commencèrent à se faire sentir le 20 janvier au matin, & M. Verdier fit l'opération de la symphyse le 23 au soir, l'auteur nous dit que les os prirent un écartement de deux pouces & demi, & que l'on accoucha facilement la femme, dont l'enfant mourut une heure après sa naissance. La mère se rétablit au bout de deux mois, les os pubis furent complètement réunis ; & la malade pouvoit alors marcher & vaquer à ses occupations comme à l'ordinaire.

43. Extrait des Régistres de l'Académie royale des Sciences, du 20 Juin 1787. Rapport des Commissaires chargés, par l'Académie, des projets relatifs à l'établissement des quatre hôpitaux. 4t°. Paris, 1787.

44. Mémoire sur les maladies les plus fréquentes à Grenoble ; suivi d'un essai sur la Topographie de cette ville. Par M. *Villars*, Médecin de l'hôpital & de celui de la Charité, correspondant de la Société royale de Médecine de Paris, &c. 8v°. Grenoble, 1787.

45. Mémoire sur les maladies les plus familières à Rochefort ; avec des observations sur les maladies qui ont régné dans l'Armée navale combinée pendant la campagne de 1779. Par M. *Lucadou*, Médecin de la Marine dans ce département, & chargé des fonctions de premier Médecin dans cette Armée. 8v°. Paris, 1787.

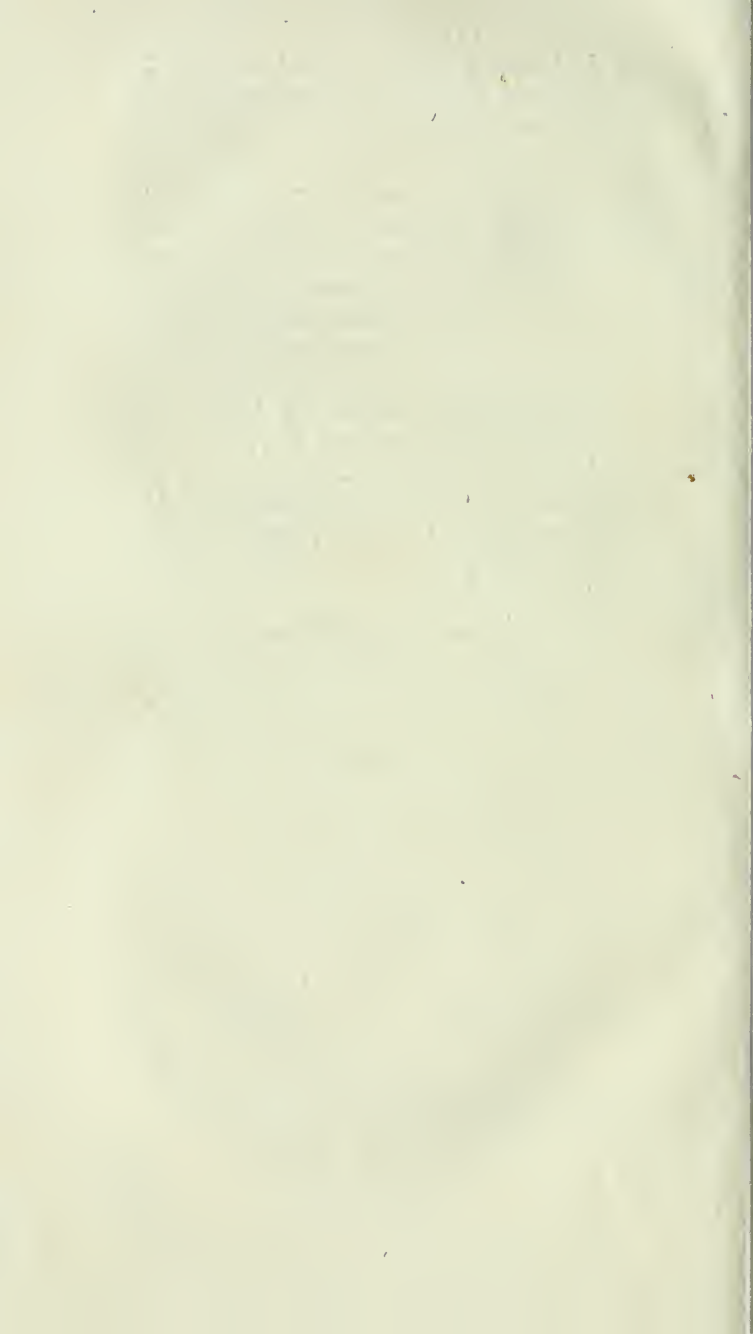
46. Traité des maladies vénériennes. Par M. *Jean Hunter*, des Sociétés royales des

Sciences de Londres & de Gothemburg, Associé étranger de la Société royale de Médecine, & de l'Académie royale de Chirurgie de Paris, Chirurgien extraordinaire de S. M. Britannique, Chirurgien général en second des forces de terre de la Grande Bretagne, & de l'hôpital de Saint-George. Traduit de l'Anglois, par M. *Audiberti*, Docteur en Médecine, Correspondant des Académies royales des Sciences de Turin, & de Chirurgie de Paris, Membre du Collège royal de Chirurgie de Turin, & Chirurgien Major du Régiment Suisse Valaisan de Courtan, au service de S. M. le Roi de Sardaigne. 8v°. Paris, 1787.

47. *Phyikalische Chemische*. Expériences & observations physico-chimiques; par *Sigisbert Frédéric*. Hermsstadt, première partie, 8v°. à Berlin, 1787.

48. *Neue Versuche*. Nouvelles expériences pour parvenir à une connoissance exacte de la bile; par *Sébastien Goldwik*, D. M. 8v°. à Bamberg, 1785.

Fin de la troisième partie.



JOURNAL
DE MÉDECINE,
TRADUIT DE L'ANGLOIS,

D É D I É

A M. AMELOT DE CHAILLOU, Intendant
de Bourgogne, &c.

*OUVRAGE publié par le Dr. Samuel Foart Simmons ;
Médecin en chef de l'Hôpital Saint-Luc de Londres ;
Membre du College roy. de Médecine & de la Société
roy. de la même Ville ; du College roy. de Médecine
de Nancy ; de la Soc. roy. de Méd. de Paris & de celle
d'Edimbourg ; de l'Acad. roy. des Sc. de Montpellier ,
& de la Soc. philos. & littér. de Manchester , &c. &c.*

*Et en françois par G. Masuyer, D. M. de la Faculté
de Montpellier ; du Col. roy. de Médecine de Dijon ;
Associé ordin. de l'Acad. des Sciences , Arts & Belles-
Lettres de la même Ville , &c.*

ANNÉE 1787.

TOME VII. PARTIE IV.



A D I J O N,

Chez EDMÉ BIDAULT, Libraire, place Royale ;

Et se trouve A PARIS ,

Chez THÉOPHILE BARROIS jeune, Libraire, quai des
Augustins.

M. DCC. LXXXIX.

A V E C A P P R O B A T I O N.

ANNUAL REPORT

OF THE

COMMISSIONERS OF THE LAND OFFICE

FOR THE YEAR

1880-81

ALBANY:

1881

THE

STATE

OF NEW YORK

PRINTED

BY THE



JOURNAL DE MÉDECINE
DE LONDRES;
POUR L'ANNÉE 1787.

QUATRIÈME PARTIE.

- I. *Observation sur un fœtus extra utérin ; lettre du D^r. Michael Underwood , Licencié ès accouchemens , du Collège royal de Médecine , & Médecin de l'Hôpital des femmes en couche de Londres , au D^r. Simmons.*

MISTRISSE Sheppard de Nowhill, à Londres ; d'une bonne constitution , & bien portante , au dessous de la taille moyenne , bien musclée , & non pas trop grasse , fut mariée en 1731 , à l'âge de vingt-trois ans ; elle devint bientôt grosse , & eut une fausse couche au bout de dix semaines environ ; elle eut ensuite cinq ou
1787. Tome VII. Part. IV. T.

fix autres fausses couches , à la même époque de gestation. En 1738, elle avoit trente ans; elle devint encore grosse, & elle garda son enfant pendant tout le temps qu'elle se tint dans un repos presqu'absolu. Malheureusement sur la fin du 5^e. mois , ayant éprouvé une grande frayeur , elle se trouva mal ; & lorsqu'elle revint à elle, elle sentit, comme elle s'en exprima, que quelque chose avoit rompu en elle ; & dès ce moment, elle fut souvent exposée à des retours d'évanouissement. Cependant la grossesse continua ses progrès ; & vers la fin du neuvième mois , se trouvant saisie par les douleurs , elle envoya chercher une accoucheuse , laquelle, quoiqu'elle ne pût découvrir aucune dilatation de l'orifice de l'utérus, étoit entièrement persuadée que la tumeur de l'abdomen étoit due à une dilatation de la matrice. Les douleurs continuèrent pendant tout le lendemain, mais ne produisirent aucun changement à l'orifice de l'utérus. On consulta le D^r. Bamber & d'autres Médecins ; on fit prendre des remèdes intérieurs & des lavemens à la malade. Malgré cela , les douleurs continuèrent pendant quatre jours. A la fin elle s'endormit, & à son réveil se trouva beaucoup mieux ; pendant la nuit suivante, elle eut plusieurs foiblesses , & le lait se porta aux seins. La malade continua à se porter assez bien pendant quelque temps ; mais bientôt il reparut quelque douleur , & elle s'aperçut d'une évacuation sanguinolente, noire & fétide, par le vagin , qui dura quatre ou cinq jours ; pendant les cinq semaines qui suivirent, elle eut plusieurs évacuations de

cette nature, accompagnées de temps en temps de douleurs violentes, & elle rendit des coagulum qui ressembloient à des morceaux de chair. Le gonflement de l'abdomen commença à diminuer par degré, après cette première époque, & lorsque la malade sortit, ce qui n'arriva qu'au bout de deux ans, sa tumeur étoit diminuée de la moitié, & elle continua ainsi à diminuer pendant les trois années suivantes, durant lesquelles la malade eut des évacuations douloureuses, à des époques irrégulières, & rendit un grand nombre de ces coagulum, que les personnes qui l'environnoient imaginèrent, contre l'opinion des gens de l'art, être des morceaux de placenta.

Au bout de ces cinq ans, il n'y eut plus d'évacuation de coagulum; mais les règles revinrent régulièrement, quoiqu'accompagnées de douleurs, & très-peu colorées, pendant encore environ deux ans. A l'âge de trente-sept ans, c'est-à-dire en 1745, la malade se crut encore grosse; elle grossit en effet par degré, comme ci-devant, jusqu'à l'époque de la grossesse ordinaire. Les douleurs de l'accouchement se firent sentir, & augmentèrent pendant toute une journée, ces douleurs continuèrent pendant tout le jour suivant, & l'accoucheuse assura la malade qu'elle avoit certainement un enfant, mais qu'elle n'avoit aucun symptôme d'accouchement naturel.

Ainsi cette femme continua à éprouver les plus fortes douleurs, qui furent également inutiles, & souvent accompagnées de quelques évacuations; tous les quinze jours ou trois semaines, pen-

dant environ deux ans, au bout desquels feu fir William Watſon la vit, & continua à lui faire des viſites de temps en temps, pendant les cinq années ſuivantes, durant leſquelles la tumeur de l'abdomen ſubiſta, & les douleurs revinrent fréquemment; il procura à la malade des ſoulagemens momentanées, au moyen des opiatiques & des lavemens; mais comme ſes douleurs revenoient toujours, elle conſulta feu le D^r. Ward, qui lui donna à pluſieurs reprises des demi-doſes de ſa poudre ſudorifique, qui d'abord ſoulagea la malade; mais après la quatrième doſe, elle éprouva une violente douleur, qui dura quatre heures, au bout deſquelles elle s'endormit, & lorsqu'elle s'éveilla, elle n'éprouva plus de douleurs.

Au bout d'une ſemaine elle ſe trouva beaucoup mieux. L'abdomen diminua petit à petit, & la reſpiration devint plus libre. Les règles parurent plus régulièrement & en plus grande quantité. Au bout de ſix mois, la malade ſe trouva à ſa groſſeur naturelle; elle n'en éprouvoit cependant pas moins de temps en temps des douleurs ordinaires, pendant près de treize ans. Environ un an après que le gonflement de l'abdomen eut diſparu, ſes règles diminuèrent en quantité, & ne revinrent plus qu'à des époques un peu éloignées; elle s'apperçut alors d'un nouveau gonflement de l'abdomen, qui augmenta pendant neuf mois, & qui diſparut petit à petit.

Elle eut depuis ce temps-là trois autres gonflemens de l'abdomen, mais qui durèrent peu.

pendant les treize ans dont je viens de parler ; mais elle n'eut point de lait aux seins comme dans les deux gestations des sept ans qui avoient précédé.

Au bout de ces treize ans , après la seconde grossesse , & après avoir souffert des douleurs pendant plusieurs jours , elle fut surprise pendant qu'elle étoit sur le siége , d'une ou deux douleurs plus violentes que celles qu'elle éprouvoit ordinairement , & elle sentit quelque chose qui passoit avec beaucoup de peine par l'anus. On s'apperçut que c'étoit une côte d'un fœtus ; ceci arriva en 1759 , environ vingt-un ans après la grossesse dans laquelle elle eut une frayeur ; ses règles la quitterent alors pendant environ un an , & dès ce moment là elle rendit des os par les felles tous les deux ou trois jours , pendant plusieurs semaines , mais plus facilement que la première fois , & au bout de cinq semaines elle put aller & venir dans sa maison ; mais pendant plus de trois ans elle ne put pas faire un demi-mille. Pendant tout ce temps-là , elle rendit des os tous les quinze jours ou toutes les trois semaines , après quoi elle se porta assez bien , pendant environ cinq ou six mois , durant lesquels elle recouvra beaucoup de force.

Les os qu'elle rendit parurent être ceux de deux fœtus d'environ cinq mois , & étoient ceux des côtes des vertèbres & des omoplates , qui tous furent évacués avant le commencement de 1770 , que je la vis pour la première fois , & qu'elle me fit le récit précédent. Dans ce temps-là elle rendoit des os tous les trois

ou quatre jours , mais avec beaucoup moins de douleurs qu'auparavant , & je la trouvai d'ailleurs en assez bonne santé. Pendant le commencement de 1771 , elle ne rendit que quelques os ; mais vers le milieu de l'année , elle en rendit environ vingt pièces , avec beaucoup de douleur , & elle ne put jamais marcher un peu de temps sans souffrir considérablement. Depuis ce temps-là , elle ne rendit que très-peu d'os jusques vers la fin de l'année suivante , lorsqu'étant tombée de sa chaise , elle se cassa l'os coccx , ce qui lui occasionna des douleurs toutes les fois qu'elle alla à la selle. Avant cette chute , elle s'étoit trouvée délivrée des douleurs ; mais après elles devinrent plus constantes , quoique moins violentes. Vers ce même temps , elle rendit plusieurs morceaux d'os.

Pendant les deux années qui suivirent cette chute , elle rendit des morceaux d'os avec beaucoup moins de peine qu'auparavant , & elle eut de fréquens intervalles de bonne santé , qui duroient pendant des mois entiers , ce qui lui rendoit des forces ; malgré cela cependant elle ne fut jamais aussi bien qu'auparavant son accident.

Sur la fin de 1774 , elle étoit assez bien portante , & on contoît que , pendant ces quinze dernières années , elle avoit rendu environ trois cents petites pièces d'os , dont une moitié étoient des os assez gros , tandis que les derniers étoient très-petits. Au commencement de 1775 , elle éprouva de grandes douleurs d'entrailles , à la suite de pilules purgatives , après lesquelles douleurs elle rendit plusieurs mor-

ceaux d'os, entr'autres un qui parut être une exfoliation de l'ilium, d'environ deux pouces de long.

Pendant 1776, elle rendit plusieurs petits os; après cette année, il se passa environ un an avant qu'elle rendît d'autres os, & elle recouvra sa santé & ses forces. Dès-lors il ne passa plus de gros morceaux d'os, mais quelquefois de petits morceaux, sans autres inconvéniens qu'un léger mal-être, toutes les fois qu'elle étoit un peu resserrée.

En 1778, comme elle touchoit à sa soixante-dixième année, sa situation devint beaucoup plus fâcheuse, ce qui changea son tempérament & déranger son esprit, au point qu'elle devint chagrine, s'amaigrit, n'eut plus de repos, & peu après devint maniaque, ce qu'il faut probablement attribuer à l'affoiblissement d'une constitution énervée, par quarante ans de souffrance. Elle demeura dans cet état jusqu'à sa mort, qui arriva peu de temps après; & comme elle avoit été envoyée à la campagne dès le moment où elle eut perdu la raison, je ne pus ouvrir le cadavre.

7 Juin 1787.



II. *Observations sur les fœtus extra utérins & sur les ruptures de l'utérus, par Maxwell Garthshore, D. M. de la Société royale, membre du Collège d'Edimbourg, & Médecin de l'Hôpital des femmes en couche de Londres.*

IL n'est rien d'aussi curieux, & il est peu de choses aussi utiles pour un Médecin attentif, que d'observer les ressources vraiment admirables que la nature peut employer pour se débarrasser des maladies qui paroissent incurables, lorsqu'elle n'est pas troublée par un usage indiscret des secours de l'art. Parmi les nombreux exemples de cette nature, que les rédacteurs d'observations ont rapportés, il n'est rien de plus étonnant que les moyens que la nature a souvent employés pour se débarrasser d'un fœtus extra utérin. Le grand nombre d'observations authentiques que les modernes, ainsi que les anciens, ont rapportées, dans lesquelles l'enfant est sorti par morceaux, soit par les tégumens de l'abdomen ulcéré, soit par l'ulcération des intestins, sans autre accident pour la mère, nous font assez voir que l'existence d'un enfant dans la cavité du bas-ventre, & sa résolution ou son induration en une masse membraneuse, qui en font une suite, n'est pas toujours aussi fatale qu'on pourroit le craindre; & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que nous ne manquons pas d'observations, dans lesquelles la nature a pris cette marche, lors même que la

conception n'étoit point extra utérine dans son commencement, mais dans lesquelles il y a eu rupture de l'utérus, vers les derniers mois de la grossesse; c'est ce dont on peut voir plusieurs exemples dans la Dissertation de Bartholin, *de insolitis partûs humani viis*, publiée à Copenhague en 1664; on y verra plusieurs cas, dans lesquels il y a manifestement eu rupture de l'utérus vers les derniers mois de la grossesse, ou bien pendant le travail, & dans lesquels l'enfant est passé de la matrice dans la cavité de l'abdomen, & s'est fait jour enfin à travers les tégumens de l'abdomen ou les intestins (1).

Je pense que l'on peut aussi rapporter à cette classe l'observation d'une femme, communiquée par le D^r. Percival, dans les commentaires de médecine, vol. 2, page 77, dans laquelle, d'après les circonstances de perte & de douleur, semblables à celle d'une rupture, occasionnée par une frayeur, au sixième mois de la grossesse, il y a beaucoup de raisons pour penser que l'enfant est alors entré dans la cavité de l'abdomen, de laquelle il est ensuite sorti par morceaux par le rectum, au bout de vingt-deux ans. Comme l'on n'a pas pu examiner le

(1) Dans deux des quatre cas de cette nature, dont Bartholin fait mention, le fœtus est sorti par l'abdomen, & dans les deux autres, par les intestins. Trois de ces femmes se sont entièrement rétablies; la quatrième a survécu pendant quelque temps, & a rendu plusieurs os du fœtus par les selles; mais elle n'a pu vivre assez long-temps pour rendre le tout.

cadavre de cette femme après sa mort, il reste quelques doutes s'il y a eu rupture; mais nous avons une preuve plus décisive de la possibilité de cet événement, dans le cas d'une femme de Toulouse, dont parle Astruc (1), qui, pendant les douleurs d'un accouchement très-laborieux, eut une rupture de l'utérus, & dont l'enfant passa dans la cavité de l'abdomen, où il a demeuré pendant vingt-cinq ans, ainsi que l'ouverture du cadavre l'a démontré.

Dans l'histoire de la Société de Médecine de Paris, nous avons une observation semblable communiquée par M. Desbois sur une femme de Rochefort, mère de trois enfans vivans, laquelle, dans son quatrième travail, après avoir soutenu les douleurs les plus cruelles pendant trente heures, & lorsque l'accouchement paroissoit prêt à se terminer, eut une rupture de l'utérus, par laquelle l'enfant passa dans la cavité de l'abdomen. Ses douleurs cessèrent dès ce moment, & elle ne sentit plus qu'un poids inanimé dans la région hypogastrique. Cinquante jours après, M. Rochard, Chirurgien, l'examinant, il ne put appercevoir aucune partie de l'enfant dont la sage-femme avoit si bien senti la tête pendant tout le travail. Au bout de deux mois, les tégumens de l'abdomen commencèrent à s'enflammer; & il s'y fit bientôt quatre ulcères qui rendirent une matière purulente très-fétide, & environ au bout de trois mois après que l'inflammation eut com-

(1) L'art d'accoucher, chap. 4, page 288.

mencé, la malade en proie à des sueurs coliquatives & à la fièvre hectique, fut amenée à l'Hôtel-Dieu de Paris, où l'on retira du plus grand des ulcères de l'abdomen, les os d'un fœtus à terme. Au bout de quatre mois cette femme se rétablit & n'éprouva plus d'autres accidens qu'un ulcère fistuleux au nombril, qui ne rendoit pas seulement une matière purulente blanche, mais quelquefois aussi des matières fécales; preuve évidente qu'il y avoit eu quelques parties du canal intestinal ulcérées qui pour lors adhéroient au péritoine.

On trouve une observation très-semblable dans le journal encyclopédique pour le mois de Juin 1777, & M. Littre en avoit communiqué une semblable à l'Académie des sciences, avec cette différence que les os de l'enfant dans ce cas-ci se sont faits jour par le rectum. Dans le volume de l'histoire de la Société royale de Médecine, dont je viens de parler, M. Bouillon, Médecin à Mortin, communique une observation si extraordinaire, qu'il n'y a que l'autorité respectable de l'ouvrage dans lequel elle se trouve publiée, qui puisse m'engager à la rappeler. On rapporte dans cette observation qu'un femme bien faite, mère de plusieurs enfans, assistée par un accoucheur mal-adroit, qui, après plusieurs tentatives, la délivra d'un enfant mort, mais qui n'avoit qu'un bras. L'autre bras étant resté dans la matrice, les douleurs continuèrent, la fièvre survint, & il se forma une tumeur inflammatoire à la région hypogastrique qui supura & rendit une grande quantité de matière purulente; peu après l'hu-

mérus , & ensuite les autres os de l'extrémité supérieure qui, pendant le travail, s'étoit séparée du tronc du fœtus, se présentèrent à l'orifice de l'abcès, d'où on les tira ; & la femme pansée, suivant de bonnes indications, guérit complètement.

Dans le Journal de Médecine, vol. 6, on trouve une observation communiquée par M. Guillaume sur une femme bien constituée, qui, à 31 ans, éprouva une rupture de l'utérus à la suite d'une chute qu'elle fit de dessus une voiture pendant le cinquième mois de sa grossesse, & qui fut suivie de perte, de fièvre & de douleurs violentes. On trouva l'orifice de l'utérus ouvert, mais il ne se fit point de fausse-couche. L'enfant, dès ce moment, n'eut plus de mouvemens, & l'abdomen diminua de volume. Au bout de deux mois cette femme parut rétablie, & elle se porta bien jusqu'au septième mois après l'accident, lorsqu'il se manifesta une inflammation de l'abdomen accompagnée de fièvre, suivie d'une violente diarrhée, dans laquelle elle rendit une grande quantité de matière si fétide que l'on fut obligé de la releguer dans une chambre seule. Vers le huitième mois après l'accident, lorsque la diarrhée eut duré pendant quelques semaines, la malade commença à rendre les os d'un fœtus qui paroissoit de cinq mois, & elle continua à les évacuer ainsi pendant trois mois, en sorte qu'en moins d'un an après l'accident, elle se trouva en parfaite santé ; mais nous avons vu dernièrement, dans cette capitale,

un cas de même nature , certainement plus authentique.

Une pauvre femme , après un violent exercice , eut une rupture de l'utérus vers le septième mois de sa grossesse , & survécut assez long-temps après cet accident pour donner à la nature le temps d'enfermer complètement le fœtus dans un fort sac du milieu duquel les parties molles s'écoulèrent par degrés & passèrent dans l'utérus déchiré & par le vagin ; & lorsque les os commencèrent à se faire jour à travers ce sac & les tégumens de l'abdomen , la marche de la nature se trouva interrompue ; il survint une nouvelle inflammation , & la femme périt pour s'être exposée à un exercice violent environ quatre mois après la rupture de l'utérus.

Est-il nécessaire d'ajouter ici l'autorité de Plenck , qui , en traitant de la rupture de l'utérus , parle des deux ressources de la nature dont je viens de parler en ces termes :
 « moriuntur infelices hæ matres ut plurimum
 » intrà aliquot dies ex uteri & abdominis gan-
 » græna..... interim tamen habentur casus qui-
 » bus fœtus extrà uterum lapsus per absces-
 » sum , vel gangrænam topicam abdominis
 » exierit , & mater fuerit servata.... Potest &
 » fœtus in lithopædion mutari , & gravidita-
 » tem perennem inducere ».

On ne peut rien voir de plus fort en faveur de l'opinion des forces médicatrices de la nature que les circonstances rapportées dans l'observation communiquée au D^r. Simmons par le D^r. Underwood ; observation qui par sa

rareté m'a engagé à ces recherches. Je suis porté à croire que l'utérus, dans le cas de cette femme, fut rompu, lorsque la malade se trouva mal à la suite de la violence de la secousse qu'elle reçut sur la fin du cinquième mois, & que c'est à cette rupture qu'il faut attribuer les violens symptômes qu'elle éprouva pendant les cinq années suivantes ; mais ce qui ajoute beaucoup à la singularité de cette observation, c'est qu'on a lieu de soupçonner, d'après la dilatation de l'abdomen, la sécrétion du lait dans les seins, & les autres symptômes décrits par le D^r. Underwood, que cette femme devint grosse une seconde fois au bout de 7 ans, pendant que le premier fœtus étoit encore dans l'abdomen, & que cette seconde grossesse, si elle a eu lieu, fut probablement extra-utérine. Elle lui occasionna de nouveaux accidens pendant six années, & ce ne fut qu'au bout de vingt-un ans après la rupture qu'elle commença à rendre les os de ces fœtus par les intestins, & l'évacuation continua à se faire pendant les dix-huit ans qui suivirent. D'après le grand nombre de ces os, d'après la longueur du temps qu'il a fallu pour les expulser, nous avons de nouvelles raisons pour soupçonner qu'il y a eu une seconde grossesse ; & quoique nous n'en ayons pas la preuve décisive que l'on ne pouvoit obtenir que par l'examen du cadavre après la mort, un grand nombre d'autres exemples dont on ne peut douter, justifient ma conjecture.

Dans le second volume des observations & recherches en Médecine, M. Bard de New-York

communiqué une observation , dont le Docteur Saunders a vu la fin , dans laquelle une femme , qui avoit été grosse pendant quatorze mois d'un foetus extra utérin , eut une seconde grossesse , & accoucha à terme d'un enfant bien portant , peu après quoi la tumeur de l'abdomen , occasionnée par le premier enfant , commença à supurer , & étant venue à s'ouvrir , on en tira un foetus de la grosseur ordinaire. Dans le cinquième volume des *Essais de Médecine d'Edimbourg* , le D^r. King , de Larmagh , communique une observation d'une femme qui a été grosse pendant six ans d'un foetus extra utérin , qui eut une seconde grossesse extra utérine ; le foetus de la seconde grossesse fut tiré presqu'entier , à travers un ulcère qui s'étoit formé aux tégumens de l'abdomen , & les os du premier passèrent en partie par le rectum , & en partie , est-il dit , par la vessie par laquelle je suppose que l'on veut dire le vagin.

Mais ce qui approche toujours davantage de ce que je regarde comme ayant eu lieu dans l'observation du D^r. Underwood , c'est le cas rapporté par Primerose (1) , d'une femme de Bordeaux , qui après avoir porté pendant deux ans un foetus , que l'on croyoit être entré dans la cavité de l'abdomen , à la suite d'une rupture de l'utérus , devint grosse une seconde fois d'un foetus extra utérin ; le premier fut tiré à travers un abcès formé aux tégumens de l'ab-

(1) *De mulierum morbis* , in-4°. Rotterdam , 1655 , page 326.

domen, & le second par une opération au côté opposé de cette cavité.

Bartholin qui cite cette observation dans la Dissertation dont j'ai parlé, & qui considère toutes les circonstances qui l'accompagnent, ne forme aucun doute sur ce que le premier de ces enfans soit entré dans la cavité de l'abdomen, par une rupture de l'utérus ; mais si ces raisons ne paroissent point assez satisfaisantes, nous trouverons une observation moins équivoque dans le Journal de Médecine (vol. 5 , page 422) communiquée par M. Bauchar, sur une femme du Dauphiné, qui, vers le septième mois de sa grossesse, éprouva une rupture de l'utérus, à la suite d'une chute de dessus un arbre, & dont l'enfant passa dans la cavité de l'abdomen, sans que, depuis ce moment, elle l'ait senti remuer. On découvrit, en examinant la malade quelques mois après, qu'elle avoit une tumeur pesante & mobile dans l'abdomen, & qu'elle avoit souffert beaucoup de peines & d'inquiétudes. Vers la fin du cinquième mois après l'accident, elle eut une évacuation de sang à l'utérus pendant plusieurs jours, mêlée avec des cheveux, qui étoient évidemment de la tête ; & une semaine après cette évacuation, l'abdomen se trouva considérablement diminué de volume. Le septième mois après sa chute, elle devint grosse, & le dix-septième elle accoucha d'un enfant vivant. Trois mois après cet accouchement, c'est-à-dire vingt mois après sa chute, il se forma une tumeur aux tégumens de l'abdomen, & peu après un ulcère, qui rendit beaucoup de ma-
tières

tières purulentes, suivies de petits os, ce qui engagea M. Glandat, Chirurgien qui veilloit la malade, à élargir l'ouverture à travers laquelle il tira le squelette d'un enfant, & le placenta comme pétrifié. On a dit que cette femme, ainsi que les trois premières dont j'ai parlé, avoit recouvré sa santé.

Si j'ai prouvé jusqu'ici que la nature peut quelquefois se débarrasser d'un fœtus qui a pénétré dans la cavité de l'abdomen, il me fera certainement moins difficile de prouver qu'elle peut plus facilement se débarrasser du poids d'un enfant qui s'est formé dans la cavité générale de l'abdomen, & je trouverois facilement des observations de cette nature; mais je suis sûr qu'elles sont déjà assez connues de ceux qui font des recherches sur cette matière. Cependant je ne puis m'empêcher de faire mention d'un cas le plus extraordinaire de tous ceux dont j'ai entendu parler, d'après l'ouvrage de Ruleau, sur l'opération césarienne, cité dans le traité de Bianchi, *de naturali in humano corpore vitiosâ morbosâque generatione*, 8v°. Turin, 1741, p. 100; il rapporte qu'une femme étant devenue grosse, à trois époques différentes, de trois fœtus extra utérins, qui tous moururent dans les premiers mois de sa grossesse, qui passèrent tous trois à la putridité, & desquels on fit l'extraction à travers un ulcère formé à la région ombilicale; Bianchi ajoute en peu de mots : « hæc igitur mulier » ter partuum labores, ter internos abortus, » ter fœtuum neces, terque eorum corruptiones » sustulit; deindè sana rectèque fecunda vitam

» degit », par où il paroît que cette femme , non-seulement se rétablit complètement , mais eut d'autres enfans. Les cas dans lesquels les malades ont survécu pendant plusieurs années avec des foetus extra utérins , qui se sont convertis en une masse , en quelque sorte pétrifiée ou cartilagineuse , sont trop connus , & ont eu trop de célébrité pour former aucun doute à ce sujet & pour en citer des exemples ; cependant je ne puis passer sous silence une observation de cette espèce , que le D^r. Starkey Myddelton a donnée dans les Transactions philosophiques , sur une femme qu'il ouvrit dans l'Hôpital de Guy , en 1747 , dans l'abdomen de laquelle il trouva un enfant attaché à la trompe de Fallope droite , & changé en une espèce de masse cartilagineuse. Il avoit vu cette femme long-temps auparavant avec le Docteur Bamber , & il étoit très-sûr que seize ans auparavant ce foetus extra utérin étoit mort à la suite d'une frayeur de sa mère ; qu'après avoir beaucoup souffert , cette femme , au bout de vingt-six mois , étoit redevenue grosse , & avoit accouché d'un enfant vivant , qu'elle avoit eu après cela trois autres grossesses à terme , & qu'elle avoit porté ce foetus extra utérin pendant seize ans avant sa mort.

Je puis ajouter plusieurs autres observations à celles là d'enfans qu'on a appellés , quoiqu'improprement , pétrifiés , & qui ont demeuré dans l'abdomen depuis cinq jusqu'à quarante-six ans , sans fatiguer beaucoup la santé de leur mère , qui , comme dans le cas dont je viens de parler , ont porté d'autres enfans à terme pendant qu'elles conservoient cette masse. Mais l'obser-

vation la plus extraordinaire de cette nature , est celle d'une femme de Turin , dans l'abdomen de laquelle Bianchi (1) trouva , en 1728 , un fœtus qui pesoit huit livres , & qui , à ce qu'il croit , avoit pénétré dans l'abdomen par l'ovaire droit , vers le temps de l'accouchement , cinquante ans auparavant , & qu'il trouva recouvert de membranes , & enfermé dans une croûte sébacée , épaisse , laquelle , exposée à l'air , s'épaissit , & forma une espèce de gyps ; au moyen de laquelle croûte , ainsi que des membranes de l'enfant , ce fœtus fut conservé aussi frais & aussi flexible qu'un enfant à terme , mort depuis peu de temps.

Dans une table que j'ai maintenant sous les yeux , de soixante fœtus extra utérins , extraite des autorités les plus respectables , j'observe que , dans sept , la terminaison a été la même que dans l'observation du D^r. Underwood , c'est-à-dire que les os des fœtus sont passés par le rectum ; que dans neuf autres observations , le fœtus a été extrait à travers des abcès qui se sont formés aux tégumens de l'abdomen ; que la plupart des femmes se sont rétablies , & que plusieurs ont eu d'autres enfans vivans après ceux là.

Je demande maintenant qu'il me soit permis d'ajouter quelques observations relatives aux conceptions dans les ovaires & dans les tubes de Fallope , & aux déchiremens qui en sont les suites ordinaires ; ce qui m'engage à cette dis-

(1) *De naturali in humano corpore vitiosâ morbosâque generatione.*

cussion, c'est l'observation que M. Jacob, de Faverham, a publiée dernièrement dans le Journal de médecine (1) de Londres, qui, à quelques égards, est plus curieuse encore que celle du D^r. Underwood, dont je viens de parler. Je ne doute pas que la conception, dans le cas dont M. Jacob a parlé, ne fût originairement formée dans les tubes de Fallope; & ce qui me conduit à cette opinion, ce sont les coliques perpétuelles, la disurie, la constipation, les maux de cœur, & les insomnies qui accablèrent la malade dans les premiers mois de sa grossesse, & plus encore la sensation de quelque chose qui s'enfonce, sensation accompagnée d'une douleur cruelle, qui dura sans interruption, & qui fut si considérable, qu'elle amena des convulsions au sixième mois; car ceux qui ont donné quelque attention aux symptômes des conceptions qui ont lieu dans les trompes de Fallope & dans les ovaires, savent qu'elles sont toujours accompagnées de symptômes fâcheux pendant tout le temps de la grossesse, & qu'on les distingue des conceptions ordinaires, particulièrement par l'augmentation de ces symptômes, à proportion de ce que la grossesse avance, & cela par une raison toute simple, c'est-à-dire par la distention violente qu'éprouve un espace aussi resserré que celui dans lequel l'œuf est malheureusement logé, & par la compression irrégulière que de pareilles conceptions occasionnent aux viscères abdominaux, tandis que dans les conceptions ordinaires, tous ces symptômes anomaux qui sont si fatigans dans les

(1) Vol. *idem*. seconde partie.

premiers temps, dispa-roissent sur les derniers mois de la grossesse, ou diminuent considérablement après le quatrième ou cinquième mois; mais si cette conception n'avoit point eu lieu, soit dans l'ovaire, soit dans la trompe de Fallope, la malade auroit sûrement eu une fausse-couche avec des symptômes aussi violens; car son accident eut lieu dans les commencemens de sa grossesse, par une cause très-légère; & ce qui me confirme davantage dans cette opinion, que c'étoit une conception dans la trompe, c'est ce qu'elle a éprouvé, & qui constitue la terminaison ordinaire de ces sortes de cas; la rupture de la trompe, vers le septième mois, qui me paroît avoir eu lieu pour une cause très-légère, puisqu'elle « s'éveilla en sursaut dans une grande frayeur, après avoir rêvé qu'elle étoit tombée dans un précipice »; car dès ce moment-là, non-seulement elle éprouva un changement sensible dans la situation, mais encore un défaut absolu de mouvement de la part de l'enfant, qu'elle ne sentit plus que comme un poids inanimé. Je pense donc qu'il est plus probable que l'enfant étoit alors dans la cavité de l'abdomen, & que cette rupture, suivie de ce changement dans la situation de l'enfant & de sa mort, donna lieu à cette variété de symptômes que la malade éprouva jusqu'au vingt-cinquième mois après la conception, & jusqu'au dix-huitième après la rupture, lorsqu'on retira un fœtus d'environ cinq mois, à travers un abcès, dans les tégumens de l'abdomen. Si l'on peut juger par la grosseur à laquelle il étoit parvenu, qui

n'étoit que de quatorze pouces , on peut croire ou que son accroissement avoit été considérablement retardé par le sac dans lequel il étoit contenu , ou qu'il étoit mort avant le septième mois , lorsqu'il entra dans la cavité de l'abdomen.

Lorsque l'on fait attention à ce qui se passa relativement aux règles que l'on a regardées avec quelque probabilité comme dépendantes de l'état des ovaires , on peut supposer , lorsqu'elles parurent le septième mois après la rupture , & le treizième après la conception , que l'utérus & ses dépendances étoient entièrement débarrassées du fœtus ; & comme elles n'ont point été dérangées les mois suivans par l'altération de la constitution qui fut une suite de l'inflammation de l'abdomen , il est probable qu'elles auroient continué de même , jusqu'à ce que cette femme fût devenue grosse.

Il est peut-être plus rare qu'une femme survive à cet accident qu'à une rupture de l'utérus , car il a été bien démontré que les conceptions dans les ovaires ou dans la trompe de Fallope se reconnoissent , non-seulement aux douleurs aiguës qui accompagnent les différentes périodes de la grossesse , mais par la mort soudaine qui est une suite ordinaire de la rupture du sac. C'est ce dont nous avons beaucoup de preuves très-authentiques ; parmi celles qui se rencontrent dans les transactions philosophiques , il en est une très-remarquable décrite par M. de Saint-Maurice (*transact. philosop.* n°. 150 , pag. 285) , d'une femme qui mourut subitement à la suite de la rup-

ture de l'ovaire droit , & une autre communiquée par le D^r. Fern (*ibidem* , n^o. 251 , pag. 121) dans laquelle la trompe étant venue à se rompre la malade mourut. M. Chambon de Montaux (*des maladies de la grossesse* , tom. 2 , pag. 373) , rapporte l'observation d'une femme qui mourut très-promptement à la suite d'une perte occasionnée par un fœtus de deux mois conçu dans l'ovaire droit , qui se rompit tout à coup ; & dans le 1^{er}. vol. des Commentaires de Médecine d'Edimbourg (pag. 429) , on rapporte une observation que le D^r. Hunter avoit coutume de citer dans ses leçons , d'une femme dans le cadavre de laquelle il avoit trouvé la trompe de Fallope rompue avec une hémorragie interne si considérable , qu'elle fut mortelle ; mais nous avons encore une observation plus remarquable de même nature que nous avons eu occasion de faire dans un hôpital de cette ville , où l'on reçut une femme que l'on soupçonnoit hydropique , mais que l'on reconnut pour être grosse , & qui , après avoir souffert les plus grandes douleurs , périt enfin des suites de la dilatation de la trompe de Fallope gauche dans laquelle le fœtus avoit été conçu , & étoit parvenu à la fin du cinquième mois de la grossesse. Dans ce cas , quoique la trompe ne fût point encore rompue , elle étoit devenue si mince & si sensible , qu'elle ne pouvoit supporter le plus léger attouchement , & qu'elle laissoit appercevoir d'un côté la moitié de l'enfant , lorsqu'on eut mis hors du corps toutes ces parties ; cette préparation curieuse se

trouve maintenant dans la collection de M. Watson qui est accoutumé depuis long-temps aux recherches anatomiques, & qui peut donner des détails plus circonstanciés de cette observation. Ce cas, ainsi que celui rapporté par M. Boehmer (observat. anat. fascic. 1 fol.) dans lequel la femme mourut, lorsque l'enfant n'avoit encore passé qu'une jambe à travers la déchirure de l'ovaire vers le quatrième mois de la grossesse, peut faire voir que l'hémorragie qui paroît avoir été la cause immédiate de la mort, dans les cas dont j'ai parlé n'est pas toujours nécessaire, & que les cruelles anxiétés, la douleur, la fièvre & l'inflammation qui surviennent ordinairement, suffisent pour faire périr les malades.

Quoique cette rupture du sac arrive en général avant la fin du quatrième mois, surtout lorsque la conception a lieu dans l'ovaire qui ne peut supporter aussi facilement l'augmentation de volume du fœtus, puisque nous voyons que les conceptions dans les tubes de Fallope sont susceptibles d'une plus grande dilatation; cependant on trouve quelques observations où ces grossesses dans les ovaires sont parvenues à leur terme. M. Haller en rapporte une, & M. Leroux, de Dijon, en rapporte une autre (Observ. sur les pertes de sang, pag. 24); & ce que M. Baudelocque dit à ce sujet me paroît appuyé sur de bonnes observations (1), (l'art des accouchemens, tom. 2, pag. 327.)

(1) Il paroît, malgré toutes ces exceptions, que les

Quoique les cas dans lesquels le fœtus passe à travers la trompe de Fallope ou l'ovaire soient ordinairement mortels, soit immédiatement, soit par les suites ; cependant nous trouvons des cas, tels que celui rapporté par M. Jacob, où les femmes ont survécu. Pouteau (*Mélange de Chirurgie* , pag. 383), parle d'une dame Claris, qui, dans un âge avancé, conçut dans la trompe de Fallope gauche. Dans ce cas, toutes les parties molles du fœtus furent évacuées par les felles, & après la mort de la malade, qui arriva sept ans & demi après, on trouva les os dans la trompe. Pendant tout ce temps, la malade souffrit beaucoup, & il est probable qu'elle auroit survécu à l'entière expulsion des os, s'il avoit été possible d'obtenir d'elle qu'elle prît quelque soin de sa santé.

Cyprianus (*Historia foetûs humani salvâ-matre ex tubâ excisi* , 8v°. à Leide , 1700), a publié une observation très-remarquable sur une dame qui porta à terme un fœtus conçu

trompes de Fallope ne peuvent supporter une dilatation plus considérable que celle que peut occasionner un fœtus de trois ou quatre mois, & que c'est à cette époque que le fœtus périt ordinairement ; après quoi il se dessèche ou se putréfie ; quelquefois aussi la trompe se rompt, & l'enfant entre dans la cavité de l'abdomen, où il subit les mêmes changemens. Dans ces cas, le sort de la femme est différent, suivant les changemens que l'enfant éprouve. Elle peut vivre long-temps sans que sa santé soit altérée, lorsque l'enfant se dessèche & se durcit, comme il arrive ; mais elle éprouve des suites bien fâcheuses lorsque l'enfant se putréfie.

dans la trompe droite de Fallope, & qui occasionna un abcès aux tégumens de l'abdomen à travers lequel on en fit l'extraction le vingunième mois après la conception, & la malade se rétablit si parfaitement, qu'elle devint ensuite la mère de trois enfans qui ont vécu.

Bianchi rapporte l'observation d'une femme qui, à l'âge de trente-deux ans, conçut un enfant, à ce qu'il prétend, sous la membrane extérieure de la trompe de Fallope gauche, qui parut avoir été déchirée vers le cinquième mois, & avoir occasionné une grande variété de douleurs à l'estomac, aux intestins & à la matrice, jusqu'au huitième mois où la femme commença à rendre des os par les selles, & continua à en évacuer pendant les cinq mois qui suivirent; elle survécut trois mois à leur entière expulsion; & après sa mort, l'on trouva une masse que l'on supposa être le placenta adhérent à la partie postérieure de l'utérus, & au bord dentelé de la trompe droite, & au colon où l'on trouva une ouverture à travers laquelle les os étoient passés.

Comme il paroît bien certain que l'on peut survivre à cet accident, je pense que mon opinion sur l'observation de M. Jacob, ne paroîtra pas mal fondée, & qu'ainsi il est inutile d'insister davantage ou d'accumuler un plus grand nombre d'observations; mais puisque j'en suis sur la question de la constitution des femmes qui peut, par les seules forces de la nature, résister à ces fortes d'accidens, il ne paroîtra pas déplacé d'ajouter une autre observation sur la seconde manière, par

laquelle nous avons dit que la nature résiste quelquefois à ces mêmes accidens ; je veux dire celle dans laquelle l'enfant meurt de bonne heure dans l'ovaire ou dans la trompe de Fallope , & devient une masse dure. La nature de cette substance dont on a parlé sous différens noms , n'a pas encore été bien déterminée ; dans tous les cas que j'ai vus , il n'y avoit que les os & les cartilages du fœtus (les parties molles ayant été fondues & entraînées) exactement comprimés & enfermés dans un sac par les parties environnantes où ils étoient devenus beaucoup plus secs que les cartilages ordinaires , & quelquefois ils étoient réunis par un mucus animal qui étoit devenu également dur. J'ai rapporté d'après Bianchi , une observation de cette espèce dans la première partie de ce mémoire ; je n'en ajouterai qu'une autre rapportée par le D^r. Fern dans les *Transact. philosoph.* vol. 21 , pag. 121 , qui dit qu'à l'ouverture du cadavre d'une femme qui croyoit avoir été grosse trois mois , il trouva la matrice de la grosseur ordinaire dont elle est chez les vierges , mais qu'elle avoit à la trompe de Fallope droite une substance dure qu'il ouvrit , & qu'il y trouva le squelette d'un enfant avec le cordon ombilical enfoncé dans une substance blanche qui ressembloit assez à un emplâtre. M. Baudelouque (1) rapporte une ouverture de l'ovaire

(1) Nous y avons rencontré , il y a plusieurs années , une masse osseuse assez informe , entourée de neuf dents

très-remarquable dont on a vu d'autres exemples. Roederer (*elementa artis obstetriciæ*, cap. 25, §. 758) décrit aussi une terminaison particulière d'une conception dans l'ovaire, mais dont je n'ai point trouvé d'exemples semblables, qui, après avoir occasionné l'hydropisie de l'ovaire lorsqu'on en eut fait la ponction, les restes du fœtus sortirent ou furent extraits à travers l'orifice de la ponction dilatée.

On s'attend sans doute qu'auparavant de terminer sur cette matière, je dirai quelque chose sur les symptômes ordinaires, par lesquels on peut distinguer les conceptions extra-utérines; mais en général ils sont & ils doivent être très-obscurs dans les premiers mois de la grossesse, car on ne peut compter sur aucun des symptômes que l'on dit être pathognomoniques, jusqu'à ce que l'on puisse déterminer par l'attouchement la véritable situation de l'utérus.

On nous dit que dans les conceptions absolument ventrales, les règles paroissent régulièrement, l'estomac n'éprouve point de vomissement ni de mal être, & il ne se fait point de sécrétions dans les seins; mais toutes ces circonstances ont quelquefois lieu dans les conceptions utérines. Cependant, si l'enfant est dans la cavité de l'abdomen, il occasionne sûrement moins de douleurs à la mère, ses

bien solides, & beaucoup de cheveux entremêlés dans une grande quantité de matière huileuse. L'art des accouchemens, tome 2, page 522.

mouvemens font plus libres & on les distingue plus facilement fous les tégumens ; mais à mefure qu'il augmente de volume dans quelque partie de l'abdomen qu'il paroiffe fixé , il occafionne toujours des douleurs aux vifcères expofés à fa compreffion ; en forte que l'action , foit de l'eftomac , du foie , des intestins , des reins ou de la veflie , fe trouve dérangée par l'augmentation d'une tumeur de cette nature.

Les conceptions dans les ovaires ou dans les trompes de Fallope , font toujours bornées à la région inférieure de l'abdomen & le gonflement commence toujours d'un côté. Il eft toujours accompagné de douleurs fortes & cruelles qui font dit-on plus fortes , lorsque la conception eft dans l'ovaire que lorsqu'elle eft dans les trompes de Fallope. Dans ces cas , les mois ceffent , & il fe fait une fécration du lait comme dans les conceptions utérines. Quant aux conceptions ventrales , il ne peut être difficile de les distinguer , lorsqu'on examine l'utérus par le vagin , car ce vifcère eft vuide ; alors quoique l'on dife que même dans ces cas fon volume fe trouve augmenté , il eft cependant difficile de déterminer dans les premiers mois de la groffeffe , fi la conception eft dans les ovaires ou dans les trompes , fi elle eft utérine ou ventrale , car on doit fentir une certaine réfiftance au foulèvement de la matrice , en forte que cela ne peut être déterminé que par ceux qui font très-accoutumés à distinguer par l'attouchement les matrices qui recèlent les produits de la conception

de celles qui ne les recèlent point ; à mesure que la grossesse avance, la question devient plus facile à résoudre, & petit à petit on peut décider si la conception est ou n'est pas utérine ; & au moyen de l'attouchement à l'extérieur, on peut se former une idée de la situation actuelle du fœtus.

On prétend que ces sortes de conceptions ont quelquefois lieu sous la membrane extérieure de l'ovaire ou des trompes de Fallope, & que dans ces cas la dilatation se fait avec beaucoup moins de difficulté pour la mère ; mais comme nous manquons d'ouvertures de cadavre bien circonstanciées, il est difficile de bien entendre les auteurs qui cherchent à rendre compte, même dans le plus grand détail, de ces phénomènes ; heureusement cependant ces sortes de distinctions sont de peu de conséquence en pratique, car toutes ces variations de la nature sont au moins aussi fâcheuses les unes que les autres, & ne sont susceptibles de recevoir aucun secours de l'art, jusqu'à ce que la nature nous fasse comprendre quelle voie elle choisit pour se débarrasser, & l'on a toujours observé que dans ce cas, au terme ordinaire de l'accouchement, il y a des efforts pour l'expulsion du fœtus qui dans certain cas reviennent souvent & avec violence, & l'on a également observé que, sur les derniers mois de la grossesse, lorsque l'enfant vient à mourir, il se fait ordinairement une abondante sécrétion de lait dans les mamelles.

D'après les observations que j'ai rapportées,

je pense qu'il paroîtra assez bien prouvé que le séjour d'un enfant, dans la cavité de l'abdomen, n'est pas toujours un accident mortel, que même il ne doit pas empêcher les conceptions postérieures & les accouchemens naturels qui en font la suite ; nous pourrons de plus connoître par une observation communiquée par le D^r. Steigrethall, dans les *Transact. philosop.* vol. 31, pag. 126, qu'une femme a vécu en bonne santé jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, ayant dans l'abdomen un fœtus à terme qu'elle a porté pendant les quarante-six dernières années de sa vie, pendant lequel espace elle est accouchée de deux autres enfans ; mais ce qui est plus extraordinaire, c'est ce que nous sommes fondés à croire que non-seulement les femmes ont survécu pendant très-long-temps à une rupture de l'utérus, mais qu'elles se sont même rétablies après que l'enfant est sorti de ce viscère ; c'est pourquoi je suis très-porté à croire que, lorsque cet accident arrive à des époques peu avancées de la grossesse, & avant la dilatation complète, ou plutôt avant que les passages naturels soient susceptibles de se dilater, la vie de la mère est moins en danger, si on l'abandonne à la nature aidée de quelques remèdes palliatifs, que par une prompte & violente dilatation de ces parties, & par l'extraction de l'enfant, à travers la matrice dilacérée ; que la mère doit beaucoup plus souffrir par une semblable opération sur une constitution considérablement affoiblie, & dans ce moment très-irritable, à raison des douleurs,

de l'anxiété & de la terreur. J'ai moi même été appelé pour dix cas de rupture de l'utérus, & j'ai sous les yeux les détails de plusieurs autres auxquels les gens les plus habiles & les plus expérimentés ont donné leurs soins. La plus grande partie des malades dans ces cas ont été délivrés peu après la rupture de l'utérus (1); mais j'ai des raisons pour croire que, dans aucun de ces cas, la mère ait survécu plus long-temps qu'elle ne l'auroit fait si on l'eût entièrement abandonnée à la nature.

Je puis facilement rapporter un certain nombre de cas dont j'ai été témoin pour soutenir cette opinion ; mais je ne connois rien de plus fort que ce qui est arrivé à une malade de feu mon digne ami le D^r. Bromfield dont la sagacité & l'expérience sont généralement reconnues. Comme il attendoit patiemment le travail naturel qui ne devoit pas tarder, chez une dame dont le bassin étoit bien formé & qui étoit mère de plusieurs enfans vivans, sa malade poussa tout-à-coup un cri extraordinaire ; & , en l'examinant, il assura que l'utérus étoit rompu, & que l'enfant s'échappoit par la rupture ; ce qui arriva lorsque les passages étoient entièrement dilatés, & lorsque la tête de l'enfant étoit à l'orifice extérieur ; en sorte que l'accouchement paroif-

(1) Dans trois de ces cas, on a délivré la femme, lorsque la mort de la mère n'a pas rendu cette opération inutile.

soit presque terminé. Cet accident ne fut pas immédiatement suivi de symptômes effrayans , & la malade fut délivrée très-aisément , d'un enfant qui paroissoit mort depuis quelque temps , ce qui s'exécuta par l'avis de cinq Médecins expérimentés , trois ou quatre heures après l'accident ; mais la malade ne survécut que trente-six heures.

Cependant il faut regarder , comme une bonne doctrine générale, que , dans tous les cas d'accouchement rendus dangereux par les pertes , les convulsions ou la rupture de l'utérus , lorsque les passages naturels se trouvent suffisamment dilatés sans violence , il est à désirer que l'on délivre l'enfant à raison des préjugés du monde , & de la malade elle-même en faveur du délivrement ; mais d'après tout ce que j'ai pu observer pendant un grand nombre d'années , je suis très-porté à croire qu'un accouchement prompt & violent n'est pas la pratique la plus sûre ; & quoique dans les cas d'hémorragie il puisse y avoir des raisons pressantes pour l'opérer , je suis sûr qu'il est besoin des plus grandes précautions mêmes dans ces cas ; mais lorsqu'il y a des convulsions , je puis parler avec un peu plus de certitude.

Au mois d'Octobre 1779 , j'eus l'honneur de présenter à la Société des Médecins licenciés ès accouchemens du Collège de Londres , un calcul sur les événemens , dans les cas de convulsion , fait avec assez de soins , d'après les observations de la plupart d'entr'eux & d'après un assez grand nombre de cas dont j'avois été

moi-même témoin ; d'après lequel il est démontré qu'un plus grand nombre de ces femmes, qui ne furent point délivrées à l'aide d'une violente dilatation, se rétablirent ; tandis qu'un plus grand nombre de celles pour lesquelles on eut recours à cette manœuvre périrent, & que quelquefois le délivrement n'a pas toujours guéri les convulsions & encore moins sauvé les malades.

Quant aux ruptures de l'utérus, j'ai été amené à l'opinion que j'ai avancée par une observation remarquable d'un accident de cette nature, qui eut lieu dans le commencement du travail avant que l'ouverture de l'utérus fût dilatée, & dans un moment où la nature avoit fait assez peu d'efforts pour rendre difficile à concevoir ou même à conjecturer, comment cet accident avoit pu arriver.

L'événement dont je parle m'engagea dès-lors à faire un relevé des suites de tous les accidens de la même nature que mes lectures, mes recherches & ma pratique pourroient me fournir ; d'après cette recherche, j'ai été conduit à croire que ma malade (la première dont j'aie entendu parler dans ce pays, & qui ait survécu à un pareil accident pendant un espace de temps aussi considérable que celui de vingt-six jours) auroit eu plus à espérer pour son rétablissement si, suivant l'opinion de feu les D^{rs}. Hunter & Bromfield, & de M. Grave ainsi que suivant la mienne, on l'avoit abandonnée aux ressources de la nature, au lieu d'avoir arraché un enfant que l'on savoit mort à travers la dilacération de l'uté-

rius avec les efforts nécessaires pour produire la dilatation & parvenir à l'extraction ; mais malheureusement nous ne fûmes pas écoutés. Les symptômes de la malade, qui n'étoient point mortels avant l'opération, ne furent certainement pas diminués par l'extraction, elle mourut le vingt-troisième jour après l'opération, & son cadavre offrit tous les symptômes de l'inflammation du péritoine, que l'on a les plus grandes raisons de regarder comme ayant eu lieu après l'accouchement.

Comme il y a un grand nombre d'observations qui prouvent que la rupture de l'utérus vers les derniers temps de la grossesse n'est pas toujours par elle-même un accident mortel, je pense que, si ma malade avoit été tranquillisée, que si l'on eût fait attention aux *six choses* non naturelles, & que l'on eût prévenu ou soulagé les symptômes qui auroient pu survenir, il y auroit eu beaucoup plus à espérer pour elle des ressources de la nature.

Il n'a pas encore paru, dans aucun cas, que je connoisse que la vie de la mère ait été mise en sûreté par les accouchemens, dans lesquels on a été obligé d'avoir recours à une dilatation violente des passages naturels ; mais au contraire, que toutes celles que l'on a délivrées promptement, même lorsque cette opération s'est faite sans beaucoup de peine, sont mortes ; tandis que plusieurs de celles que l'on a abandonnées à la nature, ont survécu ; & il est très-sûr que les cas dans lesquels on trouve l'occasion de délivrer les femmes sans violence, sont malheureusement aussi rares que dan-

gereux , la rupture de l'utérus se faisant le plus ordinairement , lorsque le travail est très-avancé , & lorsque la dilatation de l'utérus est presque complète. Dans ces cas , si nous trouvons qu'on puisse délivrer aisément , la prudence & nos connoissances nous fournissent plusieurs raisons pour délivrer la femme , & pour la tranquilliser ainsi que ses parens ; mais nous serons toujours convaincus qu'il y a plus à espérer pour son rétablissement , en refusant d'ajouter la violence à la violence : on ne peut faire prévaloir cette opinion contraire aux opinions générales que chez ces malades dont on peut calmer les inquiétudes , ainsi que celles de leurs parens , par des raisons convaincantes , par des bonnes autorités & par des expériences ; en sorte que , quoiqu'il arrive , le blâme n'en puisse pas retomber sur nous.

Ceux qui auront réfléchi sur cette matière verront clairement qu'il n'est point ici question des déchiremens du vagin ou de quelque partie du col de l'utérus , à la suite de la dilatation complète de son orifice qui n'exige aucune violence pour introduire la main , & il me paroît que c'est précisément ce qui est arrivé dans la plupart de ces cas heureux où les malades se sont rétablies , après avoir été promptement délivrées. Il est parfaitement bien reconnu par l'expérience que les dilacérations du vagin & du col de l'utérus , quoique toujours dangereuses , arrivent souvent sans aucunes suites fâcheuses , & c'est ce qui m'a été confirmé par les observations dont feu les Docteurs Hunter , Harvie , John Fordyce , & plu-

seurs autres grands Praticiens ont été témoins. Je puis aisément rapporter des observations de rétablissement, après la dilacération de l'utérus semblables à celles rapportée par Peu (Pratique des accouchemens, pag. 341), & par le Dr. Hamilton (Outlines of midwifery, pag. 344), ou à celles où le col de l'utérus a été déchiré avec violence, comme dans le cas décrit par un très-bon praticien du Dorset-Shire, dans une lettre à feu le Dr. Hunter, communiquée à la Société de Médecine, & que, comme il n'a jamais été publié, je puis détailler ici d'une manière plus particulière comme une preuve de ce que j'ai avancé.

Ce cas est de 1777 : le travail avoit été long & fatigant ; & comme l'orifice de l'utérus se dilatoit lentement, on introduisit trop tôt le forceps : on introduisit la première branche avec violence par l'orifice de l'utérus qui n'étoit point dilaté. Dans les tentatives téméraires que l'on fit pour introduire la seconde branche, on la fit pénétrer dans la substance du col de l'utérus, dans l'endroit où il s'insère dans le vagin ; & lorsque les branches furent fixées, on essaya de tirer la tête avec force. Les douleurs qu'occasionnoit cette cruelle opération étant trop fortes pour pouvoir les endurer, on appella sur le champ un autre Praticien qui, découvrant la tête du fœtus qui formoit une prééminence, à travers la déchirure que l'on avoit faite, laquelle s'étendoit vers le fonds de l'utérus à chaque douleur de la mère, crut qu'il falloit diviser l'orifice de la matrice & de ces deux ouvertures n'en faire qu'une ; à

l'aide de quelques nouvelles douleurs plus fortes , la malade fut délivrée , & elle se rétablit sans qu'il survînt de symptômes fâcheux.

La dilacération du vagin & du cou de l'utérus que l'on peut considérer comme un seul & même canal , lorsque la dilatation est complète , est beaucoup moins dangereuse que celles qui se font plus haut , ce que l'on peut attribuer à ce que le sang , les sérosités & le pus s'évacuent plus facilement. Il est inutile d'ajouter aux observations dans lesquelles l'on a éprouvé que l'on pouvoit impunément dilacerer le col de l'utérus , les observations très-remarquables dans lesquelles , à raison de quelque vice de conformation , on a été obligé d'ouvrir l'orifice de l'utérus par des incisions pendant le travail. On a vu dans plusieurs de ces cas , des accouchemens se terminer heureusement pour la mère & pour l'enfant.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans aucun raisonnement sur la rupture de l'utérus , dans le cas que le D^r. Douglas (1) a si bien décrit , ou de déterminer si M. Goldson (2) a eu raison ou tort , en supposant que ; dans

(1) Observation sur un cas extraordinaire de rupture de l'utérus , 8v°. à Londres , 1785. Voyez aussi vol. 5 de ce Journal.

(2) Dans un ouvrage intitulé , observation extraordinaire sur une dilacération du vagin , dans les derniers temps de la grossesse , avec des observations qui tendent à faire voir que plusieurs cas cités comme rupture de l'utérus , n'ont été que des ruptures du vagin , 8v°. Londres , 1787.

ce cas , il n'y avoit eu rupture que du vagin ; cependant il y a une circonstance qui distingue essentiellement le cas rapporté par M. Goldson de celui qu'a décrit M. Douglas ; dans le premier la vessie a été rompue , & dans le second elle ne l'a pas été , ce qui , à ce que je pense , rend plus que probable que , quoique les deux ruptures aient été transversales , celle décrite par le D^r. Douglas étoit beaucoup plus haute que l'autre : d'après les détails qu'a donnés le D^r. Douglas sur ce cas , il paroît qu'il étoit de nature à exiger une dilatation artificielle de l'utérus pour produire l'accouchement , sa main ayant pénétré dans la cavité de l'abdomen , & s'étant trouvée en contact avec les intestins & le corps de l'enfant avant qu'il ait connu la nature de l'accident. Dans cette situation cependant il n'avoit point de temps à perdre en délibération , & certainement il prit le bon parti , qui étoit d'amener l'enfant par les pieds : rien ne pouvoit être ménagé plus adroitement & plus heureusement , mais il n'est pas besoin de raisonnement pour prouver que , d'après ce cas ni d'après aucuns autres aussi heureux , on ne peut établir des principes de pratique que relativement à la méthode à employer , lorsque la rupture a lieu avant que les parties soient dilatées ; c'est pourquoi j'ai conseillé , comme le parti le plus sûr dans ces cas , de suivre la même méthode que s'il n'y avoit point eu d'accident.

La méthode de délivrer promptement n'est pas nouvelle ; on l'a tentée ; elle se présente naturellement , & c'est la méthode que l'on a

le plus généralement suivie ; mais en général elle a été malheureuse (1), & la méthode contraire , comme elle contrarie les préjugés qui sont toujours favorables au délivrement , a été jusqu'ici, si l'on peut me permettre l'expression, très-peu populaire ; je ne désire qu'éveiller l'attention des gens sages & judicieux, en leur faisant considérer qu'il y a plus à espérer pour la vie de la malade dans le second cas que dans le premier. Je pense qu'il est inutile de recommander que l'on s'abstienne de toute opération , lorsque la rupture a lieu à quelque époque que ce soit de la grossesse, tant que l'utérus demeure à sa place , de même que toutes les fois que son orifice n'est point oblitéré ; quoiqu'il soit difficile de supposer que personne , ayant les plus légères connoissances dans la pratique des accouchemens, se hasarde à forcer l'ouverture de l'utérus , cependant on peut craindre ces tentatives de la part des

(1) Dans les recueils de la Société de Hal , vol. 2 , pag. 203 , on trouve un cas remarquable de déchirement spontanée du col de l'utérus & du vagin du côté droit , à travers laquelle ouverture l'enfant s'échappa ; & quoique l'accouchement se soit trouvé ainsi très-prompt , la mère ne survécut pas beaucoup à l'accident , car elle mourut le lendemain ; nous en trouvons un second dans le même volume , page 326 , dans lequel il paroît que la rupture fut occasionnée par les efforts que l'on fit pour retourner l'enfant , ce qui fut suivi d'un prompt accouchement. Malgré cela cependant , cet accident fut suivi des plus fâcheux symptômes ; & malgré le traitement le plus judicieux , la mère mourut au bout de trois mois.

personnes qui n'ont pas d'expérience , & qui sont entreprenantes , sur-tout si elles ont pour principes qu'un prompt accouchement , est ce qu'il peut y avoir de mieux pour le rétablissement de la mère. Dans tous les cas de rupture de l'utérus, il n'y a pas de doute qu'avec des précautions trop grandes qui approchent de la timidité, on peut quelquefois laisser mourir des malades qui , suivant une méthode plus hardie, se feroient rétablies ; mais ce n'est pas la faute ordinaire des jeunes gens, car on trouve chez eux beaucoup de penchant à agir, ce qui, dans les accouchemens, est très-dangereux , & il est très-connu qu'il est beaucoup plus sûr d'abandonner à la nature, mais que ce n'est qu'avec l'âge que l'on se pénètre de cette vérité. C'est un principe général qui toutefois n'est pas sans exception, quoique l'on ne puisse adopter une méthode contraire , que d'après un jugement très-sain, mûri par des observations suivies.

Je vais plus loin , & je déclare , quoiqu'avec une certaine défiance , que si j'étois assuré que l'enfant fût vivant, j'adopterois l'opinion de Bartholin, d'Astruc, Roederer, Plenck, Levret, Baudelocque, & de plusieurs autres; qu'il paroît que c'est une méthode plus sûre , & qui laisseroit plus à espérer pour le rétablissement de la mère d'ouvrir l'abdomen que de hasarder une dilatation forcée de l'utérus , & d'augmenter la dilacération de ce viscère. Je demande qu'il me soit permis de hasarder mon opinion sur une méthode que l'on n'a pas encore adoptée dans ce pays , d'après l'autorité de

Bartholin qui le premier a dit : « *facilior omnino hic nascendi modus periti chirurgi manu administratus, qui nostras feminas terret, sectionis istius ignaras, minorique dolori junctus, quum citius levi vulnere abdomen aperiatur, quàm naturales partes dilacerentur* ». (*De insolitis partûs humani viis*, pag. 107).

Astruc nous dit (l'Art d'accoucher, page 291) qu'un Médecin Allemand, dont il ne donne pas le nom, a écrit une excellente observation sur la rupture de l'utérus dans laquelle il propose l'extraction du fœtus par l'abdomen, & Astruc approuve beaucoup cette méthode, dans les cas où l'enfant a pénétré depuis peu dans cette cavité; il assure que si l'on fait cette opération aussitôt que la mère est en état de la supporter, & qu'elle est remise de l'émotion qu'occasionne un semblable accident, elle peut sans contradiction sauver l'enfant & probablement aussi la mère; il est bien connu que les ruptures de l'utérus ne sont pas toujours incurables par elles-mêmes, l'opération n'étant autre chose qu'une incision des tégumens; Roederer, cap. 25, §. 767 dans ses élémens de l'art des accouchemens s'exprime avec force à ce sujet « *quoties integer fœtus vel saltem cum capite truncus, prouti frequentissimè accidit, extrâ uteri cavum propulsus est, sola abdominis matura apertio matri forsan & foetui vitam servare potest utero, contusione, gangræna sphacelove, ut solet, corrupto, debitis remediis, utcumque poterit medicus prospiciat* ».

Plenk est de la même opinion. » Si verò
 » foetus per uteri vulnus invenitur toties in
 » abdomine elapsus, tunc gastrotomia indica-
 » retur, ut foetus posset educi ; at ut plurimum
 » pessimorum symptomatum & mortis instan-
 » tis præsentia quemlibet ab operatione de-
 » terrent. (elementa artis obstetriciæ pag. 129).

Van Doeveren (Observaciones academicæ)
 conseille si l'enfant s'échappe vivant par la rup-
 ture de l'utérus, de le sauver aussi-tôt par l'o-
 pération ou en ouvrant les parois de l'abdomen.

Il seroit facile de multiplier les autorités si
 elles prouvoient quelque chose. Il suffit de dire
 que c'est la pratique adoptée en France, en
 Allemagne & dans les Pays bas, d'ou l'on peut
 concevoir que cette opinion est fondée sur
 l'expérience. Il suffit pour s'en assurer de jeter
 les yeux sur les ouvrages de M. Baudelocque,
 un des derniers & des meilleurs écrivains fran-
 çois, & l'un des accoucheurs le plus répandus
 à Paris. Dans son Art des accouchemens, en
 parlant des cas dans lesquels l'enfant n'est qu'à
 moitié passé à travers la déchirure de l'utérus,
 il dit que l'opération aux tégumens de l'ab-
 domen est aussi nécessaire que dans le cas où
 il est tout entier dans la cavité : nous pou-
 vons concevoir, observe-t-il, à quels dan-
 gers on expose une femme, en cherchant à
 retourner un enfant dont la plus grande par-
 tie a déjà pénétré dans la cavité de l'abdo-
 men, & dont le reste du corps est fortement
 comprimé par l'utérus déchiré ; quelques Chi-
 rurgiens modernes, ajoute-t-il, moins timides
 que savans, & plusieurs autres, ont sauvé la vie

des mères par cette opération ; & s'ils avoient été appellés de meilleure heure, ils auroient aussi très-probablement sauvé celle de l'enfant. Il cite pour preuve de cette assertion un cas communiqué dans le Journal de Médecine de 1768, par M. Thibault de Bois, Chirurgien au Mans, sur une femme à travers la matrice de laquelle l'enfant avoit pénétré dans le bas-ventre, lorsque le travail étoit très-avancé, & promettoit de se terminer heureusement. Le même jour M. Thibault, en présence de quatre de ses Confrères fit l'extraction du placenta & de l'enfant qui étoit mort, à travers une incision pratiquée aux tégumens de l'abdomen. La malade se rétablit sans aucun accident fâcheux, & fut en état de se transporter à l'église pour y rendre grâces trente jours après l'opération, & elle continuoît à se bien porter au moment où l'Auteur écrivoit, quoique ses règles ne fussent pas encore revenues. M. Baudelocque ajoute qu'il ne doute pas que l'Académie de Chirurgie ne publie bientôt une observation semblable qui lui a été communiquée par un Chirurgien d'Orléans, auquel on a décerné une petite médaille il y a quelques années, parce qu'il a été assez heureux pour sauver, par cette opération, la mère, & l'enfant qui, après un long travail, avoit pénétré dans la cavité de l'abdomen. Le même écrivain dit encore que cette opération est nécessaire, non-seulement pour donner passage à l'enfant, mais encore à l'eau & au sang. Il la considère comme beaucoup plus facile que l'opération césarienne ; & ce cas n'est pas beaucoup plus dangereux,

car l'ouverture de la matrice , quoique faite par une rupture n'est point essentiellement mortelle , & n'exige pas plus de soin que quand elle a été pratiquée à l'aide d'un instrument tranchant. En parlant de Lamothe & de plusieurs autres qui ont fait l'extraction du fœtus à travers la rupture de l'utérus par les voies ordinaires , il dit que , quoique cette opération ne soit pas toujours impossible , il ne peut citer de pareilles observations comme des exemples à suivre.

M. Jacob , dans son Ecole pratique des accouchemens , publiée en 1785 à Gand , recommande cette opération comme la seule chose que l'on puisse faire pour sauver la mère & l'enfant , lorsque ce dernier a pénétré dans la cavité de l'abdomen , & il insinue que , dans cette partie de l'Europe , on n'a point vu qu'elle fût dangereuse (1). M. Tenon , Membre de l'Académie royale des Sciences , & Chirurgien de la Salpêtrière à Paris , recommandable par son érudition & sa longue expérience , m'a appris dernièrement , lorsqu'il étoit dans ce pays , que dans tous les cas de fœtus extra-utérins , & dans ceux où l'enfant a passé tout entier ou en partie dans la cavité de l'abdomen par une rupture de l'utérus , les Accoucheurs

(1) Les observations rapportées dans les Journaux 6. & 7 de Londres , sur une Nègresse qui se fit à elle-même l'opération césarienne , & sur celle qui fut faite à Hambourg , par un coup de corne de bœuf , ne montre-t-elle pas que cette opération n'est point mortelle par elle-même sur certaines constitutions ?

françois avoient pour pratique constante d'en faire l'extraction à travers l'incision faite aux tégumens de l'abdomen , ce qu'il regardoit comme le plus sûr. Il pense que l'opération césarienne est moins heureuse en Angleterre qu'en France , parce que nous la différons trop & il m'a assuré que depuis qu'elle s'étoit pratiquée pour la première fois dans le temps de Bauhin , on avoit sauvé soixante & dix femmes à l'Hôtel-Dieu de Paris , par ce moyen ; d'après ces détails que M. Tenon m'a fait plusieurs fois , ainsi que d'après les cas heureux dont j'ai eu occasion de parler dans mes recherches sur les suites des grossesses extra-utérines & sur les ruptures de l'utérus , je lis avec moins de surprise plusieurs détails nouveaux sur des rétablissmens extraordinaires , après des opérations qui paroissent désespérées qui ont été publiées dans les Mémoires & Journaux françois ; par exemple , dans le Journal de Médecine du mois d'Août 1786 (pag. 201), nous avons des détails sur l'extirpation d'un fœtus , & dans les Mémoires de la Soc. roy. de Médecine de Paris (vol. 4 , pag. 256), nous en avons d'autres sur l'extirpation de l'ovaire ; & dans le même ouvrage (vol. 2 , pag. 236 & 241), nous avons des détails sur deux opérations césariennes terminées avec succès. Malgré tout cela cependant , lorsque je considère combien cette opération a été malheureuse jusqu'ici en Angleterre , en suivant les meilleurs pansemens , lorsque d'ailleurs j'examine combien il est hasardeux d'exposer à l'air les parties contenues dans l'ab-

domen , je reconnois que l'on ne doit avoir recours aux plus légères incisions , que quand on a des raisons pour espérer par l'absence de toute inflammation & autres symptômes dangereux que l'on pourra sauver la vie de la mère , ou lorsqu'on est très-sûr de sauver l'enfant ; & cet expédient me paroît infiniment plus sûr , lorsque les passages naturels ne sont pas dilatés pour sauver l'enfant , & même beaucoup moins hasardeux pour la vie de la mère ; & quoiqu'on soit forcé de reconnoître , au moins dans ce pays , que la conservation de la mère peut avoir lieu en s'abstenant de toute opération , cependant on peut examiner si l'espoir d'une prompte guérison n'est pas préférable à cette longue souffrance à laquelle de malheureuses femmes doivent s'attendre en conservant pendant long-temps un fœtus dans la cavité de l'abdomen , lors même qu'elles sont assez heureuses pour survivre à son expulsion à travers les parois de l'abdomen , au moyen de l'ulcération ou par les intestins , ainsi qu'il est arrivé dans plusieurs circonstances dont j'ai eu occasion de parler.

Quoique les ruptures du col de l'utérus soient souvent moins dangereux que celles du fonds , celles qui sont transversales , soit que l'accouchement soit achevé , soit qu'il ne le soit pas , sont toujours , à ce que je crois , mortelles , je veux dire lorsque le tissu de l'utérus est détruit , & lorsque l'inflammation & la mortification surviennent à la pression qui a lieu pendant le travail , soit par la saillie de l'os sacrum ou des bords des os pubis ou

ilium dans le petit bassin, j'ai vu un exemple remarquable d'un semblable accident au mois d'Août 1786. Une femme qui avoit un bassin étroit dont l'enfant se présenta par les fesses, essuya une forte compression, quoiqu'elle ne fût pas plus de douze heures en travail, avant que l'orifice de l'utérus fût complètement dilaté, toutes les parois du col de l'utérus se séparèrent, ce qui fut occasionné par le volume des fesses de l'enfant pressé contre les os du petit bassin. L'enfant pénétra dans la cavité de l'abdomen, & il se présenta un pied.

En moins de deux heures après l'accident, on arracha l'enfant mort, sans autre difficulté que celle occasionnée par l'étroitesse du bassin; mais la mère ne survécut que cinq heures.

On trouva la partie postérieure du col de l'utérus entr'ouverte par la projection de l'os sacrum qui formoit un angle aigu, mais non aussi aigu que la partie supérieure de l'os pubis & de l'ilium qui ressembloit à un plissoir d'ivoire, & qui avoit coupé l'utérus de la même manière que la ligature coupe un polype.

Dans tous les cas où la division de l'utérus est occasionnée par la compression & la mortification, je regarde le destin d'une femme comme déterminé avant même l'accident; c'est ainsi que l'on peut expliquer pourquoi certaines femmes ne peuvent supporter que pendant très-peu de temps la compression de la tête ou des fesses dans le petit bassin; tandis que d'autres la supportent plus long-temps; & pourquoi, après une semblable rupture, les

les malades ont si peu de temps à vivre. Ceci doit nous conduire à déterminer autant qu'il est possible, dès le commencement du travail, non-seulement la largeur, mais la conformation du petit bassin, & s'il y a quelques angles aigus qui fassent craindre la compression.

En rapportant ici toutes les attentions que nous devons faire pour prévenir par toute sorte de moyens toutes les causes d'inflammation pendant le travail, ou en disant que l'inflammation qui a commencé avant ou pendant le travail, est toujours très-dangereuse & ordinairement fatale, c'est répéter ce que tous les bons Praticiens ont dit ou observé; mais il est important d'éveiller l'attention de ceux qui n'ont pas d'expérience, sur l'état du poulx & sur les symptômes qui accompagnent les accouchemens laborieux; car c'est souvent, d'après ces symptômes, ainsi que d'après la situation du fœtus, que nous nous déterminons sur le parti qu'il faut prendre: si jamais une femme a survécu à la rupture de l'utérus, c'est lorsqu'il n'y a point eu d'inflammation qui ait précédé l'accident; & comme il est important de prévenir cette irritation qui peut produire l'inflammation, c'est ce qui me convainc qu'il faut l'abandonner à elle seule, & que l'opération aux tégumens, est ce qui laisse plus à espérer pour elle.

Comme je ne présente ces observations que dans la vue de favoriser le progrès de l'art des accouchemens, il me reste à parler d'une autre précaution relativement à une méthode

proposée par plusieurs Auteurs respectables pour prévenir la rupture de l'utérus. Ils nous disent que lorsque , d'après une sensation de quelques douleurs extraordinaires dans un endroit particulier de l'utérus, ou lorsqu'il y a quelques obstructions des passages qui peuvent occasionner des douleurs violentes, longues & inutiles , ou lorsqu'il y a quelque chose dans la nature particulière du travail ou dans la constitution de la femme , qui peut nous conduire à soupçonner ou à prévoir la rupture de l'utérus , ce qui , comme on en convient , est très - difficile à décrire , il faut précipiter le délivre en retournant l'enfant.

Maintenant , outre les objections générales que l'on peut toujours faire contre la méthode de retourner un enfant , lorsque la tête se présente , & que l'utérus est en contraction , lorsque les eaux se sont écoulées depuis quelque temps , comme je présume que les symptômes qui menacent d'une rupture ne peuvent être déterminés ou qu'on ne peut la prévoir , il est à craindre que les efforts que l'on fera pour dilater l'orifice , & pour retourner l'enfant , conduisent précisément aux plus grands dangers que nous ayons à redouter.

Tout le monde sait que , lorsqu'on arrache un enfant , lorsque la matrice est fortement contractée , on court toujours les dangers d'une rupture de ce viscère ; combien , à plus forte raison , n'en court-on pas , lorsque , d'après les symptômes ou les circonstances qui ont précédé , nous sommes dans le cas de supposer ou de craindre que cette rupture doit

avoir lieu ? J'ai moi-même été témoin d'un cas dans lequel un Chirurgien , en essayant de prendre les pieds d'un enfant qui présentait le bras , pendant que la matrice étoit en contraction , introduisoit à peine sa main dans ce viscère , qu'il céda & se rompit. Quoique la femme fût délivrée dans le même instant , & qu'il n'y eût aucun symptôme violent , elle mourut au bout de quelques jours.

Je suis donc d'avis que , quand même les symptômes qui peuvent laisser prévoir la rupture de l'utérus seroient plus clairs & plus déterminés qu'ils ne peuvent jamais l'être ; cette méthode de la prévenir est trop hasardeuse pour la tenter ; & ce qui me confirme encore davantage dans cette opinion , c'est ce qui m'est arrivé il y a peu de temps.

Une femme dont le bassin étoit très-bien formé , mère de deux enfans vivans , se trouvant en travail au terme ordinaire de la grossesse , poussa un cri & se plaignit d'une douleur cruelle dans un endroit particulier de la région hypogastrique gauche , elle parut en même temps affectée de spasme universel au point de me faire craindre pour les convulsions ou pour une rupture de l'utérus dans ce même endroit ; c'est pourquoi , en dilatant avec précaution & en aidant à chaque douleur , je la délivrai aussi promptement qu'il fut possible & sans aucune lésion des parties , d'un très-gros enfant vivant ; elle se rétablit sans le moindre accident. Je pense que dans tous les cas où la tête se présente , & lorsque l'enfant est vivant , nous sommes fondés à avan-

cer le travail ; mais simplement en employant une méthode semblable à celle dont je viens de parler , ou par le moyen du forceps , si la tête est hors de notre portée ; si ces symptômes ont lieu avant la dilatation de l'utérus , la saignée chez les femmes plethoriques , le bain chaud ou l'opium dans les cas de spasme régulier peuvent être utiles. Je ne puis concevoir un cas dans lequel la tête se présentant , il puisse être avantageux de retourner l'enfant lorsque les eaux se sont écoulées depuis assez long-temps , pour que l'utérus ait eu le temps d'embrasser le corps de l'enfant , à moins que ceux d'une perte trop abondante , dans les cas où le cordon se présente ; & lorsque sa pulsation est sensible , ou quand les contractions de l'utérus sont trop foibles pour agir efficacement & produire l'expulsion du fœtus ; mais dans tous ces cas les contractions de l'utérus ne sont pas ordinairement assez fortes pour rendre dangereuse la dilatation nécessaire à cet effet.

Ce mémoire est devenu beaucoup plus long que je ne me l'étois proposé en commençant , c'est pourquoi je renvoie quelques autres observations que j'ai eu lieu de faire sur les ruptures de l'utérus à une autre occasion.

20 Septembre 1787.

III. *Détails sur une masse d'hydatides rendue par l'utérus ; lettre de M. Wilmer, Chirurgien à Coventry , au D^r. Simmons.*

MISTRIS OAKES de Longfort , dans le Comté de Warwick , âgée de quarante-six ans , étoit accouchée depuis deux ans d'un enfant bien portant. Dès ce moment là , jusqu'au mois d'Avril dernier , elle avoit toujours continué à se bien porter ; mais à cette époque elle me fit prier d'aller la voir , & me dit qu'elle avoit des raisons pour croire qu'elle étoit grosse de quatre ou cinq mois , que ses règles avoient été supprimées jusqu'alors ; que ses seins étoient gonflés , & avoient donné du lait par les bouts , & qu'il y avoit un développement du bas-ventre ; que pendant les quatorze jours qui avoient précédé , elle avoit eu des pertes par intervalle , qui revenoient alors plus fréquemment , & qui l'affoiblissoient considérablement. Elle étoit pâle & bouffie ; elle avoit une toux incommode qui ne la laissoit point dormir.

Je lui prescrivis du repos , une potion de teinture de rose avec dix gouttes de laudanum à prendre toutes les six heures & une dissolution de blanc de baleine avec une petite dose d'élixir parégorique à l'heure du coucher.

Le lendemain on m'envoya chercher en grande hâte , & le messager me dit qu'à moins que je ne me hâtasse , je ne trouverois pas ma malade en vie ; elle avoit éprouvé de nouvelles

douleurs, & la perte avoit augmenté. Avant mon arrivée, elle avoit rendu ce que ceux qui l'environnoient appelloient un faux germe qui remplissoit un pot de chambre ordinaire. En examinant ce faux germe, je m'apperçus que c'étoit une masse d'hydatides de différente grosseur ; mais il n'y en avoit point de plus grosse qu'une fève ; elles étoient parfaitement rondes & enchaînées les unes aux autres comme à une grappe, avec cette différence qu'elles n'adhéroient point à un péduncule commun, mais à la masse entière qui, dans quelque'endroit qu'on la séparât, paroissoit composée d'hydatides.

La malade étoit au lit tellement affoiblie par la perte & la fatigue qu'elle avoit éprouvées, jointes au mauvais état de sa santé, que je craignis beaucoup pour elle. La perte, quoique diminuée, continuoit cependant, les douleurs de l'abdomen revenoient de temps en temps ; & le jour suivant, de même que plusieurs jours après, elle rendit de petits pelotons d'hydatides.

Au moyen d'une diette nourrissante, du quina, de l'air frais, elle commença à recouvrer ses forces. Au bout d'une semaine, elle ne rendoit plus d'hydatides, & l'évacuation avoit à peu près cessé. Au bout de quelques semaines, elle fut en état de marcher ; sa toux la quitta, & maintenant elle se porte aussi bien qu'elle se portoit auparavant.

Il y a quelques années que je vis une malade avec M. Cole, Chirurgien de cette Ville, dont le cas étoit à peu près le même que celui-ci.

Ruyfch a décrit (Observ. 32 & 34) un cas semblable , & il suppose que les hydatides sont produites par un état d'infirmité des glandes d'un placenta retenu ; mais dans les observations ci-dessus , la masse paroissoit entièrement constituée d'hydatides réunies par une substance muqueuse.

Coventry , 27 Septembre 1787.

IV. *Détails sur un cas dans lequel une partie de l'artère fémorale s'est dilatée à la suite d'une blessure qui l'avoit laissée à nud , & qui fut traitée avec succès , en oblitérant la cavité de l'artère dans cet endroit par la compression ; lettre de M. Robert Kinglake , Chirurgien à Chipping-Norton , dans le Comté d'Oxford , au D^r. Simmons.*

RICHARD ROOKE de Barton , dans le Comté de Warwick , âgé de trente ans , d'une forte constitution , reçut un coup de corne à la cuisse , la plaie se fit avec déchirure & immédiatement vers le milieu de l'artère fémorale qui échappa à la déchirure. Cette circonstance du voisinage de l'artère , est ce qui rend cette observation digne de la plus grande attention.

A la première inspection de la blessure peu d'heures après l'accident , je la trouvai remplie de sang coagulé qui éprouvoit une pulsation sensible. Concevant par là que l'artère étoit près , je craignis les suites les plus fâ-

cheuses; cependant je cherchai à les prévenir par une saignée abondante & par une évacuation des premières voies. Je fis une légère compression à l'artère immédiatement au-dessous de l'endroit où elle donne l'artère *profonde*, dans la vue de diminuer l'effort de la circulation de cette partie de l'artère, & pour faire passer par ce moyen une plus grande quantité de sang à travers les branches collatérales; mais malgré ces précautions, la partie de l'artère mise à nud par la blessure, n'éprouvant plus de la part des tégumens une résistance égale & uniforme, se trouva dilatée au bout de vingt-quatre heures, de manière qu'elle passoit les bords de la blessure; en comprimant cette dilatation avec le doigt, je sentoís que l'activité de la circulation augmentoit, & qu'elle exigeoit une forte compression pour résister à son impulsion. Dans un état si *précaire*, il me parut difficile de déterminer quel étoit le meilleur parti, savoir s'il falloit couper le membre pour sauver la vie, ou si, pour conserver le membre, il falloit courir tous les hasards qui accompagnent ordinairement une circulation interceptée.

Après avoir beaucoup hésité, trouvant le malade très-décidé à ne pas supporter l'opération, je résolus de faire la compression de l'artère dilatée, de manière à mettre en contact ses parois opposées; ce qui m'encouragea davantage à prendre ce parti, ce fut l'état inflammatoire des parois de l'artère qui étoit une suite de la blessure, & qui devant naturellement se trouver augmentée par l'irrita-

tion, suite de la compression, devoit amener la cohésion, suite ordinaire de l'inflammation. Conformément à cette idée, je fis la compression avec le tourniquet, de manière à produire le rapprochement des parois. La dilatation cessa, cet obstacle à la circulation fut suivi de la cessation des pulsations au jarret. Pour favoriser davantage ce traitement, je produisis une compression modérée sur l'artère depuis l'endroit où elle étoit dilatée jusqu'à peu près vers l'endroit où elle donne l'artère profonde.

Les effets de cette interruption dans la circulation commencèrent bientôt à se faire sentir d'une manière aussi effrayante qu'ils ont coutume de se montrer. Les parties de la cuisse, situées au-dessus de la compression, enflèrent, devinrent très-douloureuses & s'enflammèrent, & il paroissoit au malade, pour me servir de son expression, qu'elles étoient séparées du reste de cette extrémité située au-dessous de la compression, laquelle éprouvoit une diminution de chaleur naturelle avec une sensation accompagnée de torpeurs; & bientôt après suivie d'œdème. Le système général se ressentit aussi de l'irritation locale; les fonctions de l'économie animale se trouvèrent dérangées; le malade éprouva des maux de tête, des saignemens de nez, de fréquens maux de cœur & des vomissemens que l'on favorisa.

Au bout de deux jours pendant lesquels cette situation ne varia pas, la pulsation se fit sentir au jarret, & le malade éprouva une sensation de chaleur qui se répandoit à la partie infé-

rieure de cette extrémité, le gonflement au-dessus de la compression, ainsi que la chaleur peu naturelle, & la douleur commencèrent à diminuer sensiblement, & les bords de la plaie parurent se tuméfier & se disposer à la suppuration; ce changement se fit dès le troisième jour, d'où je jugeai qu'il étoit encore trop tôt pour faire cesser ou relâcher la compression; c'est pourquoi je la fis durer encore cinq jours, pendant lesquels l'état du malade s'améliora sensiblement sans qu'il survînt d'accident.

Lorsque je cessai toute compression, je trouvai la plaie en bon état, & l'on n'apercevoit aucun vestige de canal artériel; pour plus de sûreté, je continuai pendant un mois une compresse médiocrement épaisse; & au bout de ce temps, la blessure se trouva fermée avec une cicatrice très-légère. Le malade dès ce moment (il y a environ trois mois) a vaqué à ses occupations ordinaires sans aucun autre inconvénient que ceux d'une diminution de sentiment à la jambe & au pied une sensation extraordinaire de froid, & lorsqu'il a été pendant un peu de temps de bout, sa jambe & son pied deviennent légèrement œdémateux, mais le gonflement disparoît entièrement sur le matin ou après qu'il a été pendant quelques heures au lit. Ces accidens sont la suite ordinaire d'un défaut de vigueur dans les vaisseaux artériels des extrémités, & disparoîtront, je le présume lorsque les branches collatérales des artères seront devenues plus larges.

Cette observation peut servir d'avertissement

aux Chirurgiens, de ne pas craindre sans exception toutes les dilatations artérielles, mais de toujours remonter à leur cause; car certainement il y a une grande différence entre les dangers qui viennent d'une dilatation à la suite d'un accident, & entre une dilatation qui vient d'une foiblesse originelle, ou d'une inaction des parois de l'artère causée par une ossification. Dans le premier cas, la dilatation est la suite d'un accident mécanique, & l'artère considérée abstractivement, est saine; dans le second cas, elle est la suite de la foiblesse, ou d'une altération dans le tissu des parois dont on ne peut déterminer la nature. C'est pourquoi la méthode de traitement appliquée au premier cas, & qui a réussi chez le malade dont j'ai parlé, seroit d'un succès douteux dans le second: car l'artère comprimée dans l'endroit de la dilatation n'ayant pas assez de force dans cet endroit, l'effort de la circulation augmenteroit sur une autre partie, & tromperoit notre attente. En partant de ce point de vue, on explique clairement la différence qui, en même temps qu'elle fait voir l'indication de cette méthode dans un cas, démontre l'incertitude de cette même méthode dans l'autre. Je désirerois que l'événement de cette observation pût encourager à imiter cette pratique dans plusieurs circonstances, & produisît d'aussi heureux effets. De pareils succès ne feroient pas moins d'honneur à la Chirurgie que de bien à l'humanité, en évitant aux malades cette cruelle alternative de l'amputation ou de la mort.

Chipping Norton, 13 Octobre 1787.

V. *Observation sur une fracture du sternum , par
M. John Hale , Chirurgien du nouvel Hôpital
de Finsbury.*

QUOIQUE les Auteurs qui ont écrit sur les accidens auxquels les os sont sujets, aient parlé de la fracture du sternum , cependant il paroît qu'ils ont rarement eu occasion de l'observer. Tous ceux que j'ai pu consulter , décrivent très au long la manière dont cet accident peut arriver, & traitent également des règles à suivre dans ce traitement. Mais ils paroissent s'être copiés les uns & les autres , sans fournir aucune preuve de leur assertion. Duvernay, dans son excellent Traité des maladies des os , est le seul Ecrivain que je connoisse qui entre dans les vrais détails de cet accident. Il parle de trois observations qu'il a eu occasion de faire. Dans deux de ces accidens , les malades moururent sur le champ , & le troisième guérit , mais ne se rétablit point. Il assure également que toutes ces maladies sont mortelles pour quelques-uns , à l'instant du coup ou de la chute , & pour les autres , quelques jours après. Malgré cela cependant , il ajoute qu'il y a eu des malades dont les constitutions ont résisté , & qui ont été guéris. Je ne puis trop regretter qu'il ne nous donne aucun détail sur les livres où on rapporte ces cas.

John Oates , âgé de trente-huit ans , Tour-

neur , se trouvant avec quelques amis dans une taverne , il s'éleva une dispute qui se termina par des coups , & il fut malheureusement renversé avec tant de violence sur le bord d'une chaise , qu'il y eut fracture du sternum environ à quatre doigts au dessus du cartilage xiphoïde.

On l'emporta chez lui , & l'on fit appeller un Apothicaire voisin , qui lui donna quelque potion , & lui fit embrocation avec un liniment volatil sur la partie. Bientôt après il survint des symptômes alarmans , qui se manifestèrent par une violente douleur , & une grande difficulté dans la respiration , la toux & l'oppression s'y joignirent. Ces accidens augmentèrent sans qu'on employât aucun moyen pour les soulager , pendant une semaine , quoiqu'il assurât souvent que sa poitrine étoit fracturée , & qu'il sentoît les os se frotter les uns contre les autres.

Comme rien ne soulageoit le malade , & comme son Apothicaire lui disoit toujours que ce n'étoit rien qu'une contusion , il renvoya cet empyrique , & se rendit au nouvel Hôpital de Finsbury , le Mardi 23 Janvier 1787. Le D^r. Skeete , M. Haigthon & moi , nous le vîmes aussitôt.

En l'examinant , nous nous aperçûmes qu'il y avoit une fracture dans l'endroit dont je viens de parler : mais à quel point l'os étoit-il léprimé ? C'est ce que nous ne pûmes déterminer dans le moment , à raison de l'inflammation qui occupoit la partie inférieure du sternum , & qui paroissoit prête à entrer en suppuration. Le pouls étoit dur & plein , la

toux fréquente, & accompagnée d'une si grande anxiété pour le malade, qu'il disoit qu'il se trouveroit parfaitement bien si la toux cessoit ; car dans ces instans là il sentoît parfaitement bien les bords de l'os fracturé se froter l'un contre l'autre, ce qui lui occasionnoit une irritation insupportable, & ce qui l'empêchoit de reposer.

On lui fit aussitôt une saignée de quinze onces ; on prescrivit une mixture laxative à prendre de temps en temps, une émulsion de blanc de baleine avec le nitre, & la teinture thébaïque à prendre toutes les trois heures, & on employa tous les autres moyens que nous jugeâmes propres à prévenir les suites qu'un semblable accident pouvoit avoir. Le lendemain le poulx étoit un peu plus mou, & la respiration n'étoit pas aussi laborieuse. On fit une seconde saignée de dix onces, dont le sang étoit également enflammé. L'inflammation du sternum étoit plus circonscrite, & l'on vit clairement qu'il y avoit déjà un peu de pus de formé ; on réitéra le laxatif, & l'on ordonna trente gouttes de teinture thébaïque pour le soir. Les symptômes continuèrent à être les mêmes jusqu'au Samedi 27 Janvier. Ce jour M. Cooper, Chirurgien de l'Hôpital de Guy, voulut bien m'accompagner, & fut d'avis qu'il falloit ouvrir sur le champ l'abcès du sternum : il en sortit environ six onces de pus. En introduisant mon doigt dans la blessure, je cherchai à découvrir la portion d'os fracturé, mais je ne le pus pas, probablement parce que la partie étoit engorgée, à raison de l'inflammation qui

avoit précédé. Malgré cela , la fracture étoit sensible & évidente à l'oreille , si elle ne l'étoit pas au toucher ; car le malade nous invitait à placer notre oreille sur la blessure , nous entendîmes distinctement une des portions gratter sur l'autre. Comme le pouls étoit toujours plein , on crut qu'il étoit encore nécessaire de faire une saignée de six onces. Le malade ne reposa pas cette nuit , parce que la toux fut continuelle.

Le Dimanche 28 , le malade parut très-affoibli ; la peau étoit chaude , mais le pouls étoit calme. J'augmentai la dose de l'opiatique jusqu'à soixante-dix gouttes de teinture thébaïque ; je lui appliquai un bandage , dans l'espérance d'empêcher le mouvement du sternum , & par conséquent de prévenir l'irritation que la fracture occasionnoit. Ce bandage , ou plutôt cette sangle dont je me servis , fut la même que celle que j'emploie dans la fracture des côtes , & que l'on serre autant qu'il peut être nécessaire à cet effet. J'avois voulu appliquer ce bandage dès la première fois que je vis ce malade ; mais on pensa que , si l'on faisoit éprouver aux côtes une compression un peu trop forte , la partie inférieure de l'os fracturé s'éleveroit probablement au dessus de la partie supérieure , & feroit une saillie contre les tégumens enflammés , ce qui pourroit entraîner quelques dangers ; c'est pourquoi on différa l'application du bandage jusqu'à ce que l'abcès fût ouvert ; & comme l'os ne se faisoit point sentir , nous craignîmes moins l'application d'une compression modérée. Le malade fut

considérablement foulagé par l'application du bandage ; la toux diminua beaucoup , & l'opiatique lui procura un sommeil profond. L'os ne le fatigua point dans les inspirations ; le poulx devint très-calme , & la plaie rendit un pus de bonne qualité. On commença dès-lors à lui ordonner un bouillon de mouton , car jusque-là on l'avoit borné à l'eau d'orge.

Dès ce moment, jusqu'au Lundi 6 Février, les symptômes furent très-fâcheux, le malade sua abondamment, & toussa presque continuellement : son expectoration fut souvent teinte de sang. Il prit abondamment d'une décoction de quina avec l'élixir de vitriol, du lait chaud tous les matins, & suivit le régime que lui prescrivit le D^r. Skeete. Ce traitement parut avoir quelques succès depuis le 6 jusqu'au 12 Février ; les sueurs diminuèrent considérablement ; la toux fut moins fréquente ; mais la plaie rendit une ichorosité fétide, très-abondante, laquelle provenoit d'un sinus qui s'étendoit vers la partie supérieure de la plaie ; nous pensâmes alors que cette évacuation ichoreuse pouvoit être occasionnée par les bords de l'os fracturé ; c'est pourquoi nous crûmes devoir faire une incision au dessus de la première, pour tâcher de découvrir la source du mal, & pour suivre le traitement que la situation des parties pourroit nous indiquer. Cependant on renvoya cette opération au Samedi 17 Février ; car comme, pendant quelques jours, nous avions espéré que la partie pourroit se réunir sans notre ministère, sur-tout depuis que le pus étoit devenu plus épais ,

épais, & depuis que le D^r. Skeete avoit ajouté la myrrhe à la décoction de quina. Mais nous fûmes trompés dans nos espérances; comme il n'y avoit point de temps à perdre, je fis part au malade du plan que nous avions résolu de suivre dans notre consultation, c'est-à-dire de faire une incision jusqu'à l'os pour examiner son état, & pour enlever, si nous jugions à propos, toutes les parties qui nous paroîtroient pouvoir s'opposer à sa parfaite réunion; il consentit à tout ce que nous jugerions avantageux pour lui, non pas, nous dit-il, qu'il n'eût assez souffert, pour que la vie ne lui parût plus qu'un fardeau, mais à cause de sa femme & de six enfans qui ne pouvoient espérer leur subsistance que de lui. Je fis une incision depuis environ un pouce au dessus des bords de la première plaie, & je la fis pénétrer jusqu'à l'os. L'instrument s'arrêta sur le sternum que l'on put toucher; nous apperçûmes alors que la direction de la fracture n'étoit point exactement transversale, mais un peu oblique, étant un peu plus basse du côté droit que du côté gauche; mais les cartilages des côtes immédiatement au dessus & au dessous, n'étoient point entamés. Je passai mon doigt dans la cavité que je dilatai, & je sentis la surface interne du sternum qui étoit raboteuse & irrégulière. Nous conjecturâmes alors qu'il devoit y avoir quelque'exfoliation; mais que, d'après toutes les probabilités, ses suites seroient mortelles, en occasionnant une irritation trop constante, suite ordinaire de l'exposition des cavités à l'air. La théorie jus-

tifioit ces conjectures, mais la pratique nous convainquit heureusement que , malgré ce décourageant pronostic, il étoit une méthode de prévenir ce que nous avions tant raison de craindre. Nous ne mîmes point à nud toutes les portions de l'os fracturé ; mais les portions inférieure & supérieure se recouvrirent de granulations , & nous cherchâmes alors à favoriser la réunion de ces parties par l'incarnation, comme il arrive dans les fractures composées, au nombre desquelles on peut mettre celle-ci.

Je dois observer ici que le lendemain je trouvai le malade beaucoup mieux ; qu'il se trouva soulagé après l'opération ; qu'il toussa peu ; qu'il dormit la plus grande partie de la nuit , sans prendre aucun opiatique. Ce fut la première fois qu'il jouit d'un sommeil naturel depuis son accident, car l'opiatique n'avoit servi qu'à pallier la toux , sans procurer un sommeil rafraîchissant, quoiqu'il prît jusqu'à cent gouttes de teinture thébaïque. L'expectoration parut aussi plus naturelle , & il n'éprouva pas de difficulté à la rendre. Mais ce soulagement ne fut que momentanée ; car depuis le 17 jusqu'au 24 Février , on fut obligé de revenir aux opiatiques , & nos tentatives , pour procurer la réunion des parties, furent inutiles ; le bord inférieur de l'os s'éleva au dessus du bord supérieur à chaque inspiration , & par conséquent exposa à l'air cette cavité , que d'inflammation qui avoit précédé , ainsi que la compression , avoient sûrement fatiguée.

Il ne parut point y avoir de disposition à des exfoliations ; c'est pourquoi je supprimai

mon premier bandage, qui ne me parut point devoir produire les effets que j'en attendois, & je passai un bandage ordinaire autour de la partie inférieure du sternum; la compression de ce bandage rapprocha la partie inférieure de la partie supérieure du sternum, & les mit en contact. Nous eûmes le plaisir de voir les parties molles se réunir en très-peu de jours. Les sueurs dès ce moment cessèrent entièrement, & la toux ne fut point incommode. J'envoyai le malade à Islington, pour y jouir d'un bon air. La toux l'y quitta entièrement, & il dormit sans avoir recours aux opiatiques; lorsqu'il essayoit des profondes inspirations, il sentoît une petite compression sur la partie fracturée, ainsi que du côté droit de la plaie, lequel côté paroissoit s'élargir, & il éprouvoit une sensation pareille à celle qu'il auroit éprouvée, si les cartilages des côtes avoient été endommagés par la chute. Mais en l'examinant plus attentivement, nous trouvâmes que cette sensation étoit due à une dépression de la partie supérieure du sternum & du cartilage des côtes. Il se plaignit que l'air étoit trop vif pour lui; & pour me servir de son expression, il lui sembloit qu'on lui mettoit du vinaigre sous le nez, ce dont il se plaignoit, sur-tout lorsqu'on ouvroit les volets, & qu'il essayoit de marcher; l'air lui occasionnoit aussitôt des étournumens violens, qui lui faisoient souffrir de grandes douleurs à la partie fracturée. C'est pourquoi je fus obligé de le faire partir d'Islington, où il ne demeura que dix jours, & au bout de deux ou trois nuits qu'il fut de

retour chez lui, la toux devint violente, de manière que je fus obligé de revenir à l'opiatique. Comme la blessure se cicatrifioit, la toux diminua, & le seul symptôme qu'il éprouva, fut celui de sa grande foiblesse, & de l'impossibilité où il étoit de remuer les bras aussi aisément qu'auparavant; il pouvoit boucler ses souliers, lever des petits poids; mais il ne pouvoit faire aucun mouvement de côté. Pendant le mois de Mars, il se rétablit parfaitement bien; l'élargissement dont nous avons parlé, qui étoit au côté droit de la plaie, avoit considérablement diminué, mais il s'étoit formé un abcès de ce côté, qui creva le Vendredi 30 Mars. Cet abcès parut très-superficiel, & n'avoir aucun rapport avec le premier accident.

En Avril l'abcès du sternum se cicatrifia jusqu'à environ la largeur d'une pièce de six sous, qui rendoit encore tous les jours une très-grande quantité de pus. Présument qu'il y avoit quelque sinus, j'introduisis une sonde, & j'en découvris un qui s'étendoit environ à deux doigts du côté droit, entre les deux cartilages inférieurs, directement au dessus de l'élargissement dont j'ai parlé. J'ouvris ce sinus, & il continua à rendre du pus jusqu'au commencement d'Août. L'on me proposa d'y appliquer le caustique, de l'action duquel j'attendois non-seulement l'exfoliation de la partie malade, mais aussi un plus grand degré d'excitement dans les parties adjacentes vivantes, qui contribueroit à la réunion des os. L'événement justifia mon attente; & l'action

du caustique laissa à nud les portions d'os fracturés, dont le bord supérieur étoit déprimé, & dont l'espace intermédiaire étoit rempli avec une espèce de substance ligamenteuse, mais sans aucune réunion de la part de l'os. C'étoit quelque chose de curieux, d'observer le procédé que la nature employoit tous les jours pour remplir la cavité. A chaque pansement on observoit de nouveaux progrès. La *vascularité* (1) des portions de l'os vivant, augmentoit, & la partie cariée de l'os se séparoit; il se formoit des granulations dans les parties molles environnantes. Le 10 Octobre, l'exfoliation se fit à la partie inférieure. La portion d'os exfolié étoit très-petite, mais il y avoit au dessous des petites granulations bien disposées. Nous mîmes un bandage élastique au malade, qui lui fut si utile, qu'il put vaquer à ses occupations de Tourneur. Ce bandage formoit une com-

(1) Pour mieux expliquer ce que j'entends par l'augmentation de *vascularité*, il est nécessaire d'observer que, quand l'escarre produit par l'action caustique, s'est séparé du sternum, une très-grande étendue de la partie inférieure de l'os a paru entièrement privée du principe de vie; mais heureusement elle en conservoit encore. Tous les jours, en l'examinant, on s'en convainquoit davantage, en ce que cette portion devenoit de plus en plus vermeille; & au moyen d'une loupe, on pouvoit distinguer de nouveaux vaisseaux qui se croisoient dans le tissu osseux; c'est pourquoi j'ai pensé que le terme d'augmentation de *vascularité* n'étoit pas mal employé, & je n'en connois pas d'autres qui puissent rendre d'une manière plus intelligible ce que j'entends par là.

pression uniforme de chaque côté de la poitrine, & contenoit le sternum ; de manière que lorsqu'il l'ôtoit, il disoit qu'il éprouvoit la même sensation que si les parties intérieures tomboient en pièce. Lorsqu'il ne l'a pas, il ne peut faire aucun mouvement de côté.

La plaie guérit sans éprouver aucun retardement, & fut parfaitement cicatrisée le 23 Octobre.

Ce fait examiné attentivement, me paroît pouvoir suggérer les observations suivantes.

1°. Ce malade fut dans un grand danger pendant la plus grande partie du traitement, mais d'après des circonstances bien différentes, & même opposées à certaines époques. Au commencement, les symptômes d'inflammation de la poitrine paroissoient si violens, & tellement occuper toute la poitrine, que, sans les saignées abondantes, favorisées par les délayans, & par un régime anti-phlogistique, il est probable que le malade seroit mort promptement ; mais le seul moyen, à l'aide duquel on pouvoit prévenir cet accident, contribua sans contredit à occasionner cet état de foiblesse & de fièvre hectique, auquel le malade fut en danger de succomber, & qui exigea les grandes quantités de quina, d'élixir de vitriol, de myrrhe, & le régime nourrissant que le D^r. Skeete prescrivit. La même chose arrive dans plusieurs cas de maladie que les Chirurgiens ont à traiter, & l'observation précédente est une preuve très-forte de l'attention particulière qu'il faut apporter à la constitution, ainsi qu'à la situation de la partie malade.

2°. Il peut paroître extraordinaire que , malgré les fréquens mouvemens excités dans la cavité dans laquelle les regards purent pénétrer pendant les mouvemens d'inspiration & d'expiration , lorsque le bord des os fracturés se fut exfolié ; il peut, dis-je, paroître extraordinaire que ces mouvemens n'aient pas été suivis d'attaques réitérées, d'inflammation ou d'effusion de pus dans la cavité de la poitrine , quoique nous ayons eu plus d'une fois des raisons suffisantes pour craindre de semblables accidens, sur-tout lorsque l'expectoration devint purulente & sanguinolente avec des symptômes de fièvre hectique. L'événement paroît donc prouver qu'il dut se former des adhésions entre la plèvre & les pòmmons , autour de la partie malade , de manière à prévenir un pareil accident.

3°. Au bout de quelques mois, le traitement se bornoit entièrement à la partie affectée , parce que la cicatrisation de la plaie n'auroit pu avoir lieu , à raison de l'état de l'os , ainsi que je l'ai déjà rapporté.

4°. D'après la sensation que le malade éprouve maintenant, j'ai toutes sortes de raisons pour conclure que la déperdition de substance que le sternum a éprouvée , est remplacée par de simples granulations. La nature , dans ce cas-ci , ainsi que dans plusieurs autres , ramènera-t-elle cette partie à son état naturel , par l'ossification ? C'est ce que le temps seul peut nous faire connoître.

Octobre 1787.

P. S. Depuis que cette observation est sous presse, j'ai vu un cas de fracture du sternum dans les commentaires de Médecine d'Edimbourg (vol. 4, page 185) par M. George Borthwick, Chirurgien du quatorzième régiment de Dragons. Dans bien des instans, les symptômes ont été les mêmes que ceux du malade dont nous avons parlé, principalement le frottement désagréable pendant la respiration. M. Borthwick ayant été appelé aussitôt après l'accident, prévint les symptômes fâcheux qui malheureusement eurent lieu chez le mon malade ; comme cette observation est rapportée avec beaucoup de précision, je renvoie le lecteur à cet ouvrage pour des éclaircissimens plus particuliers.

Ce P. S. me fournit l'occasion de dire que mon malade est venu me trouver à l'hôpital, le 30 du mois dernier, & m'a dit qu'il avoit recouvré tant de force, en très-peu de jours, qu'il pouvoit alors faire, sans son bandage, les plus pénibles efforts de son métier.

Novembre 1787.

VI. *Observation sur un emphyseme ; lettre de M. John Darbi, Chirurgien à Diss, dans le comté de Norfolk.*

ROBERT ROPER, fermier de la paroisse de Wortham, dans le Comté de Suffolk, âgé de soixante-quinze ans, eut le malheur, en aidant à décharger des fèves sur la fin de Septembre

dernier, de se laisser tomber de dessus la voiture, & de se froisser le côté contre une échelle. Comme l'accident arriva très-tard, & comme le malade put gagner sa maison sans beaucoup de douleurs, il pensa que sa chute n'auroit pas des suites fâcheuses, & qu'il en prévientroit facilement les effets, en restant quelques heures au lit. Cependant le lendemain matin il fut saisi d'une grande anxiété à la poitrine, & sa respiration devint difficile & laborieuse; c'est pourquoi on me pria de le voir; & en examinant la partie qui avoit reçu le coup, je fus surpris de trouver une tumeur d'une grosseur énorme, située sur le muscle pectoral; je présimai, au premier coup d'œil, que c'étoit une suite de l'extravasation du sang; mais en comprimant cette tumeur, je sentis un petit bruit qui, joint à la rapidité des progrès qu'elle avoit faits, me fit penser qu'elle étoit emphysemateuse, & qu'elle étoit occasionnée par la rupture d'une côte qui avoit percé la plèvre, & dont les esquilles avoient blessé le poumon. En examinant plus attentivement le malade, je trouvai toute la membrane cellulaire du cou & des joues; du côté où il avoit reçu le coup, distendues par l'air.

Pour prévenir l'inflammation je saignai le malade & je fus surpris de voir à quel point toutes les parties du corps devinrent emphysemateuses pendant le temps de cette opération. Quoique je n'eusse jamais vu d'emphysème excepté dans les cas de gangrène, je me souvins d'avoir lu une observation semblable, publiée par le D^r. Hunter, dans le second vo-

lume des observations & recherches en Médecine, & je pris le parti de suivre la méthode de traitement que l'on y recommande; c'est pourquoi je fis avec ma lancette une incision de deux pouces de long à la peau & à la membrane cellulaire vers la partie fracturée. L'air s'échappa aussi-tôt avec force & se fit entendre pendant un temps considérable comme si on l'avoit chassé avec un soufflet. Je trempai ma main dans une embrocation huileuse, & je frictionnai pendant assez longtemps les parties environnantes. Par ce moyen, la tumeur diminua considérablement, je pansai légèrement la plaie, j'appliquai une serviette trempée dans une mixture froide d'eau de vie & de vinaigre, & par-dessus un bandage scapulaire.

Le malade se plaignit d'une violente douleur au côté, toussa fréquemment, mais ne rendit point de sang. Pour soulager ces symptômes j'ordonnai des remèdes pectoraux avec des petites doses de teinture thébaïque à prendre souvent, ainsi qu'un grand usage des boissons délayantes.

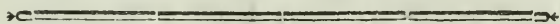
En visitant le malade le lendemain matin j'appris qu'il avoit passé une bonne nuit, mais je trouvai qu'il s'étoit échappé une plus grande quantité d'air du poumon, de manière que le côté opposé étoit engorgé & que les paupières étoient tellement enflées, qu'il ne put ouvrir l'œil que plusieurs heures après, la verge & le scrotum étoient également distendus, l'emphysème étoit général & faisoit ressembler le malade à un cadavre soufflé; dans

ces circonstances je n'hésitai point à faire des incisions & à couper la peau du côté opposé de la poitrine, au scrotum & à la verge, & ensuite aux paupières, ce qui le mit dans le cas de pouvoir voir.

J'engageai la nourrice à enlever les bandages le soir, & à faire sortir l'air autant qu'il seroit possible; en frictionnant les parties voisines, la quantité d'air qui s'en échappa fut vraiment étonnante.

Le lendemain j'eus le plaisir de trouver une diminution considérable; mais comme le malade respiroit toujours avec difficulté, j'eus recours à une seconde saignée qui produisit un bon effet; & au bout de dix jours j'eus le plaisir de le trouver parfaitement rétabli; maintenant il jouit depuis plusieurs années d'une bonne santé.

Diff, le 18 Novembre 1787.



VII. *Deux cas de fracture du crâne suivis de remarques, auxquels on a ajouté un cas de blessure à la tête qui se termina malheureusement, avec des détails sur l'ouverture du cadavre. Lettre de M. Edward Fort, Chirurgien de l'Hôpital général de Westminster au D^r. Simmons.*

OBSERVATION I.

LE 25 juin dernier, T. S. enfant bien portant, âgé de 13 ans, logé dans la rue d'Ox-

ford , tomba d'un premier étage sur le pavé. On le releva aussitôt sans connoissance, & je le vis environ 20 minutes après l'accident; pendant qu'il étoit dans cet état, il rendoit du sang par les oreilles & par le nez. On lui coupa aussi-tôt les cheveux, & je trouvai une tumeur qui s'élevoit du côté droit, située vers cette partie de l'os frontal qui est près de la future coronale. J'y fis une ouverture d'environ deux doigts, & je trouvai une fracture qui renfermoit une portion de l'os du front de la largeur d'un schelling, légèrement déprimée. Cette fracture paroissoit s'étendre de tous côtés, traverser la future coronale jusqu'à l'os pariétal droit, du même côté, se prolongeant jusqu'à l'os des tempes, & du côté gauche, s'étendant le long de la future coronale.

L'hémorragie qui fut la suite de cette opération fut très-copieuse, & l'enfant recouvra en partie le sentiment. On lui fit aussi une petite saignée au bras, & on lui fit prendre un laxatif. Le lendemain matin, il étoit beaucoup mieux. Son pouls quoiqu'abattu étoit régulier, & il pouvoit prononcer quelques paroles.

Comme la fracture me paroissoit beaucoup plus étendue, je ne pus me contenter de l'incision que j'avois faite. Ayant obtenu l'agrément du père d'en pratiquer de nouvelles, je fus très-étonné de voir qu'en la continuant du côté droit sur l'os pariétal, à travers la future coronale, & jusqu'à la future écailleuse détruisant une grande partie du muscle temporal, je ne pus pas la suivre jusqu'à l'endroit où elle se terminoit; elle se prolongeoit sensiblement jusqu'à la base

du crâne. Du côté gauche, je laissai à nu la fracture, & je la suivis dans la future coronale que je trouvai complètement séparée de ses dentelures; je continuai l'incision dans la direction de cette future jusqu'à deux pouces par de-là la future sagittale.

Considérant alors la grande étendue de la plaie, & le peu d'espoir de terminer heureusement ce traitement, je ne continuai pas l'incision du côté gauche, quoique l'on sentît parfaitement que la future coronale étoit complètement séparée de l'os, & quoique cette séparation se distinguât même à l'oreille : mais je me contentai d'élargir la plaie du côté droit où il paroissoit que le mal étoit plus grand. En continuant cette opération, quoique accompagnée de deux circonstances aussi malheureuses que celles d'une future séparée, & d'une fracture que l'on ne pouvoit suivre jusqu'à son extrémité; j'eus le plaisir de voir qu'il n'y avoit point de sang extravasé ni de caillots sur la dure-mère dans l'endroit où la future étoit séparée. L'extravasation paroissoit bornée à cette partie de la membrane, sur laquelle l'impression de la chute avoit porté.

Le soulagement que cette opération procura au malade fut si grand qu'il se passa plusieurs jours avant que l'on fût obligé de lui rendre d'autres soins. On tint le ventre libre, & l'on suivit le régime antiphlogistique ordinaire.

Le malade recouvra petit à petit ses facultés au point de faire des réponses suivies; mais son pouls étoit très-vif, & il avoit de fréquens soubresauts, ce qui me détermina

vers le huitième jour à appliquer deux couronnes de trépan à la partie supérieure de l'os du front ; j'eus par-là la facilité d'enlever la portion d'os déprimé. Dans l'endroit où j'appliquai les couronnes de trépan , la dure-mère parut dans son état naturel , mais je trouvai une petite quantité de sang grumelé au-dessous de l'endroit où l'os avoit été déprimé.

Dès ce moment la plupart des symptômes fâcheux disparurent , & pendant 15 jours le malade parut aller mieux , mais il ne recouvroit point ses forces. Au bout de trois semaines il survint des sueurs colliquatives , les soubresauts revinrent , la suppuration devint fétide , & le périoste de la partie inférieure de l'os pariétal près de la future écailleuse se sépara du crâne.

Le quina à haute dose & les cordiaux n'ayant pas produit l'effet qu'on désiroit ; pour remédier à ces symptômes il parut nécessaire d'avoir recours à une seconde opération. Dans ce cas-ci je fus assisté par M. John Howard , Chirurgien , & par M. Hodges , Apothicaire du malade. On appliqua deux larges couronnes de trépan , & on évacua une assez grande quantité de pus qui se trouvoit situé sous la boîte osseuse , & la dure-mère se trouvoit dans un état si fâcheux , que le cerveau étoit à nu , on mit le plus grand soin à prévenir la suppuration , & on continua l'usage du quina à haute dose.

Au bout de quelques jours les symptômes changèrent , le pus devint moins fétide , &

son évacuation diminua. La plaie prit un bon coup d'œil, & les granulations parurent principalement sur la dure-mère. Les forces du malade augmentèrent tous les jours, son appétit augmenta également, & son sommeil ne fut plus troublé. Ses facultés intellectuelles revinrent entièrement, & la plaie dans ce moment-ci est complètement cicatrisée.

R É F L E X I O N.

Les réflexions qui naissent de ce sujet se présentent d'elles-mêmes. C'est l'une des observations qui jete le plus de jour sur cette doctrine, que les accidens qui arrivent à la suite des fractures du crâne ne sont point occasionnés simplement par l'étendue de la fracture, ou par les ouvertures que l'on pratique à la boîte osseuse, puisque ces accidens dans ces cas, ainsi que dans plusieurs autres, se dissipent entièrement, lorsque la compression occasionnée d'abord par le sang extravasé, & ensuite par le pus sur la dure-mère est détruite. On peut également remarquer que la suppuration ne s'est point établie immédiatement dans l'endroit de la fracture, mais sous une légère fissure, à quelque distance de cette même fracture.

Ce sont-là des faits bien connus, & que l'expérience journalière démontre; mais je présume que cette observation peut avoir encore l'avantage d'encourager les praticiens dans des cas semblables. On a toujours regardé comme très-dangereux, un coup assez violent

pour séparer complètement une future. A cet accident on peut ajouter dans le cas que nous avons rapporté une autre circonstance également alarmante, qui étoit la fracture qui s'étendoit d'un côté de la tête à l'autre, & de manière qu'il étoit impossible de la traiter comme une plaie que l'on dilate; & par conséquent qu'elle ne pouvoit participer dans toute son étendue aux avantages du trépan.

O B S E R V A T I O N I I.

E. Watfon, enfant de 3 ans, tomba du second étage dans la rue de Saint-Martin, on l'enleva aussi-tôt, & elle parut avoir perdu connoissance pendant environ une minute. On l'apporta le lendemain à l'hôpital général de Westminster; dans ce moment elle avoit l'air bien portante & fort gaie, courant ça & là, & s'amusant comme s'il ne lui étoit rien arrivé, son pouls étoit régulier & elle avoit bon appétit. Mais il y avoit une tumeur à la partie postérieure de la tête qui paroissoit occasionnée par du sang extravasé sur la boîte osseuse. Comme il ne se manifesta aucun symptôme dangereux pendant environ trois semaines, je me confirmai dans l'opinion que j'avois portée de la tumeur; mais au bout de ce temps, comme elle ne diminuoit point, on l'ouvrit, & je découvris une fracture sans dépression qui s'étendoit d'un os pariétal à l'autre, traversant la future sagittale.

On évacua par l'incision, plein deux cuillères à bouche d'une humeur lymphatique claire; la

la dure & la pie-mère étoient déchirées, & il y avoit une petite portion du cerveau comprimée, entre les bords de la fracture que l'on sépara considérablement l'un de l'autre. On suivit la fracture jusqu'à son extrémité; elle étoit d'environ trois pouces & demi de longueur, & il n'y avoit aucune apparence de sang grumelé, ou de pus, comprimant le cerveau.

La seule circonstance du traitement qui mérite d'être rapportée, c'est que pendant quatre ou cinq jours, il y eut une évacuation d'un fluide séreux clair, si abondant, que l'on fut obligé de changer les bandages toutes les deux heures. Ce n'étoit point cette sérosité sanguinolente qui humecte ordinairement les appareils après une opération, mais c'étoit une limphe parfaitement claire, qui paroissoit n'être autre chose qu'une sécrétion plus copieuse de la surface du cerveau.

La malade se rétablit promptement, & l'on peut encore sentir la séparation des os.

R É F L E X I O N.

Les coups à la tête, qui produisent des extravasations de sang sur le crâne, sont bien connus par leur ressemblance aux fractures avec dépression, telle que le toucher le plus exact peut s'y méprendre. D'après cette observation, il paroît que le défaut d'aucuns symptômes fâcheux n'est pas une raison suffisante, pour abandonner l'examen de la tumeur, lorsqu'il s'est passé un temps suffisant pour donner lieu à l'ab-

fortion ; car quoique tout ait paru favorable dans ce cas ci , il paroît raisonnable de supposer que, si l'on avoit différé plus long-temps l'opération , il seroit survenu des accidens qui auroient rendu le succès du traitement douteux.

Cette observation ainsi que la précédente est une preuve du peu de mal qui résulte pour la constitution, des fractures du crâne, lorsqu'il n'y a point de compression sur le cerveau ou ses membranes.

Observation sur une blessure à la tête qui a eu des suites mortelles avec des détails sur l'ouverture du cadavre.

Un enfant pauvre, âgé d'environ 6 ans, étant monté sur une chaise, tomba à la renverse sur une bouteille de verre, & fut blessé à la partie postérieure de la tête. Dans le moment de l'accident, & lorsque je le vis peu après, il avoit toute sa connoissance ; le crâne étoit à nu, & en l'examinant avec une sonde, je présimai qu'il y avoit une future ; c'est pourquoi je dilatai la plaie, & je vis qu'elle étoit située sur l'angle supérieur de l'os occipital, près de la future lambdoïdale, & ce que j'avois regardé comme une fissure, me parut alors une incision faite à l'os par le verre.

Le lendemain la fièvre se fit sentir, & on fit l'opération du trépan, l'on n'aperçut aucune trace de la moindre lésion dans ces organes, si ce n'est une légère élévation des tégumens

sur l'os pariétal gauche où l'on fit aussitôt une incision ; mais sans découvrir aucune lésion de la boîte osseuse.

Le malade n'avoit point de délire ni affection comateuse ni maux de cœur ; il n'avoit point rendu de sang ni par le nez ni par les oreilles. Il avoit assez bon appétit ; mais il n'avoit point de repos , & il étoit fort mal à son aise , s'échappant à chaque instant de son lit. Le quatrième jour il se manifesta une érysipèle au front , qui augmenta de jour en jour. Le pouls du malade devint en même temps foible & rapide.

Pendant les dix premiers jours , on insista sur le régime antiphlogistique. Le malade fut saigné , il fut purgé , & ensuite il prit le vin antimonie avec la teinture thébaïque.

Pendant les quatre derniers jours de sa vie , les frissons se suivirent rapidement , & l'érysipèle continua à s'étendre ; la foiblesse augmentant , on eut recours au quina , on rendit son régime & ses remèdes plus cordiaux , & on lui appliqua les vésicatoires aux jambes & derrière les épaules.

M. Adair Hawkins & M. Howard , virent le malade avec moi & lui donnèrent leurs soins.

Le quatorzième jour le malade mourut , & le lendemain j'eus occasion d'ouvrir le cadavre , je trouvai le péricrâne adhérent de tous côtés à la boîte osseuse ; mais ses attaches étoient moins fermes qu'à l'ordinaire , & en sciant le crâne toutes les fois que la scie endommageoit les meninges , il s'écouloit une eau claire. En

enlevant la partie supérieure du crâne; nous recueillîmes environ une once de ce même fluide .

La dure-mère étoit dans son état naturel, adhérente de toutes parts à la boîte osseuse, & la blessure faite à l'os occipital n'avoit point pénétré à travers sa substance.

Il y avoit environ plein une cuillère à bouche d'eau dans les ventricules du cerveau, & en enlevant ce viscère, on trouva à sa base environ encore deux onces d'eau qui parurent avoir été épanchées entre la dure & la pie-mère. Il en sortit aussi une petite quantité de la colonne vertébrale en penchant la tête du cadavre en bas. Toutes les parties du cerveau étoient dans leur état naturel, de même que les viscères de la poitrine & du bas ventre.

Je crois que l'on a rapporté plusieurs observations sur des maladies semblables, à la suite des plaies faites à la tête; mais comme ce genre d'affection est rare, je me flatte que cette observation ne peut pas être regardée comme absolument inutile. Les cas qui exigent le trépan, se reconnoissent en général par des signes assez positifs. Mais ce cas ci n'étoit pas de nature à me faire présumer qu'il y eût un épanchement de matière comprimant le cerveau.

Golden Squarre 26 Novembre 1787.

VIII. *Détail sur la culture & la préparation de l'aloës dans les Isles Barbades; lettre de M. L. Millington, Écuyer, à M. Joshua Steele, Écuyer, communiquée au D^r. Simmons, par Sir Joseph Banks, Bar. Pré. de la Société royale de Londres.*

LES terres qui sont près des bords de la mer c'est-à-dire à une distance de deux ou trois milles, & qui sont exposés à la sécheresse ou qui sont tellement pierreuses, & si basses qu'on ne peut y cultiver la canne à sucre avec quelque espérance de succès sont celles qui paroissent en général mieux convenir aux plantations d'aloës. On enlève les pierres au moins les plus grosses, & l'on en fait des tas dans les endroits les plus bas & qui ont le moins de terrain, ou bien on en fait des murs secs autour de la plantation. On laboure après cela légèrement la terre & on la débarasse avec soin de toutes les mauvaises herbes; on la relève en sillons avec une raie d'un pied de distance, après quoi l'on plante les jeunes tiges comme des choux à environ cinq ou six pouces de distance l'une de l'autre. Cette méthode de relever ainsi la terre, & de planter symétriquement les jeunes plants, n'est en usage que parmi les planteurs qui se piquent d'exactitude, dans la vue de pouvoir arracher facilement les mauvaises herbes, parce que si on ne les nettoie pas très-bien, le produit est très-peu de

chose. Cette plantation supporte aisément toutes fortes de saisons, même les plus sèches , car ces plans vivent sur la terre pendant plusieurs semaines sans une goutte de pluie. Cependant le temps où on les plante le plus généralement est depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Juin. Au mois de Mars suivant les planteurs conduisent sur leurs champs des tonneaux & des vaisseaux , & chacun prend une raie du champ; ils commencent par saisir une poignée de tiges d'une main , tandis que de l'autre ils coupent ces tiges tout près de la surface du sol , aussi habilement qu'il est possible , afin de ne pas répandre le suc , & placent leur récolte poignée, par poignée, dans le tonneau.

Lorsqu'un premier tonneau est rempli on remplit un second ; car chaque planteur en amène deux, & pendant qu'on remplit le second, le suc contenu dans les tiges qu'on a mises dans le premier , est totalement écoulé de ces tiges. On les enlève alors promptement & on les répand sur le champ comme un engrais , l'on met le jus dans des jarres , après quoi l'on remplit de nouveau le tonneau de tiges , & ainsi de suite jusqu'à ce que les planteurs aient rempli leurs jarres qui contiennent environ quatre gallons & demi de suc , ce qui se fait en sept heures ; les ouvriers ont le reste de la journée à eux , car il est de l'intérêt de ceux qui emploient ces manœuvres , que leur opération se fasse le plus promptement possible.

Je dois observer que quoiqu'on coupe l'aloës neuf, dix ou douze mois après l'avoir planté, il n'est dans toute sa force que deux ou

trois ans après, & qu'il produit pendant plus ou moins long-temps, c'est-à-dire pendant dix ou douze ans ou même pendant plus long-temps, lorsqu'on a soin de répandre sur les champs des bons engrais de quelque nature qu'ils soient, tous les trois ou quatre ans, ou même plus souvent s'il est nécessaire.

On conserve le suc d'aloës sans inconvénient pendant plusieurs semaines, c'est pourquoi on ne le fait bouillir que lorsqu'on en a une quantité suffisante pour occuper un atelier.

Dans les grands ateliers on place trois bulloires sur un feu, quoique quelques-uns n'en aient que deux, & les petits planteurs n'en aient qu'une. On remplit ces bulloires de suc, & à mesure qu'il s'épaissit sur un feu continu & réglé, on le met avec une cuillère à pot dans une autre bulloire, & l'on met un nouveau suc dans la chaudière la plus éloignée du feu, jusqu'à ce que le suc parvienne dans celle qui est la plus près du feu & qui est la plus petite des trois (que l'on appelle *tatch* comme dans la manufacture de sucre); le suc acquiert dans cette dernière une consistance qui le rend propre à être versé ou mis avec une cuillère à pot dans des gourdes ou autres petits vaisseaux dont on a coutume de se servir à cet effet. Le moment de l'ôter de la dernière chaudière se reconnoît lorsqu'on peut le couper par tranches ou par petites écailles qui s'attachent à un morceau de bois que l'on trempe de temps en temps dans la liqueur à cet effet. Quelques-uns jettent un peu d'eau de chaux dans la liqueur, lorsqu'elle bout à trop gros bouillon.

Quant à l'aloës séché au soleil , qui est celui qui convient davantage pour les usages de la médecine , on en prépare très-peu de cette manière aux Barbades : cette méthode cependant est très-simple , mais très-ennuyeuse. On met le suc cru dans des vaisseaux ouverts & suspendus au soleil , ou dans des morceaux de bois larges & profonds , ou dans des vaisseaux d'étain , que l'on expose aussi au soleil tous les jours , lorsqu'il ne pleut pas , jusqu'à ce que l'eau surabondante soit évaporée , & que la résine soit bien formée , après quoi on la met en ballot pour le commerce.

Barbadoes-River plantation, 20 Mai 1787.

C A T A L O G U E.

1. *A COLLECTION* of. Collection de gravures qui tendent à expliquer la génération & l'accouchement des animaux & de l'espèce humaine, par *Thomas Oenman*, D. M. Licentié ès Accouchemens, du Collège de Médecine, in-4°. chez *Johnson*, à Londres, 1787.

2. *Principles of*. Principes d'Anatomie & de Physiologie, par *John Aiken*, D. M. &c. in-8°. chez *Murray*, 1787, 2 vol. à Londres.

3. *Delle Febbri*. Des fièvres que l'on appelle putrides ; Discours de *Joseph Pratolongo*, suivi de deux Dissertations sur les fièvres qui furent épidémiques dans la ville & le territoire de Gênes, pendant les années 1741, 1742, 1743, in-8°. à Gênes, 1786.

4. Méthode de nomenclature chimique , proposée par MM. de Morveau , Lavoisier , Bertholet & de Fourcroy. On y a joint un nouveau système de caractères chimiques , adapté à cette nomenclature , par MM. Hassenfratz & Adet , à Paris, 1787.

5. *Abbandling von.* Traité sur les maladies des os , par J. F. Boetcher , D. M. à Berlin , première partie , in-8°. à Koninsberg , 1787.

6. La vie de l'homme , respectée & défendue dans ses derniers momens , ou instructions sur les soins qu'on doit aux morts & à ceux qui paroissent l'être ; sur les funérailles & les sépultures , par M. Thiery , Médecin consultant du Roi , &c. in-8°. à Paris, 1787.

7. Analyse des eaux thermales de Vinay , avec des observations sur les insectes microscopiques qui y sont contenus , ainsi que dans leur mousse , par M. Fontana , Maître en Pharmacie , Membre de l'Académie royale des Sciences de Turin , & sous-Secrétaire perpétuel de la Société d'Agriculture , in-8°. Turin , 1786.

8. *Dissertatio inauguralis physico-medica de aeris fixi ac de phlogificati in medicinâ usu ;* Auctore Joanne-Henrico Mensching , fuerino megapolitano , in-8°. Goettingæ , 1787.

